

F
78

COLLECTION
COMPLÈTE
DES
ŒUVRES
DE
MR. de VOLTAIRE.
DERNIÈRE ÉDITION.
TOME CINQUIÈME.

F

840

49152



75027

S U I T E

D E S

MÉLANGES

D E

L I T T E R A T U R E ,

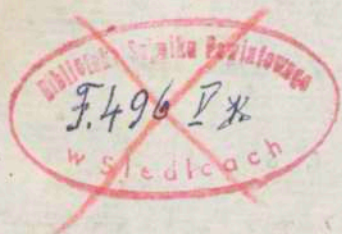
D ' H I S T O I R E

E T

D E P H I L O S O P H I E .



M. DCC. LXX.



F.496 IX

w Siedlcach



S U I T E
DES MÉLANGES
D E
L I T T É R A T U R E ,
D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

CHAPITRE SOIXANTE-UNIÈME.
D E S J U I F S .



Ous m'ordonnez de vous faire un tableau fidèle de l'esprit des Juifs, & de leur histoire : & sans entrer dans les voies ineffables de la Providence, vous cherchez dans les mœurs de ce peuple la source des événemens que cette Providence a préparés.

Il est certain que la nation Juive est la plus singulière qui jamais ait été dans le monde.

Quoiqu'elle soit la plus méprisable aux yeux de la politique, elle est à bien des égards considérable aux yeux de la philosophie.

Les Guèbres, les Banians & les Juifs, sont les seuls peuples qui subsistent dispersés, & qui n'ayant d'alliance avec aucune nation se perpétuent au milieu des nations étrangères, & soient toujours à part du reste du monde.

Les Guèbres ont été autrefois infiniment plus considérables que les Juifs, puisque ce sont des restes des anciens Perses, qui eurent les Juifs sous leur domination; mais ils ne sont aujourd'hui répandus que dans une partie de l'Orient.

Les Banians, qui descendent des anciens peuples chez qui *Pythagore* puisa sa philosophie, n'existent que dans les Indes, & en Perse: mais les Juifs sont dispersés sur la face de toute la terre; & s'ils se rassemblaient, ils composeraient une nation beaucoup plus nombreuse qu'elle ne le fut jamais dans le court espace où ils furent souverains de la Palestine. Presque tous les peuples qui ont écrit l'histoire de leur origine, ont voulu la relever par des prodiges: tout est miracle chez eux: leurs oracles ne leur ont prédit que des conquêtes: ceux qui en effet sont devenus conquérans, n'ont pas eu de peine à croire ces anciens oracles que l'événement justifiait. Ce qui distingue les Juifs des autres nations, c'est que leurs oracles sont les seuls véritables: il ne nous est pas permis d'en douter. Ces oracles, qu'ils n'entendent que dans le sens littéral, leur ont prédit cent fois qu'ils seraient les maîtres du monde; cependant ils
n'ont

n'ont jamais possédé qu'un petit coin de terre pendant quelques années ; ils n'ont pas aujourd'hui un village en propre. Ils doivent donc croire , & ils croient en effet , qu'un jour leurs prédictions s'accompliront , & qu'ils auront l'empire de la terre.

Ils sont le dernier de tous les peuples parmi les Musulmans & les Chrétiens , & ils se croient le premier. Cet orgueil dans leur abaissement est justifié par une raison sans réplique , c'est qu'ils sont réellement les pères des Chrétiens & des Musulmans. Les religions Chrétienne & Musulmane reconnaissent la Juive pour leur mère ; & par une contradiction singulière , elles ont à la fois pour cette mère du respect & de l'horreur.

Il ne s'agit pas ici de répéter cette suite continue de prodiges qui étonnent l'imagination , & qui exercent la foi. Il n'est question que des événemens purement historiques , dépouillés du concours céleste & des miracles que DIEU daigna si longtems opérer en faveur de ce peuple.

On voit d'abord en Egypte une famille de soixante & dix personnes , produire au bout de deux cent-quinze ans une nation dans laquelle on compte six cent mille combattans , ce qui fait avec les femmes , les vieillards & les enfans , plus de deux millions d'ames. Il n'y a point d'exemple sur la terre d'une population si prodigieuse : cette multitude sortie d'Egypte demeurera quarante ans dans les déserts de l'Arabie pénétrée : & le peuple diminua beaucoup dans ce pays affreux.

Ce qui resta de la nation avança un peu au

Nord de ces déserts. Il parlait qu'ils avaient les mêmes principes qu'eurent depuis les peuples de l'Arabie pétrée & déserte, de massacrer sans pitié les habitans des petites bourgades sur lesquels ils avaient de l'avantage, & de réserver seulement les filles. L'intérêt de la population a toujours été le but principal des uns & des autres. On voit que quand les Arabes eurent conquis l'Espagne, ils imposèrent dans les provinces des tributs de filles nubiles; & aujourd'hui les Arabes du désert ne font point de traités sans stipuler qu'on leur donnera quelques filles & des présens.

Les Juifs arrivèrent dans un pays sablonneux, hérissé de montagnes, où il y avait quelques villages habités par un petit peuple nommé les *Madianites*. Ils prirent dans un seul camp de *Madianites* six cent-soixante & quinze mille moutons, soixante & douze mille bœufs, soixante & un mille ânes, & trente-deux mille pucelles. Tous les hommes, toutes les femmes & les enfans mâles furent massacrés: les filles & le bétail furent partagés entre le peuple & les sacrificateurs.

Ils s'emparèrent ensuite, dans le même pays, de la ville de Jéricho; mais ayant voué les habitans de cette ville à l'anathème, ils massacrèrent tout jusqu'aux filles mêmes, & ne pardonnèrent qu'à une courtisane nommée *Rahab*, qui les avait aidés à surprendre la ville.

Les savans ont agité la question, si les Juifs sacrifiaient en effet des hommes à la Divinité, comme tant d'autres nations: c'est une question
de

de nom : ceux que ce peuple consacrait à l'anathème n'étaient pas égorgés sur un autel avec des rites religieux : mais ils n'en étaient pas moins immolés, sans qu'il fût permis de pardonner à un seul. Le Lévitique défend expressément au *verset 27 du chapitre 29e.* de racheter ceux qu'on aura voués ; il dit en propres paroles ; *Il faut qu'ils meurent.* C'est en vertu de cette loi que *Jephé* voua & égorga sa fille, que *Saül* voulut tuer son fils, & que le prophète *Samuel* coupa par morceaux le roi *Agag* prisonnier de *Saül*. Il est bien certain que DIEU est le maître de la vie des hommes, & qu'il ne nous appartient pas d'examiner ses loix : nous devons nous borner à croire ces faits, & à respecter en silence les desseins de DIEU qui les a permis.

On demande aussi quel droit des étrangers tels que les Juifs avaient sur le pays de Canaan ? on répond qu'ils avaient celui que DIEU leur donnait.

A peine ont-ils pris Jéricho & Laïs, qu'ils ont entre eux une guerre civile, dans laquelle la tribu de *Benjamin* est presque toute exterminée, hommes, femmes, & enfans ; il n'en resta que six-cent mâles ; mais le peuple, ne voulant point qu'une des tribus fut anéantie, s'avisa pour y remédier de mettre à feu & à sang une ville entière de la tribu de *Manassé*, d'y tuer tous les hommes, tous les vieillards, tous les enfans, toutes les femmes mariées, toutes les veuves, & d'y prendre six cent vierges, qu'ils donnèrent aux six cent survivans de *Benjamin*,

jamin, pour refaire cette tribu, afin que le nombre de leurs douze tribus fût toujours complet.

Cependant les Phéniciens, peuple puissant, établis sur les côtes de tems immémorial, alarmés des déprédations & des cruautés de ces nouveaux venus, les châtierent souvent : les princes voisins se réunirent contre eux, & ils furent réduits sept fois en servitude, pendant plus de deux cent années.

Enfin ils se font un roi, & l'élisent par le sort. Ce roi ne devait pas être fort puissant ; car à la première bataille que les Juifs donnèrent sous lui aux Philistins leurs maîtres, ils n'avaient dans toute l'armée qu'une épée & qu'une lance, & pas un seul instrument de fer. Mais leur second roi *David* fait la guerre avec avantage. Il prend la ville de Salem, si célèbre depuis sous le nom de Jérusalem ; & alors les Juifs commencent à faire quelque figure dans les environs de la Syrie.

Leur gouvernement & leur religion prennent une forme plus auguste. Jusques-là ils n'avaient pû avoir de temples, quand toutes les nations voisines en avaient. *Salomon* en bâtit un superbe, & régna sur ce peuple environ quarante ans.

Le tems de *Salomon* est non-seulement le tems le plus florissant des Juifs ; mais tous les rois de la terre ensemble ne pourraient étaler un trésor qui aprochât de celui de *Salomon*. Son père *David*, dont le prédécesseur n'avait pas même de fer, laissa à *Salomon* vingt-cinq milliards six cent quarante-huit millions de livres

vres de France au cours de ce jour, en argent comptant. Ses flottes qui allaient à Ophir lui rapportaient par ans soixante & huit millions en or pur sans compter l'argent & les pierreries. Il avait quarante mille écuries, & autant de remises pour ses chariots, douze-mille écuries pour sa cavalerie, sept cent femmes, & trois cent concubines. Cependant il n'avait ni bois, ni ouvriers pour bâtir son palais & le temple: il en emprunta d'*Hiram* roi de Tyr, qui fournit même de l'or: & *Salomon* donna vingt villes en paiement à *Hiram*. Les commentateurs ont avoué que ces faits avaient besoin d'explication, & ont soupçonné quelque erreur de chiffre dans les copistes, qui seuls ont pû se tromper.

A la mort de *Salomon*, douze tribus, qui composaient la nation, se divisent. Le royaume est déchiré. Il se sépara en deux petites provinces, dont l'une est apellée *Juda*, & l'autre *Israël*. Neuf tribus & demie composent la province *Israélite*, & deux & demie seulement font celle de *Juda*. Il y eut alors entre ces deux petits peuples une haine d'autant plus implacable, qu'ils étaient parens & voisins, & qu'ils eurent des religions différentes: car à Sichein, à Samarie, on adorait *Baal* du nom Sidonien, tandis qu'à Jérusalem on adorait *Adonai*. On avait consacré à Sichein deux *Veaux*, & on avait à Jérusalem consacré deux *Chérubins*, qui étaient deux animaux ailés à double tête, placés dans le sanctuaire: chaque faction ayant donc ses rois, son Dieu, son culte & ses prophètes, se fit une guerre cruelle.

Tandis

Tandis qu'elles se faisaient cette guerre, les rois d'Assyrie, qui conquéraient la plus grande partie de l'Asie, tombèrent sur les Juifs comme un aigle enlève deux lézards qui se battent. Les neuf tribus & demie de Samarie & de Sichem furent enlevées & dispersées sans retour, & sans que jamais on ait sçû précisément en quels lieux elles furent menées en esclavage.

Il n'y a que vingt lieues de la ville de Samarie à Jérusalem, & leurs territoires se touchaient; ainsi quand l'une de ces deux villes était écrasée par de puissans conquérans, l'autre ne devait pas tenir longtems. Aussi Jérusalem fut plusieurs fois saccagée; elle fut tributaire des rois *Hazaël* & *Razin*, esclave sous *Teglat-phael-asser*, trois fois prise par *Nabucodonosor*, ou *Nebucodon-asser*, & enfin détruite. *Sédécias*, qui avait été établi roi ou gouverneur par ce conquérant, fut emmené lui & tout son peuple en captivité dans la Babylonie; de sorte qu'il ne restait de Juifs dans la Palestine que quelques familles de paysans esclaves pour ensemencer les terres.

A l'égard de la petite contrée de Samarie & de Sichem, plus fertile que celle de Jérusalem, elle fut repeuplée par des colonies étrangères, que les rois Assyriens y envoyèrent, & qui prirent le nom de *Samaritains*.

Les deux tribus & demie, esclaves dans Babylone, & dans les villes voisines, pendant soixante & dix ans, eurent le tems d'y prendre les usages de leurs maîtres; elles enrichirent leur langue du mélange de la langue Chaldéenne.

né. Les Juifs dès-lors ne connurent plus que l'alphabet & les caractères Chaldéens ; ils oublièrent même la dialecte Hébraïque pour la langue Chaldéenne , cela est incontestable. L'historien *Joseph* dit qu'il a d'abord écrit en Chaldéen , qui est la langue de son pays. Il parait que les Juifs apprirent peu de chose de la science des Mages. Ils s'adonnèrent au métier de courtiers , de changeurs , & de fripiers : par-là ils se rendirent nécessaires , comme ils le sont encor , & ils s'enrichirent.

Leurs gains les mirent en état d'obtenir sous *Cyrus* la liberté de rebâtir Jérusalem ; mais quand il falut retourner dans leur patrie , ceux qui s'étaient enrichis à Babylone , ne voulurent point quitter un si beau pays pour les montagnes de la Célosyrie , ni les bords fertiles de l'Euphrate & du Tigre pour le torrent de Cédron. Il n'y eut que la plus vile partie de la nation qui revint avec *Zorobabel*. Les Juifs de Babylone contribuèrent seulement de leurs aumônes pour rebâtir la ville & le temple ; encor la collecte fut-elle médiocre ; & *Esdras* rapporte qu'on ne put ramasser que soixante & dix mille écus , pour relever ce temple , qui devait être le temple de l'univers.

Les Juifs restèrent toujours sujets des Perses ; ils le furent de même d'*Alexandre* ; & lorsque ce grand homme , le plus excusable des conquérans , eut commencé dans les premières années de ses victoires à élever Alexandrie , & à la rendre le centre du commerce du monde , les Juifs y allèrent en foule exercer leur métier de

cour-

courtiers ; & leurs rabins y aprirent enfin quelque chose des sciences des Grecs. La langue Grecque devint absolument nécessaire à tous les Juifs commerçans.

Après la mort d'*Alexandre*, ce peuple demeura soumis aux rois de Syrie dans Jérusalem, & aux rois d'Égypte dans Alexandrie ; & lorsque ces rois se faisaient la guerre, ce peuple subissait toujours le sort des sujets, & appartenait aux vainqueurs.

Depuis leur captivité à Babylone, Jérusalem n'eut plus de gouverneurs particuliers qui prissent le nom de roi. Les pontifes eurent l'administration intérieure, & ces pontifes étaient nommés par leurs maîtres : ils achetaient quelquefois très-cher cette dignité, comme le patriarche Grec de Constantinople achète la sienne.

Sous *Antiochus Epiphane* ils se révoltèrent ; la ville fut encor une fois pillée, & les murs démolis.

Après une suite de pareils désastres, ils obtiennent enfin pour la première fois, environ cent-cinquante ans avant l'ère vulgaire, la permission de battre monnaie ; c'est d'*Antiochus Sidètes* qu'ils tinrent ce privilège. Ils eurent alors des chefs qui prirent le nom de *Rois*, & qui même portèrent un diadème. *Antigone* fut décoré le premier de cet ornement, qui devient peu honorable sans la puissance.

Les Romains dans ce tems-là commençaient à devenir redoutables aux rois de Syrie, maîtres des Juifs ; ceux-ci gagnèrent le sénat de Rome par des soumissions & des présens. Les
guer-

guerres des Romains dans l'Asie mineure semblaient devoir laisser respirer ce malheureux peuple ; mais à peine Jérusalem jouit-elle de quelque ombre de liberté, qu'elle fut déchirée par des guerres civiles, qui la rendirent sous leurs fantômes de rois beaucoup plus à plaindre qu'elle ne l'avait jamais été dans une si longue suite de différens esclavages.

Dans leurs troubles intestins, ils prirent les Romains pour juges. Déjà la plupart des royaumes de l'Asie mineure, de l'Afrique méridionale, & des trois quarts de l'Europe, reconnaissaient les Romains pour arbitres & pour maîtres.

Pompée vint en Syrie juger les nations, & déposer plusieurs petits tyrans. Trompé par *Aristobule*, qui disputait la royauté de Jérusalem, il se vengea sur lui & sur son parti. Il prit la ville, fit mettre en croix quelques séditieux, soit prêtres, soit pharisiens, & condamna longtems après le roi des Juifs *Aristobule* au dernier supplice.

Les Juifs toujours malheureux, toujours esclaves & toujours révoltés, attirent encor sur eux les armes Romaines. *Crassus* & *Cassius* les punissent ; & *Metellus Scipion* fait crucifier un fils du roi *Aristobule* nommé *Alexandre*, auteur de tous les troubles.

Sous le grand *César* ils furent entièrement soumis & paisibles. *Hérode* fameux parmi eux & parmi nous, longtems simple tétrarque, obtint d'*Antoine* la couronne de Judée, qu'il paya chèrement : mais Jérusalem ne voulut pas reconnaître ce nouveau roi, parce qu'il était descendu
d'*Esau*,

d'*Esau*, & non pas de *Jacob*, & qu'il n'était qu'*Iduméen*: c'était précisément sa qualité d'étranger qui l'avait fait choisir par les Romains pour tenir mieux ce peuple en bride.

Les Romains protégèrent le roi de leur nomination avec une armée. Jérusalem fut encor prise d'assaut, saccagée & pillée.

Hérode, protégé depuis par *Auguste*, devint un des plus puissans princes parmi les petits rois de l'Arabie. Il répara Jérusalem; il rebâtit la forteresse qui entourait ce temple si cher aux Juifs, qu'il construisit aussi de nouveau, mais qu'il ne put achever: l'argent & les ouvriers lui manquèrent. C'est une preuve qu'après tout *Hérode* n'était pas riche, & que les Juifs, qui aimaient leur temple, aimaient encor plus leur argent comptant.

Le nom de roi n'était qu'une faveur que faisaient les Romains: cette grace n'était pas un titre de succession. Bientôt après la mort d'*Hérode*, la Judée fut gouvernée en province Romaine subalterne par le proconsul de Syrie; quoique de tems en tems on accordât le titre de roi tantôt à un Juif, tantôt à un autre, moyennant beaucoup d'argent, ainsi qu'on l'accorda au Juif *Agrippa* sous l'empereur *Claude*.

Une fille d'*Agrippa* fut cette *Bérénice* célèbre pour avoir été aimée d'un des meilleurs empereurs dont Rome se vante. Ce fut elle qui par les injustices qu'elle essuya de ses compatriotes attira les vengeances des Romains sur Jérusalem. Elle demanda justice. Les factions de la ville la lui refusèrent. L'esprit séditieux de ce peuple se
porta

porta à de nouveaux excès ; son caractère en tous tems était d'être cruel , & son sort d'être puni.

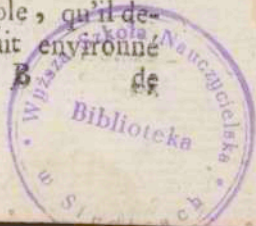
Vespasien & *Titus* firent ce siège mémorable , qui finit par la destruction de la ville. *Joseph* l'exagérateur prétend que dans cette courte guerre il y eut plus d'un million de Juifs massacrés. Il ne faut pas s'étonner qu'un auteur qui met quinze mille hommes dans chaque village tue un million d'hommes. Ce qui resta fut exposé dans les marchés publics , & chaque Juif fut vendu à peu près au même prix que l'animal immonde dont ils n'osent manger.

Dans cette dernière dispersion ils espérèrent encor un libérateur ; & sous *Adrien* , qu'ils maudissent dans leurs prières , il s'éleva un *Barcochebas* , qui se dit un nouveau *Moïse* , un *Schilo* , un *Christ*. Ayant rassemblé beaucoup de ces malheureux sous ses étendarts , qu'ils crurent sacrés , il périt avec tous ses suivans : ce fut le dernier coup pour cette nation , qui en demeura accablée. Son opinion constante que la stérilité est un opprobre , l'a conservée. Les Juifs ont regardé comme leurs deux grands devoirs , des enfans & de l'argent.

Il résulte de ce tableau raccourci , que les Hébreux ont presque toujours été ou errans , ou brigands , ou esclaves , ou séditieux : ils sont encor vagabonds aujourd'hui sur la terre , & en horreur aux hommes , assurant que le ciel & la terre , & tous les hommes ont été créés pour eux seuls.

On voit évidemment , par la situation de la Judée , & par le génie de ce peuple , qu'il devait être toujours subjugué. Il était environné

Suite des Mélanges &c.



de nations puissantes & belliqueuses qu'il avait en aversion. Ainsi il ne pouvait ni s'allier avec elles, ni être protégé par elles. Il lui fut impossible de se soutenir par la marine, puisqu'il perdit bientôt le port qu'il avait du tems de *Salomon* sur la mer rouge; & que *Salomon* même se servit toujours des Tyriens pour bâtir & pour conduire ses vaisseaux, ainsi que pour élever son palais & le temple. Il est donc manifeste que les Hébreux n'avaient aucune industrie, & qu'ils ne pouvaient composer un peuple florissant. Ils n'eurent jamais de corps d'armée continuellement sous le drapeau, comme les Assyriens, les Médes, les Perses, les Syriens, & les Romains. Les artisans & les cultivateurs prenaient les armes dans les occasions, & ne pouvaient par conséquent former des troupes aguerries. Leurs montagnes, ou plutôt leurs rochers, ne font ni d'une assez grande hauteur, ni assez contigus, pour avoir pû défendre l'entrée de leur pays. La plus nombreuse partie de la Nation, transportée à Babylone, dans la Perse, & dans l'Inde, ou établie dans Alexandrie, était trop occupée de son commerce & de son courtage pour songer à la guerre. Leur gouvernement civil, tantôt républicain, tantôt pontifical, tantôt monarchique, & très souvent réduit à l'anarchie, ne paraît pas meilleur que leur discipline militaire.

Vous demandez quelle était la philosophie des Hébreux? l'article sera bien court; ils n'en avaient aucune. Leur législateur même ne parle expressément en aucun endroit ni de l'im-

mortali-

mortalité de l'ame, ni des récompenses d'une autre vie. *Joseph* & *Philon* croient les ames matérielles : leurs docteurs admettaient des anges corporels ; & dans leur séjour à Babylone ils donnèrent à ces anges les noms que leur donnaient les Chaldéens, *Michel*, *Gabriel*, *Raphaël*, *Uriel*. Le nom de *Satan* est Babylonien, & c'est en quelque manière l'*Arimane* de *Zoroastre*. Le nom d'*Asmodée* est aussi Chaldéen ; & *Tobie*, qui demeurait à Ninive, est le premier qui l'ait employé. Le dogme de l'immortalité de l'ame ne se développa que dans la suite des tems chez les Pharisiens. Les Saducéens nièrent toujours cette spiritualité, cette immortalité, & l'existence des anges. Cependant les Saducéens communiquèrent sans interruption avec les Pharisiens : ils eurent même des souverains pontifes de leur secte. Cette prodigieuse différence entre les sentimens de ces deux grands corps ne causa aucun trouble. Les Juifs n'étaient attachés scrupuleusement, dans les derniers tems de leur séjour à Jérusalem, qu'à leurs cérémonies légales. Celui qui aurait mangé du boudin ou du lapin, aurait été lapidé ; & celui qui niait l'immortalité de l'ame, pouvait être grand-prêtre.

On dit communément que l'horreur des Juifs pour les autres nations venait de leur horreur pour l'idolatrie : mais il est bien plus vraisemblable que la manière dont ils exterminèrent d'abord quelques peuplades du Canaan, & la haine que les nations voisines conçurent pour eux, furent la cause de cette aversion invincible qu'ils eurent pour elles. Comme ils ne connaissaient de

peuples que leurs voisins, ils crurent en les abhorrant détester toute la terre, & s'accoutumèrent ainsi à être les ennemis de tous les hommes.

Une preuve que l'idolatrie des nations n'étoit point la cause de cette haine, c'est que par l'histoire des Juifs on voit qu'ils ont été très-souvent idolâtres. *Salomon* lui-même sacrifiait à des Dieux étrangers. Depuis lui on ne voit presque aucun roi dans la petite province de *Juda*, qui ne permette le culte de ces Dieux, & qui ne leur offre de l'encens. La province d'*Israël* conserva ses deux veaux & ses bois sacrés, ou adora d'autres Divinités.

Cette idolatrie qu'on reproche à tant de nations, est encor une chose bien peu éclaircie. Il ne ferait peut-être pas difficile de laver de ce reproche la théologie des anciens. Toutes les nations policées eurent la connaissance d'un DIEU suprême, maître des Dieux subalternes & des hommes. Les Egyptiens reconnaissaient eux-mêmes un premier principe, qu'ils appelaient *Knef*, à qui tout le reste était subordonné. Les anciens Perses adoraient le bon principe nommé *Orosmane*, & ils étaient très éloignés de sacrifier au mauvais principe *Arimane*, qu'ils regardaient à peu près comme nous regardons le *Diable*. Les Guèbres encor aujourd'hui ont conservé le dogme sacré de l'unité de DIEU. Les anciens Bracmanes reconnaissaient un seul Etre suprême : les Chinois n'associerent aucun être subalterne à la Divinité, & n'eurent aucune idole jusqu'aux tems où le culte de *Fo*, & les superstitions des Bonzes ont séduit la popula-

populace. Les Grecs & les Romains, malgré la foule de leurs dieux, reconnoissoient dans *Jupiter* le souverain absolu du ciel & de la terre. *Homère* même dans, les plus absurdes fictions de la poésie, ne s'est jamais écarté de cette vérité. Il représente toujours *Jupiter* comme le seul tout-puissant qui envoye le bien & le mal sur la terre, & qui d'un mouvement de ses sourcils fait trembler les Dieux & les hommes. On dressait des autels, on faisait des sacrifices à des Dieux subalternes, & dépendans du DIEU suprême. Il n'y a pas un seul monument de l'antiquité, où le nom de Souverain du ciel soit donné à un DIEU secondaire, à *Mercuré*, à *Apollon*, à *Mars*. La foudre a toujours été l'attribut du maître.

L'idée d'un Etre souverain, de sa providence, de ses décrets éternels, se trouve chez tous les philosophes, & chez tous les poètes. Enfin il est peut-être aussi injuste de penser que les anciens égalassent les héros, les génies, les dieux inférieurs, à celui qu'ils appelloient le père & le maître des Dieux, qu'il seroit ridicule de penser que nous associons à DIEU les bienheureux & les anges.

Vous demandez ensuite si les anciens philosophes & les législateurs ont puisé chez les Juifs, ou si les Juifs ont pris chez eux. Il faut s'en rapporter à *Philon*: il avoué qu'avant la traduction des septante, les étrangers n'avaient aucune connoissance des livres de sa nation. Les grands peuples ne peuvent tirer leurs loix & leurs connoissances d'un petit peuple obscur & esclave. Les Juifs n'avaient pas même de livres du tems d'O-

flas. On trouva par hazard sous son règne le seul exemplaire de la loi qui existât. Ce peuple, depuis qu'il fut captif à Babylone, ne connut d'autre alphabet que le Chaldéen : il ne fut renommé pour aucun art, pour aucune manufacture de quelque espèce qu'elle pût être ; & dans le tems même de *Salomon* ils étaient obligés de payer chèrement des ouvriers étrangers. Dire que les Egyptiens, les Perses, les Grecs furent instruits par les Juifs, c'est dire que les Romains apprirent les arts des Bas-Bretons. Les Juifs ne furent jamais ni physiciens, ni géomètres, ni astronomes. Loin d'avoir des écoles publiques pour l'instruction de la jeunesse, leur langue manquait même de terme pour exprimer cette institution. Les peuples du Pérou & du Mexique réglaient bien mieux qu'eux leur année. Leur séjour dans Babylone & dans Alexandrie, pendant lequel des particuliers purent s'instruire, ne forma le peuple que dans l'art de l'usure. Ils ne furent jamais frapper des espèces : & quand *Antiochus Sidetes* leur permit d'avoir de la monnoie à leur coin, à peine purent-ils profiter de cette permission pendant quatre ou cinq ans ; encor on prétend que ces espèces furent frappées dans Samarie. De là vient que les médailles juives sont si rares, & presque toutes fausses. Enfin vous ne trouverez en eux qu'un peuple ignorant & barbare, qui joint depuis longtems la plus fardide avarice à la plus détestable superstition, & à la plus invincible haine pour tous les peuples, qui les tolèrent & qui les enrichissent. *Il ne faut pourtant pas les brûler.*



CHAPITRE SOIXANTE-DEUXIEME.

DU SIECLE
DE
CONSTANTIN.



Armi les siècles qui suivirent celui d'*Auguste*, vous avez raison de distinguer celui de *Constantin*. Il est à jamais célèbre, par les grands changemens qu'il apporta sur la terre. Il commençait, il est vrai, à ramener la barbarie: non-seulement on ne retrouvait plus des *Cicérons*, des *Horaces*, & des *Virgiles*; mais il n'y avait pas même de *Lucains*, ni de *Sénèques*; pas un historien sage & exact: on ne voit que des satyres suspectes, ou des panégyriques encor plus hazardés.

Les Chrétiens commençaient alors à écrire l'histoire; mais ils n'avaient pris ni *Tite-Live*, ni *Thucydide* pour modèle. Les sectateurs de l'an-

cienne religion de l'empire n'écrivaient ni avec plus d'éloquence, ni avec plus de vérité. Les deux partis animés l'un contre l'autre n'examinaient pas bien scrupuleusement les calomnies dont on chargeait leurs adversaires. De là vient que le même homme est regardé tantôt comme un dieu, tantôt comme un monstre.

La décadence en toute chose, & dans les moindres arts mécaniques, comme dans l'éloquence & dans la vertu, arriva après *Marc-Aurèle*. Il avait été le dernier empereur de cette secte Stoïque qui élevait l'homme au-dessus de lui-même, en le rendant dur pour lui seul, & compatissant pour les autres. Ce ne fut plus depuis la mort de cet empereur, vraiment philosophe, que tyrannie & confusion. Les soldats disposaient souvent de l'empire. Le sénat tomba dans un tel mépris, que du tems de *Galien* il fut défendu par une loi expresse aux sénateurs d'aller à la guerre. On vit à la fois trente chefs de partis prendre le titre d'empereur, dans trente provinces de l'empire. Les barbares fondaient déjà de tous côtés, au milieu du troisième siècle, sur cet empire déchiré. Cependant il subsista par la seule discipline militaire qui l'avait fondé.

Pendant tous ces troubles le christianisme s'établissait par degrés, surtout en Egypte, dans la Syrie, & sur les côtes de l'Asie mineure. L'Empire Romain admettait toute sorte de religions, ainsi que toute sorte de sectes philosophiques. On permettait le culte d'*Osiris*: on laissait même aux Juifs de grands privilèges malgré

gré leurs révoltes ; mais les peuples s'élevèrent souvent dans les provinces contre les chrétiens. Les magistrats les persécutaient , & on obtint même souvent contre eux des édits émanés des empereurs. Il ne faut pas être étonné de cette haine générale qu'on portait d'abord au christianisme , tandis qu'on tolérait tant d'autres religions. C'est que ni les Egyptiens , ni les Juifs , ni les adorateurs de la déesse de Syrie , & de tant d'autres dieux étrangers , ne déclaraient une guerre ouverte aux dieux de l'empire. Ils ne s'élevaient point contre la religion dominante ; mais un des premiers devoirs des Chrétiens était d'exterminer le culte reçu dans l'empire. Les prêtres des dieux jetaient des cris quand ils voyaient diminuer les sacrifices & les offrandes. Le peuple toujours fanatique , & toujours emporté se soulevait contre les chrétiens : cependant plusieurs empereurs les protégèrent. *Adrien* défendit expressément qu'on les persécutât. *Marc-Aurèle* ordonna qu'on ne les poursuivît point pour cause de religion. *Caracalla* , *Héliogabale* , *Alexandre* , *Philippe* , *Galien* , leur laissèrent une liberté entière ; ils avaient au troisième siècle des églises publiques très fréquentées , & très-riches ; & leur liberté fut si grande , qu'ils tinrent seize conciles dans ce siècle. Le chemin des dignités étant fermé aux premiers Chrétiens , qui étaient presque tous d'une condition obscure , ils se jettèrent dans le commerce , & il y en eut qui amassèrent de grandes richesses. C'est la ressource de toutes les sociétés qui ne peuvent avoir de charges dans
l'é-

l'état : c'est ainsi qu'en ont usé les Calvinistes en France, tous les nonconformistes, en Angleterre, les catholiques en Hollande, les Arméniens en Perse, les Banians dans l'Inde, & les Juifs dans toute la terre. Cependant à la fin la tolérance fut si grande, & les mœurs du gouvernement si douces, que les Chrétiens furent admis à tous les honneurs, & à toutes les dignités. Ils ne sacrifiaient point aux dieux de l'empire; on ne s'embarassait pas s'ils allaient aux temples, ou s'ils les fuyaient; il y avait parmi les Romains une liberté absolue sur les exercices de leur religion; personne ne fut jamais forcé de les remplir. Les Chrétiens jouissaient donc de la même liberté que les autres: il est si vrai qu'ils parvinrent aux honneurs, que *Dioclétien* & *Galerius* les en privèrent en 303. dans la persécution dont nous parlerons.

Il faut adorer la Providence dans toutes ses voies; mais je me borne, selon vos ordres, à l'histoire politique.

Manès sous le règne de *Probus*, vers l'an 278: forma une religion nouvelle dans *Alexandrie*. Cette secte était composée des anciens principes des Persans, & de quelques dogmes du christianisme. *Probus* & son successeur *Carus* laissèrent en paix *Manès* & les Chrétiens. *Numérien* leur laissa une liberté entière. *Dioclétien* protégea les Chrétiens, & toléra les Manichéens, pendant douze années: mais en 296. il donna un édit contre les Manichéens, & les proscrivit comme des ennemis de l'empire attachés aux Perses. Les Chrétiens ne furent point compris dans l'édit; ils

ils demeurèrent tranquilles sous *Dioclétien*, & firent une profession ouverte de leur religion dans tout l'empire jusqu'aux deux dernières années du règne de ce prince.

Pour achever l'esquisse du tableau que vous demandez, il faut vous représenter quel était alors l'empire Romain. Malgré toutes les secousses intérieures & étrangères, malgré les incursions des Barbares, il comprenait tout ce que possède aujourd'hui le Sultan des Turcs, excepté l'Arabie, tout ce que possède la maison d'Autriche en Allemagne, & toutes les provinces d'Allemagne jusqu'à l'Elbe; l'Italie, la France, l'Espagne, l'Angleterre & la moitié de l'Ecosse, toute l'Afrique, jusqu'au désert de Dara, & même les isles Canaries. Tant de pays étaient tenus sous le joug par des corps d'armée moins considérables que l'Allemagne & la France n'en mettent aujourd'hui sur pied quand elles sont en guerre.

Cette grande puissance s'affermir & s'augmenta même depuis *César* jusqu'à *Théodose*, autant par les loix, par la police, & par les bienfaits, que par les armes & par la terreur. C'est encor un sujet d'étonnement, qu'aucun de ces peuples conquis n'ait pu, depuis qu'ils se gouvernent par eux-mêmes, ni construire des grands chemins, ni élever des amphithéâtres & des bains publics, tels que leurs vainqueurs leur en donnèrent. Des contrées, qui sont aujourd'hui presque barbares & désertes, étaient peuplées & policées: telles furent l'Epire, la Macedoine, la Thessalie, l'Illyrie, la Pannonie, surtout l'Asie mineure, & les côtes de l'Afrique; mais aussi il s'en
falait

28 DU SIÈCLE DE CONSTANTIN.

faillait beaucoup que l'Allemagne, la France & l'Angleterre fussent ce qu'elles sont aujourd'hui. Ces trois états sont ceux qui ont le plus gagné à se gouverner par eux-mêmes ; encor a-t-il fallu près de douze siècles pour mettre ces royaumes dans l'état florissant où nous les voyons ; mais il faut avouer que tout le reste a beaucoup perdu à passer sous d'autres loix. Les ruines de l'Asie mineure & de la Grèce, la dépopulation de l'Égypte, & la barbarie de l'Afrique, attestent aujourd'hui la grandeur Romaine. Le grand nombre des villes florissantes qui couvraient ces pays, est changé en villages malheureux ; & le terrain même est devenu stérile sous les mains des peuples abrutis.

Il faut maintenant tâcher de vous donner quelques éclaircissemens sur *Dioclétien*, qui fut un des plus puissans empereurs de Rome, & dont on a dit tant de mal & tant de bien.



DE DIOCLETIEN.

Après plusieurs règnes faibles, ou tyranniques, l'empire eut un bon empereur dans *Probus*; & les légions le massacrèrent. Ils élurent *Carus*, qui fut tué d'un coup de tonnerre vers le Tigre, lorsqu'il faisait la guerre aux Perses. Son fils *Numerien* fut proclamé par les soldats. Les historiens nous disent sérieusement, qu'à force de pleurer la mort de son père il en perdit presque la vue, & qu'il fut obligé en faisant la guerre de demeurer toujours entre quatre rideaux. Son beau-père, nommé *Aper*, le tua dans son lit pour se mettre sur le trône: mais un Druide avait prédit dans les Gaules à *Dioclétien*, l'un des généraux de l'armée, qu'il serait immédiatement empereur après avoir tué un sanglier; or un sanglier se nomme en Latin *Aper*. *Dioclétien* rassembla l'armée, tua de sa main *Aper* en présence des soldats, & accomplit ainsi la prédiction du Druide. Les historiens qui rapportent cet oracle méritaient de se nourrir du fruit de l'arbre que les druides révéraient. Il est certain que *Dioclétien* tua le beau-père de son empereur: ce fut là son premier droit au trône: le second c'est que *Numerien* avait un frère nommé *Carin*, qui était aussi empereur, & qui s'étant opposé à l'élévation de *Dioclétien*, fut tué par un des tribuns de son armée. Voilà les droits de *Dioclétien* à l'em-

l'empire. Depuis longtems il n'y en avait guères d'autres.

Il était originaire de Dalmatie, de la petite ville de Dioclée dont il avait pris le nom. S'il est vrai que son père ait été un laboureur, & que lui-même dans sa jeunesse ait été esclave d'un Sénateur nommé *Anulinus*, c'est là son plus bel éloge : il ne pouvait devoir son élévation qu'à lui-même : il est bien clair qu'il s'était concilié l'estime de son armée, puisqu'on oublia sa naissance pour lui donner le diadème. *Lactance*, auteur Chrétien, mais un peu partial, prétend que *Dioclétien* était le plus grand poltron de l'empire. Il n'y a guères d'apparence que des soldats Romains ayent choisi un poltron pour les gouverner, & que ce poltron eût passé par tous les degrés de la milice. Le zèle de *Lactance* contre un empereur Payen est très louable, mais il n'est pas adroit.

Dioclétien contint en maître pendant vingt années ces fières légions, qui défaisaient leurs empereurs avec autant de facilité qu'elles les faisaient : c'est encor une preuve, malgré *Lactance*, qu'il fut aussi grand prince que brave soldat. L'empire reprit bientôt sous lui sa première splendeur. Les Gaulois, les Africains, les Egyptiens, les Anglais soulevés en divers tems, furent tous remis sous l'obéissance de l'empire : les Perses mêmes furent vaincus. Tant de succès au dehors, une administration encor plus heureuse au dedans, des loix aussi humaines que sages qu'on voit encor dans le *Code Justinien*, Rome, Milan, Autun, Nicomédie,

médie , Carthage , embellies par sa magnificence ; tout lui concilia le respect & l'amour de l'orient & de l'occident , au point que deux cent quarante ans après sa mort on comptait encor & on datait de la première année de son règne , comme on comptait auparavant depuis la fondation de Rome. C'est ce qu'on appelle l'ère de *Dioclétien* ; on l'a appelée aussi l'ère des martyrs : mais c'est se tromper évidemment de dix-huit années , car il est certain qu'il ne persécuta aucun Chrétien pendant dix-huit ans. Il en était si éloigné , que la première chose qu'il fit étant empereur , ce fut de donner une compagnie de gardes prétoriennes à un Chrétien nommé *Sébastien* , qui est au catalogue des saints.

Il ne craignit point de se donner un collègue à l'empire , dans la personne d'un soldat de fortune comme lui ; c'était *Maximien Hercule* son ami. La conformité de leurs fortunes avait fait leur amitié. *Maximien Hercule* était aussi né de parens obscurs & pauvres , & s'était élevé comme *Dioclétien* de grade en grade par son courage. On n'a pas manqué de reprocher à ce *Maximien* d'avoir pris le surnom d'*Hercule* , & à *Dioclétien* d'avoir accepté celui de *Jovien*. On ne daigne pas s'apercevoir que nous avons tous les jours des gens d'église qui s'appellent *Hercule* , & des bourgeois qui s'appellent *César* & *Auguste*.

Dioclétien créa encor deux *Césars* ; le premier fut un autre *Maximien* surnommé *Galerius* , qui avait commencé par être gardeur de troupeaux. Il semblaient que *Dioclétien* , le plus fier & le plus

fai-

fastueux des hommes, lui qui le premier introduisit l'usage de se faire baiser les pieds, mit sa grandeur à placer sur le trône des *Césars* des hommes nés dans la condition la plus abjecte. Un esclave & deux paysans étaient à la tête de l'empire, & jamais il ne fut plus florissant.

Le second *César* qu'il créa était d'une naissance distinguée; c'était *Constance Chlore*, petit neveu par sa mère de l'Empereur *Claude II*. L'Empire fut gouverné par ces quatre princes. Cette association pouvait produire par année quatre guerres civiles; mais *Dioclétien* fut tellement être le maître de ses associés, qu'il les obligea toujours à le respecter, & même à vivre unis entre eux. Ces princes avec le nom de *Césars* n'étaient au fond que ses premiers sujets: on voit qu'il les traitait en maître absolu; car lorsque le *César Galerius* ayant été vaincu par les Perses vint en Mésopotamie lui rendre compte de sa défaite, il le laissa marcher l'espace d'un mille auprès de son char, & ne le reçut en grace que quand il eut réparé sa faute & son malheur.

Galère les répara en effet l'année d'après en 297. d'une manière bien signalée. Il battit le roi de Perse en personne. Ces rois de Perse ne s'étaient pas corrigés depuis la bataille d'Arbelles, de mener dans leurs armées leurs femmes, leurs filles, & leurs eunuques. *Galère* prit comme *Alexandre* la femme & toute la famille du Roi de Perse, & les traita avec le même respect. La paix fut aussi glorieuse que la victoire: les vaincus cédèrent cinq provinces aux Romains, des
fables

fables de Palmyrène jusqu'à l'Arménie.

Dioclétien & *Galère* allèrent à Rome étaler un triomphe inouï jusqu'alors : c'était la première fois qu'on montrait au peuple Romain la femme d'un roi de Perse & ses enfans enchaînés. Tout l'empire était dans l'abondance & dans la joie. *Dioclétien* en parcourait toutes les provinces ; il allait de Rome en Egypte , en Syrie, dans l'Asie mineure : sa demeure ordinaire n'était point à Rome ; c'était à Nicomédie près du Pont-Euxin , soit pour veiller de plus près sur les Perses & sur les Barbares , soit qu'il s'affectionnât à un séjour qu'il avait embelli.

Ce fut au milieu de ces prospérités que *Galère* commença la persécution contre les chrétiens. Pourquoi les avait-on laissé en repos jusques-là , & pourquoi furent-ils maltraités alors ? *Eusèbe* dit qu'un centurion de la légion Trajane nommé *Marcel* , qui servait dans la Mauritanie , assistant avec sa troupe à une fête qu'on donnait pour la victoire de *Galère* , jetta par terre sa ceinture militaire , ses armes & sa bague de farment qui était la marque de son office , disant tout haut qu'il était chrétien , & qu'il ne voulait plus servir des payens. Cette désertion fut punie de mort par le conseil de guerre. C'est là le premier exemple avéré de cette persécution si fameuse. Il est certain qu'il y avait un grand nombre de chrétiens dans les armées de l'empire ; & l'intérêt de l'état demandait qu'une telle désertion publique ne fût point autorisée. Le zèle de *Marcel* était très-picux ; mais il n'était pas raisonnable. Si dans la fête qu'on

Suite des Mélanges &c. C don;

donnait en Mauritanie on mangeait des viandes offertes aux dieux de l'empire, la loi n'ordonnait point à *Marcel* d'en manger; le christianisme ne lui ordonnait point de donner l'exemple de la sédition; & il n'y a point de pays au monde, où l'on ne punit une action si téméraire.

Cependant depuis l'aventure de *Marcel*, il ne parait pas qu'on ait recherché les chrétiens jusqu'à l'an 303. Ils avaient à Nicomédie une superbe église cathédrale vis-à-vis le palais, & même beaucoup plus élevée. Les historiens ne nous disent point les raisons pour lesquelles *Galère* demanda instamment à *Dioclétien* qu'on abattît cette église; mais ils nous apprennent que *Dioclétien* fut très longtems à se déterminer; il résista près d'une année. Il est bien étrange qu'après cela ce soit lui qu'on appelle persécuteur. Enfin, en 303. l'église fut abattue; & on afficha un édit par lequel les chrétiens seraient privés de tout honneur & de toute dignité. Puisqu'on les en privait, il est évident qu'ils en avaient. Un chrétien arracha & mit en pièces publiquement l'édit impérial: ce n'était pas là un acte de religion, c'était un emportement de révolte. Il est donc très vraisemblable qu'un zèle indiscret, & qui n'était pas selon la science, attira cette persécution funeste. Quelque tems après le palais de *Galère* brula; il en accusa les chrétiens; & ceux-ci accusèrent *Galère* d'avoir mis lui-même le feu à son palais, pour avoir un prétexte de les calomnier. L'accusation de *Galère* parait fort injuste; celle qu'on

qu'on intente contre lui ne l'est pas moins ; car l'édit étant déjà porté , de quel nouveau prétexte avait-il besoin ? S'il lui avait falu en effet une nouvelle raison pour engager *Dioclétien* à persécuter , ce serait seulement une nouvelle preuve de la peine qu'eut *Dioclétien* à abandonner les chrétiens qu'il avait toujours protégés ; cela ferait voir évidemment qu'il avait falu de nouveaux ressorts pour le déterminer à la violence.

Il parait certain qu'il y eut beaucoup de chrétiens tourmentés dans l'empire. Mais il est difficile de concilier avec les loix Romaines tous ces tourmens recherchés , toutes ces mutilations , ces langues arrachées , ces membres coupés & grillés , & tous ces attentats à la pudeur faits publiquement contre l'honnêteté publique. Aucune loi Romaine n'ordonna jamais de tels supplices. Il se peut que l'aversion des peuples contre les chrétiens les ait portés à des excès horribles ; mais on ne trouve nulle part que ces excès ayent été ordonnés par les empereurs ni par le sénat.

Il est bien vraisemblable que la juste douleur des chrétiens se répandit en plaintes exagérées. Les *Actes sincères* nous racontent que l'empereur étant dans Antioche , le préteur condamna un petit enfant chrétien nommé *Romain* à être brûlé ; que des juifs présens à ce supplice se mirent méchamment à rire , en disant ; *Nous avons eu autrefois trois petits enfans , Sidrac , Midrac , & Abdenago , qui ne brûlèrent point dans la fournaise ardente ; mais ceux-ci y brûlent.* Dans l'in-

stant, pour confondre les Juifs, une grande pluie éteignit le bucher; & le petit garçon en sortit sain & sauf, en demandant, *Où est donc le feu?* Les *Actes sincères* ajoutent que l'empereur le fit délivrer, mais que le juge ordonna qu'on lui coupât la langue. Il n'est guères possible de croire qu'un juge ait fait couper la langue à un petit garçon à qui l'empereur avait pardonné.

Ce qui suit est plus singulier. On prétend qu'un vieux médecin chrétien nommé *Ariston*, qui avait un bistouri tout prêt, coupa la langue de l'enfant pour faire sa cour au préteur. Le petit *Romain* fut aussitôt renvoyé en prison. Le géolier lui demanda de ses nouvelles. L'enfant raconta fort au long comment un vieux médecin lui avait coupé la langue. Il faut noter que le petit avant cette opération était extrêmement bégue, mais qu'alors il parlait avec une volubilité merveilleuse. Le géolier ne manqua pas d'aller raconter ce miracle à l'empereur. On fit venir le vieux médecin; il jura que l'opération avait été faite dans les règles de l'art, & montra la langue de l'enfant, qu'il avait conservée proprement dans une boîte comme une relique. *Qu'on fasse venir, dit-il, le premier venu; je m'en vais lui couper la langue en présence de votre majesté, & vous verrez s'il pourra parler.* La proposition fut acceptée. On prit un pauvre homme, à qui le médecin coupa juste autant de langue qu'il en avait coupé au petit enfant; l'homme mourut sur le champ.

Je veux croire que les *Actes* qui rapportent ce fait,

fait, font aussi *sincères* qu'ils en portent le titre, mais ils sont encor plus simples que sincères; & il est bien étrange que *Fleury* dans son histoire ecclésiastique rapporte un si prodigieux nombre de faits semblables, bien plus propres au scandale qu'à l'édification.

Vous remarquerez encor, que dans cette année 303. où l'on prétend que *Dioclétien* était présent à toute cette belle aventure dans Antioche, il était à Rome, & qu'il passa toute l'année en Italie. On dit que ce fut à Rome en sa présence que *St. Genest* comédien se convertit sur le théâtre, en jouant une comédie contre les chrétiens. Cette comédie montre bien que le goût de *Plaute* & de *Térence* ne subsistait plus. Ce qu'on appelle aujourd'hui la comédie, ou la farce Italienne, semble avoir pris naissance dans ce tems-là. *St. Genest* représentait un malade: le médecin lui demandait ce qu'il avait: *Je me sens pesant*, dit *Genest*: *Veux-tu que nous te rabotions pour te rendre plus léger?* lui dit le médecin: *Non*, répond *Genest*, *je veux mourir chrétien, pour ressusciter avec une belle taille.* Alors des acteurs habillés en prêtres & en exorcistes viennent pour le baptiser; dans le moment *Genest* devint en effet chrétien; & au lieu d'achever son rôle, il se mit à prêcher l'empereur & le peuple. Ce sont encor les *Actes sincères* qui rapportent ce miracle.

Il est certain qu'il y eut beaucoup de vrais martyrs: mais aussi il n'est pas vrai que les provinces fussent inondées de sang, comme on se l'imagine. Il est fait mention d'environ deux

cent martyres , vers ces derniers tems de *Dioclétien* , dans toute l'étendue de l'Empire Romain , & il est avéré , par les lettres de *Constantin* même , que *Dioclétien* eut bien moins de part à la persécution que *Galère*.

Dioclétien tomba malade cette année , & se sentant affaibli , il fut le premier qui donna au monde l'exemple de l'abdication de l'empire. Il n'est pas aisé de savoir si cette abdication fut forcée , ou non. Ce qui est certain , c'est qu'ayant recouvré sa santé , il vécut encor neuf ans , aussi honoré que paisible dans sa retraite de *Salone* au pays de sa naissance. Il disait qu'il n'avait commencé à vivre que du jour de sa retraite ; & lorsqu'on le pressa de remonter sur le trône , il répondit que le trône ne valait pas la tranquillité de sa vie , & qu'il prenait plus de plaisir à cultiver son jardin , qu'il n'en avait eu à gouverner la terre. Que conclurrez-vous de tous ces faits , sinon , qu'avec de très-grands défauts il régna en grand empereur , & qu'il acheva sa vie en philosophe ?



DE CONSTANTIN.

Je ne vous parlerai point ici de la confusion qui agita l'empire depuis l'abdication de *Dioclétien*. Il y eut après sa mort six empereurs à la fois. *Constantin* triompha d'eux tous, changea la religion & l'empire, & fut l'auteur non-seulement de cette grande révolution, mais de toutes celles qu'on a vues depuis dans l'occident. Vous voudriez savoir quel était son caractère: demandez-le à *Julien*, à *Zozime*, à *Sozomène*, à *Victor*: ils vous diront qu'il agit d'abord en grand prince, ensuite en voleur public, & que la dernière partie de sa vie fut d'un voluptueux, d'un efféminé, & d'un prodigue. Ils le peindront toujours ambitieux, cruel, & sanguinaire. Demandez-le à *Eusèbe*, à *Grégoire de Nazianze*, à *Lactance*: ils vous diront que c'était un homme parfait. Entre ces deux extrêmes il n'y a que les faits avérés qui puissent vous faire trouver la vérité. Il avait un beau-père, il l'obligea de se pendre; il avait un beau-frère, il le fit étrangler; il avait un neveu de douze à treize ans, il le fit égorger; il avait un fils aîné, il lui fit couper la tête; il avait une femme, il la fit étouffer dans un bain. Un vieil auteur Gaulois dit, *qu'il aimait à faire maison nette*.

Si vous ajoutez à toutes ces affaires domestiques, qu'ayant été sur les bords du Rhin, à la chasse de quelque horde de Francs qui habitaient dans ces quartiers-là, & ayant pris leurs

rois, qui probablement étaient de la famille de notre *Pharamond* & de notre *Clodion le Chevelu*, il les exposa aux bêtes pour son divertissement; vous pourrez inférer de tout cela, sans craindre de vous tromper, que ce n'était pas l'homme du monde le plus accommodant.

Examinons à présent les principaux évènements de son règne. Son père *Constance Chlore* était au fond de l'Angleterre, où il avait pris pour quelques mois le titre d'empereur. *Constantin* était à Nicomédie, auprès de l'empereur *Galère*; il lui demanda la permission d'aller trouver son père qui était malade; *Galère* n'en fit aucune difficulté: *Constantin* partit avec les relais de l'empire qu'on appelait *Veredarii*. On pourrait dire qu'il était aussi dangereux d'être cheval de poste, que d'être de la famille de *Constantin*; car il faisait couper les jarrêts à tous les chevaux après s'en être servi, de peur que *Galère* ne révoquât sa permission, & ne le fit revenir à Nicomédie. Il trouva son père mourant, & se fit reconnaître empereur par le petit nombre de troupes Romaines, qui étaient alors en Angleterre.

Une élection d'un empereur Romain faite à Yorck par cinq ou six mille hommes, ne devait guères paraître légitime à Rome: il y manquait au moins la formule du *Senatus Populusque Romanus*. Le sénat, le peuple, & les gardes prétoiriennes élurent d'un consentement unanime *Maxence*, fils du César *Maximien Hercule*, déjà César lui-même, & frère de cette *Fausta* que *Constantin* avait épousée, & qu'il fit depuis étouffer.

fer. Ce *Maxence* est appelé tyran , usurpateur , par nos historiens , qui sont toujours pour les gens heureux. Il était le protecteur de la religion payenne , contre *Constantin* qui déjà commençait à se déclarer pour les chrétiens. Payen & vaincu , il falait bien qu'il fût un homme abominable.

Eusèbe nous dit que *Constantin* , en allant à Rome combattre *Maxence* , vit dans les nuées , aussi bien que toute son armée , la grande enseigne des empereurs nommée le *Labarum* , surmontée d'un Platin , ou d'un grand R Grec , avec une croix en fautoir , & deux mots Grecs qui signifiaient , *Tu vaincras par ceci*. Quelques auteurs prétendent que ce signe lui apparut à Besançon , d'autres disent à Cologne , quelques-uns à Trèves , d'autres à Troyes. Il est étrange que le ciel se soit expliqué en Grec dans tous ces pays-là. Il eût paru plus naturel aux faibles lumières des hommes , que ce signe eût paru en Italie le jour de la bataille ; mais alors il eût falu que l'inscription eût été en Latin. Un savant antiquaire nommé *Loysel* a refuté cette antiquité ; mais on l'a traité de scélerat.

On pourrait cependant considérer que cette guerre n'était pas une guerre de religion , que *Constantin* n'était par un saint , qu'il est mort soupçonné d'être Arien , après avoir persécuté les orthodoxes ; & qu'ainsi on n'a pas un intérêt bien évident à soutenir ce prodige.

Après sa victoire , le sénat s'empressa d'adorer le vainqueur & de détester la mémoire du vaincu. On se hâta de dépouiller l'arc de triomphe de

de *Marc-Aurèle*, pour orner celui de *Constantin*; on lui dressa une statue d'or, ce qu'on ne faisait que pour les Dieux; il la reçut malgré le *Labarum*, & reçut encor le titre de grand pontife, qu'il garda toute sa vie. Son premier soin, à ce que disent *Nazaire* & *Zozime*, fut d'exterminer toute la race du tyran & ses principaux amis; après quoi il assista très humainement aux spectacles & aux jeux publics.

Le vieux *Dioclétien* était mourant alors dans sa retraite de *Salone*. *Constantin* aurait pû ne se pas tant presser d'abattre ses images dans Rome; il eût pû se souvenir que cet empereur oublié avait été le bienfaiteur de son père, & qu'il lui devait l'empire. Vainqueur de *Maxence*, il lui restait à se défaire de *Licinius* son beau-frère, auguste comme lui; & *Licinius* songeait à se défaire de *Constantin*, s'il pouvait. Cependant leurs querelles n'éclatant pas encore, ils donnèrent conjointement en 313. à Milan le fameux édit de liberté de conscience. Nous donnons, disent-ils, à tout le monde la liberté de suivre telle religion que chacun voudra, afin d'attirer la bénédiction du ciel sur nous & sur tous nos sujets; nous déclarons que nous avons donné aux chrétiens la faculté libre & absolue d'observer leur religion; bien entendu que tous les autres auront la même liberté, pour maintenir la tranquillité de notre règne. On pourrait faire un livre sur un tel édit; mais je ne veux pas seulement y hasarder deux lignes.

Constantin n'était pas encor chrétien. *Licinius*, son collègue ne l'était pas non plus. Il y avait

avait encor un Empereur ou un tyran à exterminer ; c'était un payen déterminé, nommé *Maximin. Licinius* le combattit avant de combattre *Constantin*. Le ciel lui fut encor plus favorable qu'à *Constantin* même ; car celui-ci n'avait eu que l'apparition d'un étendart, & *Licinius* eut celle d'un ange. Cet ange lui apprit une prière avec laquelle il vaincrait sûrement le barbare *Maximin. Licinius* la mit par écrit, la fit réciter trois fois à son armée, & remporta une victoire complete. Si ce *Licinius*, beau-frère de *Constantin*, avait régné heureusement, on n'aurait parlé que de son ange ; mais *Constantin* l'ayant fait pendre, ayant égorgé son jeune fils, & devenu maître absolu de tout, on ne parle que du *Labarum* de *Constantin*.

On croit qu'il fit mourir son fils ainé *Crispus*, & sa femme *Fausta*, la même année qu'il assembla le concile de Nicée. *Zozime* & *Sozomène* prétendent que les prêtres des Dieux lui ayant dit qu'il n'y avait pas d'expiations pour de si grands crimes, il fit alors profession ouverte du christianisme, & démolit plusieurs temples dans l'Orient. Il n'est guère vraisemblable que des pontifes payens eussent manqué une si belle occasion d'amener à eux leur grand pontife qui les abandonnait. Cependant il n'est pas impossible qu'il s'en fût trouvé quelques-uns de sévères ; il y a partout des hommes difficiles. Ce qui est bien plus étrange, c'est que *Constantin* chrétien n'ait fait aucune pénitence de ses parricides. Ce fut à Rome qu'il commit cette barbarie ; & depuis ce tems le séjour de

Rome lui devint odieux ; il la quitta pour jamais , & alla fonder Constantinople. Comment ose-t-il dire , dans un de ses rescrits , qu'il transporte le siège de l'empire à Constantinople *par ordre de DIEU même* ? n'est-ce pas se jouer impudemment de la Divinité & des hommes ? Si DIEU lui avait donné quelque ordre , ne lui aurait-il pas donné celui de ne point assassiner sa femme & son fils ?

Dioclétien avait déjà donné l'exemple de la translation de l'empire vers les côtes de l'Asie. Le faste , le despotisme & les mœurs Asiaticques effarouchaient encor les Romains , tout corrompus & tout esclaves qu'ils étaient. Les empereurs n'avaient osé se faire baiser les pieds dans Rome , & introduire une foule d'eunuques dans leurs palais ; *Dioclétien* commença dans Nicomédie , & *Constantin* acheva dans Constantinople , de mettre la cour Romaine sur le pied de celle des Perses. Rome languit dès-lors dans la décadence. L'ancien esprit Romain tomba avec elle. Ainsi *Constantin* fit à l'empire le plus grand mal qu'il pouvait lui faire.

De tous les empereurs ce fut sans contredit le plus absolu. *Auguste* avait laissé une image de liberté : *Tibère* , *Néron* même , avaient ménagé le sénat & le peuple Romain. *Constantin* ne ménagea personne. Il avait affermi d'abord sa puissance dans Rome , en cassant ces fiers prétoriens , qui se croyaient les maîtres des empereurs. Il sépara entièrement la robe & l'épée. Les dépositaires des loix écrasés alors par le militaire , ne furent plus que des jurisconsultes esclaves

esclaves. Les provinces de l'empire furent gouvernées sur un plan nouveau. La grande vüe de *Constantin* était d'être le maître en tout ; il le fut dans l'église comme dans l'état. On le voit convoquer & ouvrir le concile de Nicée, entrer au milieu des pères tout couvert de pierrieres, le diadème sur la tête, prendre la première place, exiler indifféremment, tantôt *Arius*, tantôt *St. Athanase*. Il se mettait à la tête du christianisme sans être chrétien : car c'était ne pas l'être dans ce tems-là, que de n'être pas baptisé ; il n'était que catéchumène. L'usage même d'attendre les approches de la mort pour se faire plonger dans l'eau de régénération, commençait à s'abolir pour les particuliers. Si *Constantin*, en différant son baptême jusqu'à la mort, crut pouvoir tout faire impunément, dans l'espérance d'une expiation entière, il était triste pour le genre humain, qu'une telle opinion eût été mise dans la tête d'un homme tout-puissant.



CHAPITRE SOIXANTE-TROISIEME.

D E J U L I E N .

QU'on suppose un moment que *Julien* a quitté les faux Dieux pour la religion chrétienne ; qu'alors on examine en lui l'homme , le philosophe , & l'empereur , & qu'on cherche le prince qu'on osera lui préférer. Il n'y a pas encor longtems qu'on ne citait son nom qu'avec l'épithète d'*Apostat* ; & c'est peut-être le plus grand effort de la raison , qu'on ait enfin cessé de le désigner de ce surnom injurieux. Les bonnes études ont amené l'esprit de tolérance chez les savans. Qui croirait que dans un mercure de Paris de l'année 1741. l'auteur reprend vivement un écrivain d'avoir manqué aux bienféances les plus communes , en appelant cet empereur *Julien l'Apostat* ? Il y a cent ans que quiconque ne l'eût pas traité d'*Apostat*, eût été traité d'*Athée*.

Ce qui est très-singulier & très-vrai , c'est que si vous faites abstraction de son malheureux changement , si vous ne suivez cet empereur ni dans les églises chrétiennes , ni aux temples idolâtres ; si vous le suivez dans sa maison , dans les camps , dans les batailles , dans ses mœurs , dans sa conduite , dans ses écrits ; vous le trouvez partout égal à *Marc-Aurèle*. Ainsi cet homme , qu'on a peint abominable , est peut-être le premier des hommes , ou du moins le second.

second. Toujours sobre, toujours tempérant, n'ayant jamais eu de maitresses, couchant sur une peau d'ours, & y donnant, à regret encore, peu d'heures au sommeil; partageant son tems entre l'étude & les affaires; généreux, capable d'amitié, ennemi du faste; on l'eût admiré, s'il n'eût été que particulier.

Si on regarde en lui le héros, on le voit toujours à la tête des troupes, rétablissant la discipline militaire sans rigueur, aimé des soldats, & les contenant; conduisant presque toujours à pied ses armées, & leur donnant l'exemple de toutes les fatigues; toujours victorieux dans toutes ses expéditions jusqu'au dernier moment de sa vie, & mourant enfin en faisant fuir les Perses. Sa mort fut d'un héros, & ses dernières paroles d'un philosophe: *Je me sou mets, dit-il, avec joie aux décrets éternels du ciel, convaincu que celui qui est épris de la vie quand il faut mourir, est plus lâche que celui qui voudrait mourir quand il faut vivre.* Il s'entretient à sa dernière heure de l'immortalité de l'âme; nuls regrets, nulle faiblesse; il ne parle que de sa soumission à la Providence. Qu'on songe que c'est un empereur de trente-deux ans qui meurt ainsi, & qu'on voye s'il est permis d'insulter sa mémoire.

Si on le considère comme empereur, on le voit refuser le titre de *Dominus* qu'affectait *Constantin*, soulager les peuples, diminuer les impôts, encourager les arts, réduire à soixante & dix onces ces présens de couronnes d'or de trois à quatre cent marcs, que ses prédécesseurs

exigeaient de toutes les villes , faire observer les loix , contenir ses officiers & ses ministres , & prévenir toute corruption.

Dix soldats chrétiens complotent de l'assassiner ; ils sont découverts , & *Julien* leur pardonne. Le peuple d'Antioche , qui joignait l'insolence à la volupté , l'insulte ; il ne s'en venge qu'en homme d'esprit , & pouvant lui faire sentir la puissance impériale , il ne fait sentir à ce peuple que la supériorité de son génie. Comparez à cette conduite les supplices que *Théodose* (dont on a presque fait un saint) étale dans Antioche , tous les citoyens de Thessalonique égorgés pour un sujet à peu près semblable ; & jugez entre ces deux hommes.

Grégoire de Nazianze & *Théodore* ont crû qu'il falait le calomnier , parce qu'il avait quitté la religion chrétienne. Ils n'ont pas songé que le triomphe de cette religion était de l'emporter sur un grand-homme , & même sur un sage , après avoir résisté aux tyrans. L'un dit qu'il remplit Antioche de sang , par une vengeance barbare. Comment un fait si public eût-il échapé à tous les autres historiens ? On fait qu'il ne versa dans Antioche que le sang des victimes. Un autre ose assurer qu'avant d'expirer il jetta son sang contre le ciel , & s'écria , *Tu as vaincu , Galiléen*. Comment un conte aussi insipide a-t-il pû être accredité ? Etait-ce contre des chrétiens qu'il combattait ? & une telle action , & de tels mots étaient-ils dans son caractère ?

Des esprits plus sensés que les détracteurs de
Julien ,

Julien, demanderont comment il se peut faire, qu'un homme d'Etat tel que lui, un homme de tant d'esprit, un vrai philosophe, pût quitter le christianisme dans lequel il avait été élevé, pour le paganisme dont il devait sentir l'absurdité & le ridicule. Il semble que si *Julien* écouta trop sa raison contre les mystères de la religion chrétienne, il devait écouter bien davantage cette même raison plus éclairée contre les fables des payens.

Peut-être en suivant le cours de sa vie, & en observant son caractère, on verra ce qui lui inspira tant d'aversion contre le christianisme. L'empereur *Constantin* son grand oncle, qui avait mis la nouvelle religion sur le trône, s'était souillé du meurtre de sa femme, de son fils, de son beau-frère, de son neveu, & de son beau-père. Les trois enfans de *Constantin* commencèrent leur funeste règne par égorger leur oncle & leurs cousins. On ne vit ensuite que des guerres civiles & des meurtres. Le père, le frère aîné de *Julien*, tous ses parens, & lui-même encor enfant, furent condamnés à périr par *Constance* son oncle. Il échapa à ce massacre général. Ses premières années se passèrent dans l'exil; & enfin il ne dut la conservation de sa vie, sa fortune & le titre de *César*, qu'à l'impératrice *Eusébie* femme de son oncle *Constance*, qui après avoir eu la cruauté de proscrire son enfance, eut l'imprudence de le faire *César*, & ensuite l'imprudence plus grande de le persécuter.

Il fut témoin d'abord de la hauteur singulière avec laquelle un évêque traita *Eusébie* sa bien-

Suite des Mélanges &c. D fai.

faitrice. C'était un nommé *Léontius* évêque de Tripoli. Il fit dire à l'impératrice, qu'il n'irait point la voir, à moins qu'elle ne le reçût d'une manière conforme à son caractère épiscopal, qu'elle vînt au-devant de lui jusqu'à la porte, qu'elle reçût sa bénédiction en se courbant, & qu'elle se tint debout jusqu'à ce qu'il lui permît de s'asseoir. Les pontifes payens n'en usaient point ainsi avec les impératrices. Cet orgueil si opposé au christianisme dut faire des impressions profondes dans l'esprit d'un jeune homme, amoureux déjà de la philosophie, & de la simplicité.

S'il se voyait dans une famille chrétienne, c'était dans une famille fameuse par des parricides; s'il voyait des évêques de cour, c'étaient des audacieux & des intrigans, qui tous s'anathématisaient les uns les autres. Les partis d'*Arius* & d'*Athanase* remplissaient l'empire de confusion & de carnage. Les payens, au contraire, n'avaient jamais eu de querelles de religion. Il est donc naturel que *Julien*, élevé d'ailleurs par des philosophes payens, fortifiât dans son cœur par leurs discours l'aversion malheureuse que les abus de la religion chrétienne lui inspirèrent pour elle. Les politiques ne furent pas plus surpris de voir *Julien* quitter le christianisme pour les faux dieux, que de voir *Constantin* quitter les faux dieux pour le christianisme. Il est fort vraisemblable que tous les deux changèrent par intérêt d'état, & que cet intérêt se mêla dans l'esprit de *Julien* à la fierté indocile d'une ame stoïque.

Les prêtres payens n'avaient point de dogmes;

mes ; ils ne demandoient que des sacrifices ; & ces sacrifices n'étoient point commandés sous des peines rigoureuses. Les prêtres ne formaient point un état dans l'état. Voilà bien des motifs pour engager un homme du caractère de *Julien* dans un changement d'ailleurs si condamnable. Il avoit besoin d'un parti ; & s'il ne se fût piqué que d'être Stoïcien , il aurait eu contre lui des prêtres des deux religions , & tous les faux zélés de l'une & de l'autre. Le peuple n'aurait pû alors supporter qu'un prince se contentât de l'adoration pure d'un être pur , & de l'observation de la justice. Il falut opter entre deux partis qui se combattent. Il est donc à croire que *Julien* se soumit aux cérémonies payennes , comme la plûpart des princes & des grands vont dans les temples : ils y sont menés par le peuple même , & sont forcés de paraître souvent ce qu'ils ne sont pas. Le Sultan des Turcs doit bénir *Omar* : le Sophi de Perse doit bénir *Ali*. *Marc-Aurèle* lui même s'était fait initier aux mystères d'*Eleusine*.

Il ne faut donc pas être surpris que *Julien* ait avili sa raison jusqu'à descendre à des pratiques superstitieuses : mais on ne peut concevoir que de l'indignation contre *Théodore* , qui seul de tous les historiens rapporte qu'il sacrifia une femme dans le temple de la lune à Carrès. Ce conte infâme doit être mis avec ce conte absurde d'*Ammien* , que le génie de l'empire apparut à *Julien* avant sa mort , & avec cet autre conte non moins ridicule , que quand *Julien* voulut faire rebâtir le temple de Jérusalem , il

fortit de terre des globes de feu qui consumèrent les ouvrages & les ouvriers :

Iliacos intra muros peccatur & extra.

Les chrétiens & les payens débitaient également des fables sur *Julien* : mais les fables des chrétiens ses ennemis étaient toutes calomnieuses. Qui pourra jamais se persuader qu'un philosophe ait immolé une femme à la lune, & déchiré de ses mains ses entrailles ? Une telle horreur est-elle dans le caractère d'un Stoïcien rigide ?

Il ne fit jamais mourir aucun chrétien : il ne leur accordait point de faveurs, mais il ne les persécutait pas. Il les laissait jouir de leurs biens comme empereur juste, & écrivait contre eux comme philosophe. Il leur défendait d'enseigner dans les écoles les auteurs profanes, qu'eux-mêmes voulaient décrier : ce n'était pas être persécuteur. Il leur permettait l'exercice de leur religion, & les empêchait de se déchirer par leurs querelles sanglantes : c'était les protéger. Ils ne devaient donc lui faire d'autre reproche, que de les avoir quittés, de s'être trompé, de s'être fait tort à lui-même. Cependant ils trouvèrent le moyen de rendre exécration à la postérité un prince dont le nom aurait été cher à l'univers, sans son changement de religion, qui fut la seule tache de ce grand homme.



ZADIG,
OU
LA DESTINÉE,

Histoire Orientale :

ET

LE MONDE COMME IL VA,

*Vision de Babouc, écrite par
lui-même.*

A P P R O B A T I O N .

*J*E soussigné, qui me suis fait passer pour savant, & même pour homme d'esprit, ai lu ce manuscrit, que j'ai trouvé, malgré moi, curieux, amusant, moral, philosophique, digne de plaire à ceux-mêmes qui haïssent les romans. Ainsi je l'ai décrié, & j'ai assuré Monsieur le Cadilquesquier, que c'est un ouvrage détestable.

EPI TRE DEDICATOIRE
A L A
SULTANE SHERAA,
P A R S A D I.

Le 18. du mois de Schewal l'an 837. de l'hégire.

CHarme des prunelles , tourment des cœurs , lumière de l'esprit , je ne baise point la poussière de vos pieds , parce que vous ne marchez guères , ou que vous marchez sur des tapis d'Iran ou sur des roses. Je vous offre la traduction d'un livre d'un an ien sage , qui ayant le bonheur de n'avoir rien à faire , eut celui de s'amuser à écrire l'histoire de ZADIG : ouvrage , qui dit plus qu'il ne semble dire. Je vous prie de le lire & d'en juger ; car quoique vous soyez dans le printems de votre vie , quoique tous les plaisirs vous cherchent , quoique vous soyez belle , & que vos talens ajoutent à votre beauté ; quoiqu'on vous louë du soir au matin , & que par toutes ces raisons vous soyez en droit de n'avoir pas le sens commun ; cependant vous avez l'esprit très-sage , & le goût très-fin , & je vous ai entendu raisonner mieux que de vieux derviches à longue barbe & à bonnet pointu. Vous êtes discrète , & vous n'êtes point désiante ; vous êtes douce sans être faible ; vous êtes bienfaisante avec discernement ; vous aimez vos amis , & vous ne vous faites point d'en-

mis. Votre esprit n'emprunte jamais ses agrémens des traits de la médisance; vous ne dites de mal, ni n'en faites, malgré la prodigieuse facilité que vous y auriez. Enfin votre ame m'a toujours paru pure comme votre beauté. Vous avez même un petit fonds de philosophie, qui m'a fait croire que vous prendriez plus de gout qu'une autre à cet ouvrage d'un sage.

Il fut écrit d'abord en ancien Chaldéen, que ni vous ni moi n'entendons. On la traduisit en Arabe, pour amuser le célèbre sultan Oulougbeq. C'était du tems où les Arabes & les Persans commençaient à écrire des mille & une nuit, des mille & un jour, &c. Ouloug aimait mieux la lecture de Zadig; mais les sultanes aimaient mieux les mille & un. Comment pouvez-vous préférer, leur disait le sage Ouloug, des contes qui sont sans raison, & qui ne signifient rien? C'est précisément pour cela que nous les aimons, répondaient les sultanes.

Je me flatte que vous ne leur ressemblerez pas, & que vous serez un vrai Ouloug. J'espère même, que quand vous serez lasse des conversations générales, qui ressemblent assez aux mille & un, à cela près qu'elles sont moins amusantes, je pourrai trouver une minute pour avoir l'honneur de vous parler raison. Si vous aviez été Thalestris du tems de Scander fils de Philippe, si vous aviez été la reine de Sabée du tems de Soleiman, c'eussent été ces rois qui auraient fait le voyage.

Je prie les vertus célestes, que vos plaisirs soient sans mélange, votre beauté durable, & votre bonheur sans fin.

SADI.

ZA-



ZADIG,
OU LA DESTINÉE,
HISTOIRE ORIENTALE. 1

CHAPITRE SOIXANTE-QUATRIÈME

Le Borgne.



U tems du Roi *Moabdar*, il y avait à Babylone un jeune homme nommé ZADIG, né avec un beau naturel fortifié par l'éducation. Quoique riche & jeune, il favait modérer ses passions; il n'affectait rien; il ne voulait point toujours avoir raison, & favait respecter la faiblesse des hommes. On était étonné de voir, qu'avec beaucoup d'esprit, il n'insultât jamais par des railleries, à ces propos si vagues, si rompus, si tumultueux, à ces médisances téméraires, à ces décisions ignorantes, à ces tur-

lupina-

lupinades grossières, à ce vain bruit de paroles, qu'on appelait conversation dans Babylo-
ne. Il avait appris dans le premier livre de *Zoro-
astre*, que l'amour-propre est un ballon gonflé
de vent, dont il fort des tempêtes, quand on
lui a fait une piquûre. *Zadig* surtout ne se
vanta pas de mépriser les femmes & de les sub-
juguer. Il était généreux ; il ne craignait point
d'obliger des ingrats, suivant ce grand précep-
te de *Zoroastre* : *Quand tu manges, donne à man-
ger aux chiens, dussent-ils te mordre.* Il était
aussi sage qu'on peut l'être ; car il cherchait à
vivre avec des sages. Instruit dans les sciences
des anciens Chaldéens, il n'ignorait pas les prin-
cipes physiques de la nature tels qu'on les con-
naissait alors, & savait de la métaphysique ce
qu'on en a sù dans tous les âges, c'est-à-dire
fort peu de chose. Il était fermement persuadé
que l'année était de trois cent soixante &
cinq jours & un quart, malgré la nouvelle phi-
losophie de son tems, & que le soleil était au
centre du monde ; & quand les principaux ma-
ges lui disaient avec une hauteur insultante,
qu'il avait de mauvais sentimens, & que c'é-
tait être ennemi de l'état que de croire que le
soleil tournait sur lui-même, & que l'année
avait douze mois, il se taisait sans colère &
sans dédain.

Zadig avec de grandes richesses, & par con-
séquent avec des amis, ayant de la santé, une
figure aimable, un esprit juste & modéré, un
cœur sincère & noble, crut qu'il pouvait être
heureux. Il devait se marier à *Sémire*, que sa
beau-

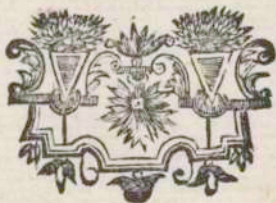
beauté, sa naissance & sa fortune rendaient le premier parti de Babylone. Il avait pour elle un attachement solide & vertueux, & *Sémire* l'aimait avec passion. Ils touchaient au moment fortuné qui allait les unir, lorsque se promenant ensemble vers une porte de Babylone sous les palmiers qui ornaient le rivage de l'Euphrate, ils virent venir à eux des hommes armés de sabres & de flèches. C'était les satellites du jeune *Orcan*, neveu d'un ministre, à qui les courtisans de son oncle avaient fait accroire que tout lui était permis. Il n'avait aucune des graces ni des vertus de *Zadig*; mais croyant valoir beaucoup mieux, il était désespéré de n'être pas préféré. Cette jalousie, qui ne venait que de sa vanité, lui fit penser qu'il aimait éperdument *Sémire*. Il voulait l'enlever. Les ravisseurs la saisirent, & dans les emportemens de leur violence ils la blessèrent, & firent couler le sang d'une personne dont la vue aurait attendri les tigres du mont Immaïs. Elle perçait le ciel de ses plaintes. Elle s'écriait : Mon cher époux ! on m'arrache à ce que j'adore. Elle n'était point occupée de son danger; elle ne pensait qu'à son cher *Zadig*, Celui-ci dans le même tems la défendait avec toute la force que donnent la valeur & l'amour. Aidé seulement de deux esclaves, il mit les ravisseurs en fuite, & ramena chez elle *Sémire* évanouie & sanglante, qui en ouvrant les yeux vit son libérateur. Elle lui dit : O *Zadig* ! je vous aimais comme mon époux : je vous aime comme celui à qui je dois l'honneur & la vie. Jamais il n'y eut un cœur plus pénétré que celui de *Sémire*. Jamais bouche

plus

plus ravissante n'exprima des sentimens plus touchans par ces paroles de feu qu'inspirent le sentiment du plus grand des bienfaits, & le transport le plus tendre de l'amour le plus légitime. Sa blessure était légère, elle guérit bientôt. *Zadig* était blessé plus dangereusement; un coup de flèche reçu près de l'œil lui avait fait une playe profonde. *Sémire* ne demandait aux dieux que la guérison de son amant. Ses yeux étaient nuit & jour baignés de larmes: elle attendait le moment où ceux de *Zadig* pourraient jouir de ses regards; mais un abcès survenu à l'œil blessé fit tout craindre. On envoya jusqu'à Memphis chercher le grand médecin *Hermès*, qui vint avec un nombreux cortège. Il visita le malade, & déclara qu'il perdrait l'œil; il prédit même le jour & l'heure, où ce funeste accident devait arriver. Si c'eût été l'œil droit, dit-il, je l'aurais guéri; mais les playes de l'œil gauche sont incurables. Tout Babylone, en plaignant la destinée de *Zadig*, admira la profondeur de la science d'*Hermès*. Deux jours après l'abcès perça de lui-même; *Zadig* fut guéri parfaitement. *Hermès* écrivit un livre, où il lui prouva qu'il n'avait pas dû guérir. *Zadig* ne le lut point: mais dès qu'il put sortir, il se prépara à rendre visite à celle qui faisait l'espérance du bonheur de sa vie, & pour qui seule il voulait avoir des yeux. *Sémire* était à la campagne depuis trois jours. Il apprit en chemin, que cette belle Dame, ayant déclaré hautement qu'elle avait une aversion insurmontable pour les borgnes, venait de se marier à *Orcan*, la nuit même. A cette nouvelle, il tomba sans connaissance;

fance ; sa douleur le mit au bord du tombeau ; il fut longtems malade ; mais enfin la raison l'emporta sur son affliction , & l'atrocité de ce qu'il éprouvait servit même à le consoler.

Puisque j'ai essayé , dit-il , un si cruel caprice d'une fille élevée à la cour , il faut que j'épouse une citoyenne. Il choisit *Azora* , la plus sage & la mieux née de la ville ; il l'épousa , & vécut un mois avec elle dans les douceurs de l'union la plus tendre. Seulement il remarquait en elle un peu de légéreté , & beaucoup de penchant à trouver toujours que les jeunes gens les mieux faits étaient ceux qui avaient le plus d'esprit & de vertu.



 Le Nez.

UN jour *Azora* revint d'une promenade toute en colère, & faisant de grandes exclamations. Qu'avez-vous, lui dit-il, ma chère épouse? qui vous peut mettre ainsi hors de vous-même? Hélas! dit elle, vous seriez indigné comme moi, si vous aviez vû le spectacle dont je viens d'être témoin. J'ai été consoler la jeune veuve *Cofrou*, qui vient d'élever depuis deux jours un tombeau à son jeune époux auprès du ruisseau qui borde cette prairie. Elle a promis aux dieux dans sa douleur de demeurer auprès de ce tombeau, tant que l'eau de ce ruisseau coulerait auprès. Eh bien, dit *Zadig*, voilà une femme estimable, qui aimait véritablement son mari! Ah, reprit *Azora*, si vous saviez à quoi elle s'occupait, quand je lui ai rendu visite! A quoi donc, belle *Azora*? Elle faisait détourner le ruisseau. *Azora* se répandit en des invectives si longues, éclata en reproches si violents contre la jeune veuve, que ce faste de vertu ne plut pas à *Zadig*.

Il avait un ami nommé *Cador*, qui était un de ces jeunes gens à qui sa femme trouvait plus de probité & de mérite qu'aux autres: il le mit dans sa confiance, & s'assura, autant qu'il le pouvait, de sa fidélité par un présent considérable. *Azora*, ayant passé deux jours chez une de ses amies à la campagne, revint le troisième jour à

la maison. Des domestiques en pleurs lui annoncèrent que son mari était mort subitement la nuit même, qu'on n'avait pas osé lui porter cette funeste nouvelle, & qu'on venait d'ensevelir *Zadig* dans le tombeau de ses pères au bout du jardin. Elle pleura, s'arracha les cheveux, & jura de mourir. Le soir, *Cador* lui demanda la permission de lui parler, & ils pleurèrent tous deux. Le lendemain, ils pleurèrent moins, & dînèrent ensemble. *Cador* lui confia, que son ami lui avait laissé la plus grande partie de son bien, & lui fit entendre qu'il mettrait son bonheur à partager sa fortune avec elle. La dame pleura, se fâcha, s'adoucit; le souper fut plus long que le dîner, on se parla avec plus de confiance: *Azora* fit l'éloge du défunt; mais elle avoua qu'il avait des défauts dont *Cador* était exempt.

Au milieu du souper, *Cador* se plaignit d'un mal de tête violent; la dame inquiète & empressée fit apporter toutes les essences dont elle se parfumait, pour essayer s'il n'y en avait pas quelqu'une qui fût bonne pour le mal de tête; elle regretta beaucoup que le grand *Hermès* ne fût pas encore à Babylone; elle daigna même toucher le côté où *Cador* sentait de si vives douleurs. Etes-vous sujet à cette cruelle maladie? lui dit-elle avec compassion. Elle me met quelquefois au bord du tombeau, lui répondit *Cador*, & il n'y a qu'un seul remède qui puisse me soulager; c'est de m'appliquer sur le côté le nez d'un homme qui soit mort la veille. Voilà un étrange remède, dit *Azora*. Pas plus étrange, répondit-il, que les sachets

chets du Sieur *Arnou* (*) contre l'apoplexie: Cette raison, jointe à l'extrême mérite du jeune homme, déterminâ enfin la dame. Après tout, dit-elle, quand mon mari passera du monde d'hier dans le monde du lendemain sur le pont *Tchinavar*, l'ange *Afraël* lui accordera-t-il moins le passage, parce que son nez sera un peu moins long dans la seconde vie que dans la première? Elle prit donc un rasoir; elle alla au tombeau de son époux, l'arrosa de ses larmes, & s'approcha pour couper le nez à *Zadig*, qu'elle trouva tout étendu dans la tombe. *Zadig* se relève en tenant son nez d'une main, & arrêtant le rasoir de l'autre. Madame, lui dit-il, ne criez plus tant contre la jeune *Cofrou*; le projet de me couper le nez vaut bien celui de détourner un ruisseau.

(*) Il y avait dans ce tems un Babylonien nommé *Arnou*, qui guérissait & prévenait toutes les apoplexies, dans les gazettes, avec un fâchet pendu au cou.



Le Chien & le Cheval.

ZAdig éprouva que le premier mois du mariage, comme il est écrit dans le livre du *Zend*, est la lune du miel, & que le second est la lune de l'absinthe. Il fut quelque tems après obligé de répudier *Azora*, qui était devenue trop difficile à vivre, & il chercha son bonheur dans l'étude de la nature. Rien n'est plus heureux, disait-il, qu'un philosophe qui lit dans ce grand livre, que DIEU a mis sous nos yeux. Les vérités qu'il découvre sont à lui : il nourrit & il élève son ame ; il vit tranquille ; il ne craint rien des hommes, & sa tendre épouse ne vient point lui couper le nez.

Plein de ces idées, il se retira dans une maison de campagne sur les bords de l'Euphrate. Là il ne s'occupait pas à calculer combien de pouces d'eau coulaient en une seconde sous les arches d'un pont, ou s'il tombait une ligne cube de pluie dans le mois de la souris, plus que dans le mois du mouton. Il n'imaginait point de faire de la soie avec des toiles d'araignée, ni de la porcelaine avec des bouteilles cassées ; mais il étudia surtout les propriétés des animaux & des plantes, & il acquit bientôt une sagacité qui lui découvrait mille différences où les autres hommes ne voyent rien que d'uniforme.

Un jour se promenant auprès d'un petit bois, il vit accourir à lui un eunuque de la reine,

Suite des Mélanges, &c. E suivi

suivi de plusieurs officiers qui paraissaient dans la plus grande inquiétude ; & qui couraient çà & là , comme des hommes égarés , qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. Jeune homme , lui dit le premier eunuque , n'avez-vous point vû le chien de la reine ? *Zadig* répondit modestement ; C'est une chienne , & non pas un chien. Vous avez raison , reprit le premier eunuque. C'est une épagneule très-petite , ajouta *Zadig*. Elle a fait depuis peu des chiens , elle boite du pié gauche de devant , & elle a les oreilles très-longues. Vous l'avez donc vûe , dit le premier eunuque tout essouffé. Non , répondit *Zadig* , je ne l'ai jamais vûe , & je n'ai jamais sù si la reine avait une chienne.

Précisément dans le même tems , par une bizarrerie ordinaire de la fortune , le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échapé des mains d'un palfrenier dans les plaines de Babylonie. Le grand-veneur , & tous les autres officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand-veneur s'adressa à *Zadig* , & lui demanda , s'il n'avait point vû passer le cheval du roi. C'est , répondit *Zadig* , le cheval qui galope le mieux ; il a cinq pieds de haut , le sabot fort petit ; il porte une queue de trois pieds & demi de long : les bossettes de son mors sont d'or à vingt-trois carats , ses fers sont d'argent à onze deniers. Quel chemin a-t-il pris ? où est-il ? demanda le grand-veneur. Je ne l'ai point vû , répondit *Zadig* , & je n'en ai jamais entendu parler.

Le grand-veneur & le premier eunuque ne doutèrent pas que *Zadig* n'eût volé le cheval du roi, & la chienne de la reine; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand *Desterham*, qui le condamna au knout, & à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval & la chienne. Les juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt; mais ils condamnèrent *Zadig* à payer quatre cent onces d'or, pour avoir dit qu'il n'avait point vû ce qu'il avait vû; il falut d'abord payer cette amende; après quoi il fut permis à *Zadig* de plaider sa cause au conseil du grand *Desterham*; il parla en ces termes :

Etoiles de justice, abîmes des sciences, miroirs de vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant, & beaucoup d'affinité avec l'or. Puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous jure par *Orosmade*, que je n'ai jamais vû la chienne respectable de la reine, ni le cheval sacré du roi des rois. Voici ce qui m'est arrivé. Je me promenais vers le petit bois, où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque, & le très-illustre grand-veneur. J'ai vû sur le sable les traces d'un animal, & j'ai jugé aisément que c'était celle d'un petit chien. Des sillons légers & longs, imprimés sur de petites éminences de sable entre les traces des pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mammelles étaient pendantes, & qu'ainsi elle avait fait des petits il y a peu de jours. D'autres

tres traces en un sens différent , qui paraissaient toujours avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant , m'ont appris qu'elle avait les oreilles très-longues ; & comme j'ai remarqué que le sable était toujours moins creusé par une patte que par les trois autres , j'ai compris que la chienne de notre auguste reine était un peu boiteuse , si je l'ose dire.

A l'égard du cheval du roi des rois , vous saurez que me promenant dans les routes de ce bois , j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval ; elles étaient toutes à égales distances. Voilà , ai-je dit , un cheval qui a un galop parfait. La poussière des arbres , dans une route étroite qui n'a que sept pieds de large , était un peu enlevée à droite & à gauche à trois pieds & demi du milieu de la route. Ce cheval , ai-je dit , a une queue de trois pieds & demi , qui par ses mouvemens de droite & de gauche a balayé cette poussière. J'ai vû sous les arbres qui formaient un berceau de cinq pieds de haut , les feuilles des branches nouvellement tombées ; & j'ai connu que ce cheval y avait touché , & qu'ainli il avait cinq pieds de haut. Quant à son mors , il doit être d'or à vingt-trois carats , car il en a frotté les bossètes contre une pierre que j'ai reconnue être une pierre de touche , & dont j'ai fait l'essai. J'ai jugé enfin par les marques que ses fers ont laissé sur des cailloux d'une autre espece , qu'il était ferré d'argent à onze deniers de fin. Tous les juges admirèrent le profond & subtil discernement de *Zadig* ; la nouvelle en vint jusqu'au roi , & à la reine. On ne parlait

lait que de *Zadig* dans les antichambres, dans la chambre & dans le cabinet; & quoique plusieurs mages opinassent qu'on devait le brûler comme forcier, le roi ordonna qu'on lui rendit l'amende des quatre cent onces d'or à laquelle il avait été condamné. Le greffier, les huissiers, les procureurs vinrent chez lui en grand appareil lui rapporter ses quatre cent onces; ils en retinrent seulement trois cent quatre-vingt dix-huit pour les fraix de justice; & leurs valets demandèrent des honoraires.

Zadig vit combien il était dangereux quelquefois d'être trop savant, & se promit bien à la première occasion de ne point dire ce qu'il avait vu.

Cette occasion se trouva bientôt. Un prisonnier d'état s'échappa; il passa sous les fenêtres de sa maison. On interrogea *Zadig*, il ne répondit rien; mais on lui prouva qu'il avait regardé par la fenêtre. Il fut condamné pour ce crime à cinq cent onces d'or, & il remercia ses juges de leur indulgence, selon la coutume de Babylone. Grand Dieu! dit-il en lui-même, qu'on est à plaindre quand on se promène dans un bois, où la chienne de la reine & le cheval du roi ont passé! qu'il est dangereux de se mettre à la fenêtre! & qu'il est difficile d'être heureux dans cette vie!



L'Envieux.

Z*Adig* voulut se consoler, par la philosophie & par l'amitié, des maux que lui avait fait la fortune. Il avait dans un fauxbourg de Babylonie une maison ornée avec goût, où il rassemblait tous les arts, & tous les plaisirs dignes d'un honnête homme. Le matin sa bibliothèque était ouverte à tous les savans; le soir sa table l'était à la bonne compagnie; mais il connut bientôt combien les savans sont dangereux: il s'éleva une grande dispute sur une loi de *Zoroastre*, qui défendait de manger du griffon. Comment défendre le griffon, disaient les uns, si cet animal n'existe pas? Il faut bien qu'il existe, disaient les autres, puisque *Zoroastre* ne veut pas qu'on en mange. *Zadig* voulut les accorder, en leur disant: S'il y a des griffons, n'en mangeons point; s'il n'y en a point, nous en mangerons encor moins; & par-là nous obéirons tous à *Zoroastre*.

Un savant, qui avait composé treize volumes sur les propriétés du griffon, & qui de plus était grand *Theürgite*, se hâta d'aller accuser *Zadig* devant un archimage nommé *Xébor*, le plus sot des Chaldéens, & partant le plus fanatique. Cet homme aurait fait empâler *Zadig* pour la plus grande gloire du soleil, & en aurait récité le bréviaire de *Zoroastre* d'un ton plus satisfaisant. L'ami *Cador* (un ami vaut mieux que cent

prêtres) alla trouver le vieux *Yebor*, & lui dit: Vivent le soleil & les griffons! gardez vous bien de punir *Zadig*: c'est un saint; il a des griffons dans sa basse-cour, & il n'en mange point; & son accusateur est un hérétique qui ose soutenir que les lapins ont le pied fendu, & ne font point immondes. Eh bien, dit *Yebor*, en branlant sa tête chauve, il faut empâler *Zadig*, pour avoir mal pensé des griffons, & l'autre pour avoir mal parlé des lapins. *Cador* apaisa l'affaire, par le moyen d'une fille d'honneur à laquelle il avait fait un enfant, & qui avait beaucoup de crédit dans le collège des magies. Personne ne fut empâlé; de quoi plusieurs docteurs murmurèrent, & en présagèrent la décadence de Babylone. *Zadig* s'écria: A quoi tient le bonheur! tout me persécute dans ce monde, jusqu'aux êtres qui n'existent pas. Il maudit les savans, & ne voulut plus vivre qu'en bonne compagnie.

Il rassemblait chez lui les plus honnêtes gens de Babylone, & les dames les plus aimables; il donnait des soupers délicats, souvent précédés de concerts, & animés par des conversations charmantes, dont il avait su bannir l'empressement de montrer de l'esprit, qui est la plus sûre manière de n'en point avoir, & de gâter la société la plus brillante. Ni le choix de ses amis, ni celui des mets n'étaient faits par la vanité; car en tout il préférait l'être au paraître; & par-là il s'attirait la considération véritable, à laquelle il ne prétendait pas.

Vis-à-vis sa maison demeurait *Arimaze*,

personnage dont la méchante ame était peinte sur sa grossière physionomie. Il était rongé de fiel & bouffi d'orgueil ; & pour comble c'était un bel esprit ennuyeux. N'ayant jamais pû réussir dans le monde, il se vengeait par en médire. Tout riche qu'il était, il avait de la peine à rassembler chez lui des flatteurs. Le bruit des chars qui entraient le soir chez *Zadig* l'importunait ; le bruit de ses louanges l'irritait davantage. Il allait quelquefois chez *Zadig*, & se mettait à table sans être prié : il y corrompait toute la joie de la société, comme on dit que les harpies infestent les viandes qu'elles touchent. Il lui arriva un jour de vouloir donner une fête à une dame, qui, au lieu de la recevoir, alla souper chez *Zadig*. Un autre jour, causant avec lui dans le palais, ils abordèrent un ministre, qui pria *Zadig* à souper, & ne pria point *Arimaze*. Les plus implacables haines n'ont pas souvent des fondemens plus importans. Cet homme, qu'on apellait l'*Envieux* dans Babylone, voulut perdre *Zadig*, parce qu'on l'apellait l'*Heureux*. L'occasion de faire du mal se trouve cent fois par jour, & celle de faire du bien une fois dans l'année, comme dit *Zoroastre*.

L'*envieux* alla chez *Zadig*, qui se promenait dans ses jardins avec deux amis & une dame, à laquelle il disait souvent des choses galantes, sans autre intention que celle de les dire. La conversation roulait sur une guerre que le roi venait de terminer heureusement contre le prince d'Hircanie son vassal. *Zadig*, qui avait signalé son courage dans cette courte guerre, louait

louait beaucoup le roi, & encor plus la dame. Il prit ses tablettes, & écrivit quatre vers qu'il fit sur le champ, & qu'il donna à lire à cette belle personne. Ses amis le prièrent de leur en faire part : la modeste, ou plutôt un amour-propre bien entendu, l'en empêcha. Il savait que des vers impromptus ne sont jamais bons que pour celle en l'honneur de qui ils sont faits : il brisa en deux la feuille des tablettes sur laquelle il venait d'écrire, & jeta les deux moitiés dans un buisson de roses où on les chercha inutilement. Une petite pluie survint ; on regagna la maison. L'envieux, qui resta dans le jardin, chercha tant qu'il trouva un morceau de la feuille. Elle avait été tellement rompue, que chaque moitié de vers qui remplissait la ligne, faisait un sens, & même un vers d'une plus petite mesure : mais par un hazard encor plus étrange, ces petits vers se trouvaient former un sens qui contenait les injures les plus horribles contre le roi ; on y lisait :

Par les plus grands forfaits,
 Sur le trône affermi,
 Dans la publique paix
 C'est le seul ennemi.

L'envieux fut heureux pour la première fois de sa vie. Il avait entre les mains de quoi perdre un homme vertueux & aimable. Plein de cette cruelle joie, il fit parvenir jusqu'au roi cette satyre écrite de la main de *Zadig* : on le fit mettre en prison, lui, ses deux amis, & la dame.

Son

Son procès lui fut bientôt fait, sans qu'on daignât l'entendre. Lorsqu'il vint recevoir sa sentence, l'envieux se trouva sur son passage, & lui dit tout haut, que ses vers ne valaient rien. *Zadig* ne se piquait pas d'être bon poète; mais il était au désespoir d'être condamné comme criminel de lèze-majesté, & de voir qu'on retint en prison une belle dame & deux amis pour un crime qu'il n'avait pas fait. On ne lui permit pas de parler, parce que ses tablettes parlaient. Telle était la loi de Babylone. On le fit donc aller au supplice à travers une foule de curieux, dont aucun n'osait le plaindre, & qui se précipitaient pour examiner son visage, & pour voir s'il mourrait avec bonne grace. Ses parens seulement étaient affligés, car ils n'héritaient pas. Les trois quarts de son bien étaient confisqués au profit du roi, & l'autre quart au profit de l'envieux.

Dans le tems qu'il se préparait à la mort, le perroquet du roi s'envola de son balcon, & s'abattit dans le jardin de *Zadig* sur un buisson de roses. Une pêche y avait été portée d'un arbre voisin par le vent: elle était tombée sur un morceau de tablettes à écrire auquel elle s'était collée. L'oiseau enleva la pêche & la tablette, & les porta sur les genoux du monarque. Le prince curieux y lut des mots qui ne formaient aucun sens, & qui paraissaient des fins de vers. Il aimait la poésie, & il y a toujours de la ressource avec les princes qui aiment les vers: l'aventure de son perroquet le fit rêver. La reine, qui se souvenait de ce qui avait été écrit
sur

sur une pièce de la tablette de *Zadig*, se la fit apporter. On confronta les deux morceaux, qui s'ajustaient ensemble parfaitement; on lut alors les vers tels que *Zadig* les avait faits :

Par les plus grands forfaits j'ai vû troubler la terre.
 Sur le trône affermi le roi fait tout domter.
 Dans la publique paix l'amour seul fait la guerre :
 C'est le seul ennemi qui soit à redouter.

Le roi ordonna aussi-tôt qu'on fit venir *Zadig* devant lui, & qu'on fit sortir de prison ses deux amis, & la belle dame. *Zadig* se jeta le visage contre terre aux pieds du roi & de la reine : il leur demanda très-humblement pardon d'avoir fait de mauvais vers : il parla avec tant de grace, d'esprit & de raison, que le roi & la reine voulurent le revoir. Il revint, & plut encor davantage. On lui donna tous les biens de l'envieux qui l'avait injustement accusé : mais *Zadig* les rendit tous ; & l'envieux ne fut touché que du plaisir de ne pas perdre son bien. L'estime du roi s'accrut de jour en jour pour *Zadig*. Il le mettait de tous ses plaisirs, & le consultait dans toutes ses affaires. La reine le regarda dès-lors avec une complaisance qui pouvait devenir dangereuse pour elle, pour le roi son auguste époux, pour *Zadig* & pour le royaume. *Zadig* commençait à croire qu'il n'est pas si difficile d'être heureux.



Les Généreux.

LE tems arriva où l'on célébrait une grande fête , qui revenait tous les cinq ans. C'était la coutume à Babylone de déclarer solennellement , au bout de cinq années , celui des citoyens qui avait fait l'action la plus généreuse. Les grands & les mages étaient les juges. Le premier fatrape , chargé du soin de la ville , exposait les plus belles actions qui s'étaient passées sous son gouvernement. On allait aux voix : le roi prononçait le jugement. On venait à cette solennité des extrémités de la terre. Le vainqueur recevait des mains du monarque une coupe d'or garnie de pierreries , & le roi lui disait ces paroles : *Recevez ce prix de la générosité, & puissent les dieux me donner beaucoup de sujets qui vous ressemblent!*

Ce jour mémorable venu , le roi parut sur son trône , environné des grands , des mages , & des députés de toutes les nations qui venaient à ces jeux , où la gloire s'acquerrait , non par la légèreté des chevaux , non par la force du corps , mais par la vertu. Le premier fatrape rapporta à haute voix les actions qui pouvaient mériter à leurs auteurs ce prix inestimable. Il ne parla point de la grandeur d'ame avec laquelle *Zadig* avait rendu à l'envieux toute sa fortune : ce n'était pas une action qui méritât de disputer le prix.

Il présenta d'abord un juge, qui ayant fait perdre un procès considérable à un citoyen, par une méprise dont il n'était pas même responsable, lui avait donné tout son bien, qui était la valeur de ce que l'autre avait perdu.

Il produisit ensuite un jeune homme, qui étant éperdument épris d'une fille qu'il allait épouser, l'avait cédée à un ami prêt d'expirer d'amour pour elle, & qui avait encor payé la dot en cédant la fille.

Ensuite il fit paraître un soldat, qui dans la guerre d'Hircanie avait donné encor un plus grand exemple de générosité. Des soldats ennemis lui enlevaient sa maîtresse, & il la défendait contr'eux: on vint lui dire que d'autres Hircaniens enlevaient sa mère à quelques pas de là: il quitta en pleurant sa maîtresse, & courut délivrer sa mère: il retourna ensuite vers celle qu'il aimait, & la trouva expirante. Il voulut se tuer; sa mère lui remontra qu'elle n'avait que lui pour tout secours, & il eut le courage de souffrir la vie.

Les juges penchaient pour ce soldat. Le roi prit la parole, & dit: Son action & celle des autres sont belles; mais elles ne m'étonnent point; hier *Zadig* en a fait une qui m'a étonné. J'avais disgracié depuis quelques jours mon ministre & mon favori *Coreb*. Je me plaignais de lui avec violence, & tous mes courtisans m'alfuraient que j'étais trop doux; c'était à qui me dirait le plus de mal de *Coreb*. Je demandai à *Zadig* ce qu'il en pensait, & il osa en dire du bien. J'avoue que j'ai vû, dans nos histoires,
des

des exemples qu'on a payé de son bien une erreur, qu'on a cédé sa maîtresse, qu'on a préféré une mère à l'objet de son amour : mais je n'ai jamais lu qu'un courtisan ait parlé avantageusement d'un ministre disgracié, contre qui son souverain était en colère. Je donne vingt mille pièces d'or à chacun de ceux dont on vient de réciter les actions généreuses : mais je donne la coupe à *Zadig*.

Sire, lui dit-il, c'est votre majesté seule qui mérite la coupe : c'est elle qui a fait l'action la plus inouïe, puisqu'étant roi, vous ne vous êtes point fâché contre votre esclave, lorsqu'il contredisait votre passion. On admira le roi & *Zadig*. Le juge qui avait donné son bien, l'amant qui avait marié sa maîtresse à son ami, le soldat qui avait préféré le salut de sa mère à celui de sa maîtresse, reçurent les présens du monarque ; ils virent leurs noms écrits dans le livre des Généreux. *Zadig* eut la coupe. Le roi acquit la réputation d'un bon prince, qu'il ne garda pas longtems. Ce jour fut consacré par des fêtes plus longues que la loi ne le portait. La mémoire s'en conserve encor dans l'Asie. *Zadig* disait : Je suis donc enfin heureux ; mais il se trompait.



Le Ministre.

LE roi avait perdu son premier ministre. Il choisit *Zadig* pour remplir cette place. Toutes les belles dames de Babylone applaudirent à ce choix ; car depuis la fondation de l'empire il n'y avait jamais eu de ministre si jeune. Tous les courtisans furent fâchés ; l'Envieux en eut un crachement de sang , & le nez lui enfla prodigieusement. *Zadig* ayant remercié le roi & la reine , alla remercier aussi le perroquet : Bel oiseau , lui dit-il , c'est vous qui m'avez sauvé la vie , & qui m'avez fait premier ministre : la chienne & le cheval de leurs majestés m'avaient fait beaucoup de mal , mais vous m'avez fait du bien. Voilà donc de quoi dépendent les destins des hommes : mais , ajouta-t-il , un bonheur si étrange fera peut-être bientôt évanoui. Le perroquet répondit , Oui. Ce mot frappa *Zadig* ; cependant comme il était bon physicien , & qu'il ne croyait pas que les perroquets fussent prophètes , il se rassura bientôt , & se mit à exercer son ministère de son mieux.

Il fit sentir à tout le monde le pouvoir sacré des loix , & ne fit sentir à personne le poids de sa dignité. Il ne gêna point les voix du Divan , & chaque visir pouvait avoir un avis sans lui déplaire. Quand il jugeait une affaire , ce n'était pas lui qui jugeait , c'était la loi ;
mais

mais quand elle était trop sévère il la tempérait; & quand on manquait de loix, son équité en faisait qu'on aurait prises pour celles de *Zoroastre*.

C'est de lui que les nations tiennent ce grand principe, qu'il vaut mieux hasarder de sauver un coupable que de condamner un innocent. Il croyait que les loix étaient faites pour secourir les citoyens, autant que pour les intimider. Son principal talent était de démêler la vérité que tous les hommes cherchent à obscurcir. Dès les premiers jours de son administration il mit ce grand talent en usage. Un fameux négociant de Babylone était mort aux Indes; il avait fait ses héritiers ses deux fils par portions égales, après avoir marié leur sœur; & il laissait un présent de trente mille pièces d'or à celui de ses deux fils qui ferait jugé l'aimer davantage. L'aîné lui bâtit un tombeau; le second augmenta d'une partie de son héritage la dot de sa sœur: chacun disait, C'est l'aîné qui aime le mieux son père; le cadet aime mieux sa sœur; c'est à l'aîné qu'appartiennent les trente mille pièces.

Zadig les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné: Votre père n'est point mort, il est guéri de sa dernière maladie, il revient à Babylone. Dieu soit loué, répondit le jeune homme, mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher! *Zadig* dit ensuite la même chose au cadet. Dieu soit loué, répondit-il, je vais rendre à mon père tout ce que j'ai, mais je voudrais qu'il laissât à ma sœur ce que je lui ai donné.

Vous

Vous ne rendrez rien, dit *Zadig*, & vous aurez les trente mille pièces; c'est vous qui aimez le mieux votre père.

Une fille fort riche avait fait une promesse de mariage à deux mages; & après avoir reçu quelques mois des instructions de l'un & de l'autre, elle se trouva grosse. Ils voulaient tous deux l'épouser. Je prendrai pour mon mari, dit-elle, celui des deux qui m'a mis en état de donner un citoyen à l'empire. C'est moi qui ai fait cette bonne œuvre, dit l'un: C'est moi qui ai eu cet avantage, dit l'autre. Eh bien, répondit-elle; je reconnais pour père de l'enfant celui des deux qui lui pourra donner la meilleure éducation. Elle accoucha d'un fils. Chacun des mages veut l'élever. La cause est portée devant *Zadig*. Il fait venir les deux mages. Qu'enseigneras-tu à ton pupille? dit-il au premier. Je lui apprendrai, dit le docteur, les huit parties d'oraison, la dialectique, l'astrologie, la démonomanie, ce que c'est que la substance & l'accident, l'abstrait & le concret, les monades & l'harmonie préétablie. Moi, dit le second, je tâcherai de le rendre juste & digne d'avoir des amis. *Zadig* prononça, *Que tu sois son père ou non, tu épouseras sa mère.*



Les Disputes & les Audiences.

C'Est ainsi qu'il montrait tous les jours la subtilité de son génie & la bonté de son ame ; on l'admirait , & cependant on l'aimait. Il passait pour le plus fortuné de tous les hommes ; tout l'empire était rempli de son nom ; toutes les femmes le lorgnaient ; tous les citoyens célébraient sa justice ; les savans le regardaient comme leur oracle ; les prêtres même avoient qu'il en savait plus que le vieux archimage *Yébor*. On était bien loin alors de lui faire des procès sur les griffons ; on ne croyait que ce qui lui semblait croyable.

Il y avait une grande querelle dans Babylone , qui durait depuis quinze cent années , & qui partageait l'empire en deux sectes opiniâtres ; l'une prétendait qu'il ne falait jamais entrer dans le temple de *Mitra* que du pied gauche ; l'autre avait cette contume en abomination , & n'entrait jamais que du pied droit. On attendait le jour de la fête solennelle du feu sacré , pour savoir quelle secte serait favorisée par *Zadig*. L'univers avait les yeux sur ses deux pieds , & toute la ville était en agitation & en suspens. *Zadig* entra dans le temple en sautant à pieds joints , & il prouva ensuite par un discours éloquent , que le DIEU du ciel & de la terre , qui n'a acception de personne , ne fait pas plus de cas de la jambe gauche que de la jambe droite.

L'en-

L'envieux & sa femme prétendirent que dans son discours il n'y avait pas assez de figures, qu'il n'avait pas fait assez danser les montagnes & les collines. Il est sec & sans génie, disaient-ils; on ne voit chez lui ni la mer s'enfuir, ni les étoiles tomber, ni le soleil se fondre comme de la cire: il n'a point le bon style oriental. *Zadig* se contentait d'avoir le style de la raison. Tout le monde fut pour lui, non pas parce qu'il était dans le bon chemin, non pas parce qu'il était raisonnable, non pas parce qu'il était aimable, mais parce qu'il était premier visir.

Il termina aussi heureusement le grand procès entre les mages blancs & les mages noirs. Les blancs soutenaient que c'était une impiété de se tourner en priant DIEU vers l'orient d'hiver: les noirs assuraient que DIEU avait en horreur les prières des hommes qui se tournaient vers le couchant d'été. *Zadig* ordonna qu'on se tournât comme on voudrait.

Il trouva ainsi le secret d'expédier le matin les affaires particulières & les générales: le reste du jour il s'occupait des embellissemens de Babylone: il faisait représenter des tragédies où l'on pleurait, & des comédies où l'on riait; ce qui était passé de mode depuis longtems, & ce qu'il fit renaitre parce qu'il avait du goût. Il ne prétendait pas en faveur plus que les artistes; il les récompensait par des bienfaits & des distinctions, & n'était point jaloux en secret de leurs talens. Le soir il amusait beaucoup le roi, & surtout la reine. Le roi disait, Le grand ministre! La reine disait, L'aimable ministre! &

tous deux ajoutaient , C'eût été grand dommage qu'il eût été perdu.

Jamais homme en place ne fut obligé de donner tant d'audiences aux dames. La plupart venaient lui parler des affaires qu'elles n'avaient point , pour en avoir une avec lui. La femme de l'envieux s'y présenta des premières ; elle lui jura par *Mitra* , par *Zenda Vesta* , & par le feu sacré , qu'elle avait détesté la conduite de son mari ; elle lui confia ensuite que ce mari était un jaloux , un brutal ; elle lui fit entendre que les Dieux le punissaient , en lui refusant les précieux effets de ce feu sacré par lequel seul l'homme est semblable aux immortels : elle finit par laisser tomber sa jarretière ; *Zadig* la ramassa avec sa politesse ordinaire , mais il ne la rattacha point au genou de la dame ; & cette petite faute , si c'en est une , fut la cause des plus horribles infortunes. *Zadig* n'y pensa pas , & la femme de l'envieux y pensa beaucoup.

D'autres dames se présentaient tous les jours. Les annales secrettes de Babylone prétendent qu'il succomba une fois , mais qu'il fut tout étonné de jouir sans volupté , & d'embrasser son amante avec distraction. Celle à qui il donna , sans presque s'en apercevoir , des marques de sa protection , était une femme de chambre de la reine *Astarté*. Cette tendre Babylonienne se disait à elle-même pour se consoler : Il faut que cet homme-là ait prodigieusement d'affaires dans la tête , puisqu'il y songe encor , même en faisant l'amour. Il échapa à *Zadig* , dans les instants où plusieurs personnes ne disent mot , &

où

où d'autres ne prononcent que des paroles sacrées, de s'écrier tout d'un coup, *La reine*. La Babylonienne crut qu'enfin il était revenu à lui dans un bon moment, & qu'il lui disait, *Ma reine*. Mais *Zadig* toujours très distrait prononça le nom d'*Astarté*. La dame, qui dans ces heureuses circonstances interprétait tout à son avantage, s'imagina que cela voulait dire, Vous êtes plus belle que la reine *Astarté*. Elle sortit du ferrail de *Zadig* avec de très beaux présens. Elle alla conter son aventure à l'envieuse, qui était son amie intime; celle-ci fut cruellement piquée de la préférence: Il n'a pas daigné seulement, dit-elle, me r'attacher cette jarretière que voici, & dont je ne veux plus me servir. Oh! oh! dit la fortunée à l'envieuse, vous portez les mêmes jarretières que la reine! Vous les prenez donc chez la même faiseuse? L'envieuse rêva profondément, ne répondit rien, & alla consulter son mari l'envieux.

Cependant *Zadig* s'apercevait qu'il avait toujours des distractions quand il donnait des audiences, & quand il jugeait; il ne savait à quoi les attribuer; c'était là sa seule peine.

Il eut un songe: il lui semblait qu'il était couché d'abord sur des herbes séchées, parmi lesquelles il y en avait quelques-unes de piquantes qui l'incommodaient, & qu'ensuite il reposait mollement sur un lit de roses dont il sortait un serpent qui le blessait au cœur de sa langue acérée & envenimée. Hélas! disait-il, j'ai été longtems couché sur ces herbes séchées & piquantes, je suis maintenant sur le lit de roses; mais quel sera le serpent?

La Jalousie.

LÉ malheur de *Zadig* vint de son bonheur même, & surtout de son mérite. Il avait tous les jours des entretiens avec le roi & avec *Astarté* son auguste épouse. Les charmes de sa conversation redoublaient encor par cette envie de plaire qui est à l'esprit ce que la parure est à la beauté; sa jeunesse & ses graces firent insensiblement sur *Astarté* une impression dont elle ne s'aperçut pas d'abord. Sa passion croissait dans le sein de l'innocence. *Astarté* se livrait sans scrupule & sans crainte au plaisir de voir & d'entendre un homme cher à son époux & à l'état; elle ne cessait de le vanter au roi; elle en parlait à ses femmes, qui enchérissaient encor sur ses louanges; tout servait à enfoncer dans son cœur le trait qu'elle ne sentait pas. Elle faisait des présens à *Zadig*, dans lesquels il entrait plus de galanterie qu'elle ne pensait; elle croyait ne lui parler qu'en reine contente de ses services, & quelquefois ses expressions étaient d'une femme sensible.

Astarté était beaucoup plus belle que cette *Sémire* qui haïssait tant les borgnes, & que cette autre femme qui avait voulu couper le nez à son époux. La familiarité d'*Astarté*, ses discours tendres dont elle commençait à rougir, ses regards qu'elle voulait détourner, & qui se fixaient

fixaient sur les siens, allumèrent dans le cœur de *Zadig* un feu dont il s'étonna. Il combattit; il appella à son secours la philosophie, qui l'avait toujours secouru; il n'en tira que des lumières, & n'en reçut aucun soulagement. Le devoir, la reconnaissance, la majesté souveraine violée, se présentaient à ses yeux comme des Dieux vengeurs; il combattait, il triomphait; mais cette victoire qu'il falait remporter à tout moment lui coûtait des gémissemens & des larmes. Il n'osait plus parler à la reine avec cette douce liberté qui avait eu tant de charmes pour tous deux; ses yeux se couvraient d'un nuage; ses discours étaient contraints & sans suite: il baissait la vue; & quand malgré lui ses regards se tournaient vers *Astarté*, ils rencontraient ceux de la reine mouillés de pleurs dont il parlait des traits de flamme: ils semblaient se dire l'un à l'autre, Nous nous adorons & nous craignons de nous aimer; nous brûlons tous deux d'un feu que nous condamnons.

Zadig sortait d'anprès d'elle, égaré, éperdu, le cœur surchargé d'un fardeau qu'il ne pouvait plus porter: dans la violence de ses agitations, il laissa pénétrer son secret à son ami *Cador*, comme un homme qui, ayant soutenu longtems les atteintes d'une vive douleur, fait enfin connaître son mal par un cri qu'un redoublement aigu lui arrache, & par la sueur froide qui coule sur son front.

Cador lui dit: J'ai déjà démêlé les sentimens que vous vouliez vous cacher à vous-même; les passions ont des signes auxquels on ne peut

se méprendre. Jugez, mon cher *Zadig*, puisque j'ai lu dans votre cœur, si le roi n'y découvrira pas un sentiment qui l'offense. Il n'a d'autre défaut que celui d'être le plus jaloux des hommes. Vous résistez à votre passion avec plus de force que la reine ne combat la sienne, parce que vous êtes philosophe, & parce que vous êtes *Zadig*. *Astarré* est femme; elle laisse parler ses regards avec d'autant plus d'imprudence, qu'elle ne se croit pas encor coupable. Malheureusement rassurée sur son innocence, elle néglige des déhors nécessaires. Je tremblerai pour elle, tant qu'elle n'aura rien à se reprocher. Si vous étiez d'accord l'un & l'autre, vous sauriez tromper tous les yeux: une passion naissante & combattue éclate; un amour satisfait fait se cacher. *Zadig* frémit à la proposition de trahir le roi son bienfaiteur; & jamais il ne fut plus fidèle à son prince, que quand il fut coupable envers lui d'un crime involontaire. Cependant la reine prononçait si souvent le nom de *Zadig*, son front se couvrait de tant de rougeur en le prononçant; elle était tantôt si animée, tantôt si interdite, quand elle lui parlait en présence du roi; une rêverie si profonde s'emparait d'elle, quand il était sorti, que le roi fut troublé. Il crut tout ce qu'il voyait, & imagina tout ce qu'il ne voyait point. Il remarqua surtout, que les babouches de sa femme étaient bleues, & que les babouches de *Zadig* étaient bleues, que les rubans de sa femme étaient jaunes, & que le bonnet de *Zadig* était jaune: c'était là de terribles indices pour un prin-

prince délicat. Les soupçons se tournèrent en certitude dans son esprit aigri.

Tous les esclaves des rois & des reines font autant d'espions de leurs cœurs. On pénétra bientôt qu'*Astarté* était tendre, & que *Moabdar* était jaloux. L'envieux engagea l'envieuse à envoyer au roi sa jarretière, qui ressemblait à celle de la reine. Pour surcroit de malheur cette jarretière était bleuë. Le monarque ne songea plus qu'à la manière de se venger. Il résolut une nuit d'empoisonner la reine, & de faire mourir *Zadig* par le cordeau, au point du jour. L'ordre en fut donné à un impitoyable eunuque, exécuteur de ses vengeances. Il y avait alors dans la chambre du roi un petit nain qui était muet, mais qui n'était pas sourd. On le souffrait toujours : il était témoin de ce qui se passait de plus secret, comme un animal domestique. Ce petit muet était très attaché à la reine & à *Zadig*. Il entendit avec autant de surprise que d'horreur, donner l'ordre de leur mort. Mais comment faire pour prévenir cet ordre effroyable, qui allait s'exécuter dans peu d'heures ? Il ne savait pas écrire, mais il avait appris à peindre, & savait surtout faire ressembler. Il passa une partie de la nuit à crayonner ce qu'il voulait faire entendre à la reine. Son dessein représentait le roi agité de fureur, dans un coin du tableau, donnant des ordres à son eunuque ; un cordeau bleu, & un vase sur une table, avec des jarretières bleuës, & des rubans jaunes ; la reine, dans le milieu du tableau, expirante entre les bras de ses femmes ;

&

& *Zadig* étranglé à ses pieds. L'horizon représentait un soleil levant, pour marquer que cette horrible exécution devait se faire aux premiers rayons de l'aurore. Dès qu'il eut fini cet ouvrage, il courut chez une femme d'*Astarté*, la réveilla, & lui fit entendre qu'il falait dans l'instant même porter ce tableau à la reine.

Cependant au milieu de la nuit, on vient fraper à la porte de *Zadig*; on le réveille; on lui donne un billet de la reine; il doute si c'est un songe; il ouvre la lettre d'une main tremblante. Quelle fut sa surprise, & qui pourrait exprimer la consternation & le désespoir dont il fut accablé, quand il lut ces paroles: *Fuyez dans l'instant même, ou l'on va vous arracher la vie. Fuyez, Zadig, je vous l'ordonne au nom de notre amour & de mes rubans jaunes. Je n'étais point coupable: mais je sens que je vais mourir criminelle?*

Zadig eut à peine la force de parler. Il ordonna qu'on fit venir *Cador*; & sans lui rien dire, il lui donna ce billet. *Cador* le força d'obéir, & de prendre sur le champ la route de Memphis. Si vous osez aller trouver la reine, lui dit-il, vous hâtez sa mort; si vous parlez au roi, vous la perdez encore. Je me charge de sa destinée: suivez la vôtre. Je répandrai le bruit que vous avez pris la route des Indes. Je viendrai bientôt vous trouver, & je vous apprendrai ce qui se fera passé à Babylone.

Cador, dans le moment même, fit placer deux dromadaires des plus légers à la course vers une porte secrète du palais; il fit monter *Zadig*,

dig, qu'il falut porter, & qui était près de rendre l'ame. Un seul domestique l'accompagna : & bientôt *Cador*, plongé dans l'étonnement & dans la douleur, perdit son ami de vue.

Cet illustre fugitif arrivé sur le bord d'une colline, dont on voyait Babylone, tourna la vue sur le palais de la reine, & s'évanouit ; il ne reprit ses sens que pour verser des larmes, & pour souhaiter la mort. Enfin, après s'être occupé de la destinée déplorable de la plus aimable des femmes & de la première reine du monde, il fit un moment de retour sur lui-même, & s'écria : Qu'est ce donc que la vie humaine ? O vertu ! à quoi m'avez-vous servi ? Deux femmes m'ont indignement trompé ; la troisième, qui n'est point coupable, & qui est plus belle que les autres, va mourir ! Tout ce que j'ai fait de bien a toujours été pour moi une source de malédictions, & je n'ai été élevé au comble de la grandeur, que pour tomber dans le plus horrible précipice de l'infortune. Si j'eusse été méchant, comme tant d'autres, je serais heureux comme eux. Accablé de ces réflexions funestes, les yeux chargés du voile de la douleur, la pâleur de la mort sur le visage, & l'ame abimée dans l'excès d'un sombre desespoir, il continuait son voyage vers l'Egypte.



La Femme battuë.

Zadig dirigeait sa route sur les étoiles. La constellation d'*Orion*, & le brillant astre de *Sirius* le guidaient vers le pôle de *Canope*. Il admirait ces vastes globes de lumière qui ne paraissent que de faibles étincelles à nos yeux, tandis que la terre, qui n'est en effet qu'un point imperceptible dans la nature, paraît à notre cupidité quelque chose de si grand & de si noble. Il se figurait alors les hommes tels qu'ils sont en effet, des insectes se dévorant les uns les autres sur un petit atome de boue. Cette image vraie semblait anéantir ses malheurs en lui retraçant le néant de son être & celui de *Babylone*. Son ame s'élançait jusques dans l'infini, & contemplait, détachée de ses sens, l'ordre immuable de l'univers. Mais lorsqu'ensuite rendu à lui-même, & rentrant dans son cœur, il pensait qu'*Astarté* était peut-être morte pour lui, l'univers disparaissait à ses yeux, & il ne voyait dans la nature entière qu'*Astarté* mourante, & *Zadig* infortuné. Comme il se livrait à ce flux & à ce reflux de philosophie sublime & de douleur accablante, il avançait vers les frontières de l'*Egypte*; & déjà son domestique fidèle était dans la première bourgade, où il lui cherchait un logement. *Zadig* cependant se promenait vers les jardins qui bordaient ce village. Il vit non loin du grand chemin une femme

me

me éplorée qui apellait le ciel & la terre à son secours, & un homme furieux qui la suivait. Elle était déjà atteinte par lui, elle embrassait ses genoux. Cet homme l'accablait de coups & de reproches. Il jugea à la violence de l'Egyptien, & aux pardons réitérés que lui demandait la dame, que l'un était un jaloux, & l'autre une infidèle; mais quand il eut considéré cette femme qui était d'une beauté touchante, & qui même ressembloit un peu à la malheureuse *Astarté*, il se sentit pénétré de compassion pour elle, & d'horreur pour l'Egyptien. Secourez-moi, s'écria-t-elle à *Zadig*, avec des sanglots: tirez-moi des mains du plus barbare des hommes: sauvez-moi la vie. A ces cris, *Zadig* courut se jeter entre elle & ce barbare. Il avait quelque connaissance de la langue Egyptienne. Il lui dit en cette langue: Si vous avez quelque humanité, je vous conjure de respecter la beauté & la faiblesse. Pouvez-vous outrager ainsi un chef-d'œuvre de la nature, qui est à vos pieds, & qui n'a pour sa défense que des larmes? Ah! ah! lui dit cet emporté, tu l'aimes donc aussi; & c'est de toi qu'il faut que je me venge. En disant ces paroles, il laisse la dame qu'il tenait d'une main par les cheveux, & prenant sa lance, il veut en percer l'étranger. Celui-ci qui était de sang froid évita aisément le coup d'un furieux. Il se saisit de la lance près du fer dont elle est armée. L'un veut la retirer, l'autre l'arracher. Elle se brise entre leurs mains. L'Egyptien tire son épée: *Zadig* s'arme de la sienne. Ils s'attaquent l'un l'autre. Celui-

ci porte cent coups précipités : celui-là les pare avec adresse. La dame assise sur un gazon, rajuste sa coëffure, & les regarde. L'Egyptien était plus robuste que son adversaire ; *Zadig* était plus adroit. Celui-ci se battait en homme dont la tête conduisait le bras, & celui-là comme un emporté, dont une colère aveugle guidait les mouvemens au hazard. *Zadig* passe à lui, & le désarme ; & tandis que l'Egyptien, devenu plus furieux, veut se jeter sur lui, il le saisit, le presse, le fait tomber en lui tenant l'épée sur la poitrine ; il lui offre de lui donner la vie. L'Egyptien hors de lui tire son poignard ; il en blesse *Zadig* dans le tems même que le vainqueur lui pardonnait. *Zadig* indigné lui plonge son épée dans le sein. L'Egyptien jette un cri horrible, & meurt en se débattant. *Zadig* alors s'avança vers la dame, & lui dit d'une voix soumise : Il m'a forcé de le tuer : je vous ai vengée ; vous êtes délivrée de l'homme le plus violent que j'aye jamais vû. Que voulez-vous maintenant de moi, madame ? Que tu meures, scélérat, lui répondit-elle, que tu meures ; tu as tué mon amant ; je voudrais pouvoir déchirer ton cœur. En vérité, madame, vous aviez là un étrange homme pour amant, lui répondit *Zadig* ; il vous battait de toutes ses forces, & il voulait m'arracher la vie, parce que vous m'avez conjuré de vous secourir. Je voudrais qu'il me battît encore, reprit la dame, en poussant des cris. Je le méritais bien, je lui avais donné de la jalousie. Plût au ciel qu'il me battît, & que tu fus-

ses

ses à sa place ! *Zadig* plus surpris & plus en colère qu'il ne l'avait été de sa vie , lui dit : Madame , toute belle que vous êtes , vous mériteriez que je vous battisse à mon tour , tant vous êtes extravagante ; mais je n'en prendrai pas la peine. Là-dessus , il remonta sur son chameau , & avança vers le bourg. A peine avait-il fait quelques pas qu'il se retourne au bruit que faisaient quatre couriers de Babylone. Ils venaient à toute bride. L'un d'eux , en voyant cette femme , s'écria : C'est elle-même ; elle ressemble au portrait qu'on nous en a fait. Ils ne s'embarrafferent pas du mort , & se saisirent incontinent de la dame. Elle ne cessait de crier à *Zadig* : Secourez-moi encor une fois , étranger généreux : je vous demande pardon de m'être plainte de vous. Secourez-moi , & je suis à vous jusqu'au tombeau. L'envie avait passé à *Zadig* de se battre désormais pour elle. A d'autres , répond-il , vous ne m'y attraperez plus. D'ailleurs , il était blessé , son sang coulait ; il avait besoin de secours ; & la vue des quatre Babyloniens , probablement envoyés par le Roi *Moabdar* , le remplissaient d'inquiétude. Il s'avance en hâte vers le village , n'imaginant pas pourquoi quatre couriers de Babylone venaient prendre cette Egyptienne , mais encor plus étonné du caractère de cette dame.



L'Esclavage.

Comme il entrait dans la bourgade Egyptienne, il se vit entouré par le peuple. Chacun criait : Voilà celui qui a enlevé la belle *Missouf*, & qui vient d'assassiner *Cléofis*. Messieurs, dit-il, Dieu me préserve d'enlever jamais votre belle *Missouf* ; elle est trop capricieuse ; & à l'égard de *Cléofis*, je ne l'ai point assassiné ; je me suis défendu seulement contre lui. Il voulait me tuer, parce que je lui avais demandé très-humblement grace pour la belle *Missouf*, qu'il battait impitoyablement. Je suis un étranger, qui vient chercher un asyle dans l'Egypte ; & il n'y a pas d'apparence qu'en venant demander votre protection, j'aye commencé par enlever une femme, & par assassiner un homme.

Les Egyptiens étaient alors justes & humains. Le peuple conduisit *Zadig* à la maison de ville. On commença par le faire panser de sa blessure, & ensuite on l'interrogea, lui & son domestique séparément, pour savoir la vérité. On reconnut que *Zadig* n'était point un assassin ; mais il était coupable du sang d'un homme ; la loi le condamnait à être esclave. On vendit au profit de la bourgade ses deux chameaux. On distribua aux habitans tout l'or qu'il avait apporté ; sa personne fut exposée en vente dans la place

place publique, ainsi que celle de son compagnon de voyage. Un marchand Arabe, nommé *Sétoc*, y mit l'enchère; mais le valet, plus propre à la fatigue, fut vendu bien plus chèrement que le maître. On ne faisait pas de comparaison entre ces deux hommes. *Zadig* fut donc esclave subordonné à son valet: on les attacha ensemble avec une chaîne qu'on leur passa aux pieds, & en cet état ils suivirent le marchand Arabe dans sa maison. *Zadig* en chemin consolait son domestique, & l'exhortait à la patience; mais selon sa coutume, il faisait des réflexions sur la vie humaine. Je vois, lui disait-il, que les malheurs de ma destinée se répandent sur la tienne. Tout m'a tourné jusqu'ici d'une façon bien étrange. J'ai été condamné à l'amende pour avoir vu passer une chienne; j'ai pensé être empalé pour un griffon; j'ai été envoyé au supplice, parce que j'avais fait des vers à la louange du roi; j'ai été sur le point d'être étranglé, parce que la reine avait des rubans jaunes; & me voici esclave avec toi, parce qu'un brutal a battu sa maîtresse. Allons, ne perdons point courage; tout ceci finira peut-être; il faut bien que les marchands Arabes aient des esclaves; & pourquoi ne le ferais-je pas comme un autre, puisque je suis homme comme un autre? Ce marchand ne sera pas impitoyable; il faut qu'il traite bien ses esclaves, s'il en veut tirer des services. Il parlait ainsi, & dans le fond de son cœur, il était occupé du sort de la reine de Babylone.

Sétoc le marchand partit deux jours après.

Suite des Mélanges, &c.

G

pour

pour l'Arabie déserte, avec ses esclaves & ses chameaux. Sa tribu habitait vers le désert d'Oreb. Le chemin fut long & pénible. *Sétoc* dans la route faisait bien plus de cas du valet que du maître, parce que le premier chargeait bien mieux les chameaux; & toutes les petites distinctions furent pour lui. Un chameau mourut à deux journées d'Oreb: on repartit sa charge sur le dos de chacun des serviteurs; *Zadig* en eut sa part. *Sétoc* se mit à rire en voyant tous ses esclaves marcher courbés. *Zadig* prit la liberté de lui en expliquer la raison, & lui aprit les loix de l'équilibre. Le marchand étonné commença à le regarder d'un autre œil. *Zadig*, voyant qu'il avait excité sa curiosité, la redoubla, en lui aprenant beaucoup de choses qui n'étaient point étrangères à son commerce; les pesanteurs spécifiques des métaux & des denrées, sous un volume égal; les propriétés de plusieurs animaux utiles; le moyen de rendre tels ceux qui ne l'étaient pas; enfin il lui parut un sage. *Sétoc* lui donna la préférence sur son camarade, qu'il avait tant estimé. Il le traita bien, & n'eut pas sujet de s'en repentir.

Arrivé dans sa tribu, *Sétoc* commença par redemander cinq cent onces d'argent à un Hébreu, auquel il les avait prêtées en présence de deux témoins; mais ces deux témoins étaient morts, & l'Hébreu ne pouvant être convaincu, s'appropriait l'argent du marchand, en remerciant DIEU de ce qu'il lui avait donné le moyen de tromper un Arabe. *Sétoc* confia sa
peine

peine à *Zadig*, qui était devenu son conseil. En quel endroit, demanda *Zadig*, prêtates-vous vos cinq cent onces à cet infidèle? Sur une large pierre, répondit le marchand, qui est auprès du mont *Oreb*. Quel est le caractère de votre débiteur? dit *Zadig*: Celui d'un fripon, reprit *Sétoc*: Mais je vous demande, si c'est un homme vif ou phlegmatique, avisé ou imprudent. C'est de tous les mauvais payeurs, dit *Sétoc*, le plus vif que je connaisse. Eh bien, insista *Zadig*, permettez que je plaide votre cause devant le juge. En effet, il cita l'Hébreu au tribunal, & il parla ainsi au juge: Oreiller du trône d'équité, je viens redemander à cet homme, au nom de mon maître, cinq cent onces d'argent qu'il ne veut pas rendre. Avez-vous des témoins, dit le juge. Non, ils sont morts: mais il reste une large pierre sur laquelle l'argent fut compté; & s'il plait à votre grandeur d'ordonner qu'on aille chercher la pierre, j'espère qu'elle portera témoignage; nous resterons ici l'Hébreu & moi, en attendant que la pierre vienne: je l'enverrai chercher aux dépens de *Sétoc* mon maître. Très-volontiers, répondit le juge; & il se mit à expédier d'autres affaires.

A la fin de l'audience; Eh bien, dit-il à *Zadig*, votre pierre n'est pas encor venue? L'Hébreu en riant répondit: Votre grandeur resterait ici jusqu'à demain, que la pierre ne ferait pas encor arrivée: elle est à plus de six milles d'ici: & il faudrait quinze hommes pour la remuer. Eh bien, s'écria *Zadig*, je vous

avais bien dit que la pierre porterait témoignage ; puisque cet homme fait où elle est , il avoué donc que c'est sur elle que l'argent fut compté. L'Hébreu déconcerté fut bientôt contraint de tout avouer. Le juge ordonna qu'il serait lié à la pierre , sans boire ni manger , jusqu'à ce qu'il eût rendu les cinq cent onces , qui furent bientôt payées.

L'esclave *Zadig* & la pierre furent en grande recommandation dans l'Arabie.



Le Bucher.

S*étoc* enchanté fit de son esclave son ami *Sintime*. Il ne pouvait pas plus se passer de lui, qu'avait fait le roi de Babylone; & *Zadig* fut heureux que *Sétoc* n'eût point de femme. Il découvrait dans son maître un naturel porté au bien, beaucoup de droiture & de bon sens. Il fut fâché de voir qu'il adorait l'armée céleste, c'est-à-dire, le soleil, la lune & les étoiles, selon l'ancien usage d'Arabie. Il lui en parlait quelquefois avec beaucoup de discrétion. Enfin il lui dit que c'étaient des corps comme les autres, qui ne méritaient pas plus son hommage qu'un arbre, ou un rocher. Mais, disait *Sétoc*, ce sont des êtres éternels dont nous tirons tous nos avantages: ils animent la nature: ils règlent les saisons: ils sont d'ailleurs si loin de nous, qu'on ne peut pas s'empêcher de les révéler. Vous recevez plus d'avantages, répondit *Zadig*, des eaux de la mer rouge qui portent vos marchandises aux Indes. Pourquoi ne ferait-elle pas aussi ancienne que les étoiles? Et si vous adorez ce qui est éloigné de vous, vous devez adorer la terre des *Gangarides* qui est aux extrémités du monde. Non, disait *Sétoc*, les étoiles sont trop brillantes pour que je ne les adore pas. Le

soir venu, *Zadig* alluma un grand nombre de flambeaux dans la tente où il devait souper avec *Sétoc*; & dès que son patron parut, il se jetta à genoux devant ces cires allumées, & leur dit, Eternelles & brillantes clartés, foyez-moi toujours propices. Ayant proféré ces paroles, il se mit à table, sans regarder *Sétoc*. Que faites-vous donc? lui dit *Sétoc* étonné. Je fais comme vous, répondit *Zadig*; j'adore ces chandelles, & je néglige leur maître & le mien. *Sétoc* comprit le sens profond de cet apologue. La sagesse de son esclave entra dans son ame; il ne prodigua plus son encens aux créatures, & adora l'Être éternel qui les a faites.

Il y avait alors dans l'Arabie une coutume affreuse venue originairement de Scythie, & qui s'étant établie dans les Indes par le crédit des Bracmanes, menaçait d'envahir tout l'Orient. Lorsqu'un homme marié était mort, & que sa femme bien-aimée voulait être sainte, elle se brûlait en public sur le corps de son mari. C'était une fête solennelle, qui s'appellait *le bucher du veuvage*. La tribu dans laquelle il y avait eu le plus de femmes brûlées, était la plus considérée. Un Arabe de la tribu de *Sétoc* étant mort, sa veuve, nommée *Almona*, qui était fort dévote, fit savoir le jour & l'heure où elle se jetterait dans le feu au son des tambours & des trompettes. *Zadig* remontra à *Sétoc*, combien cette horrible coutume était contraire au bien du genre humain; qu'on laissait brûler tous les jours de jeunes veuves, qui pouvaient donner des enfans

à l'état, ou du moins élever les leurs; & il le fit convenir qu'il falait, si on pouvait, abolir un usage si barbare. *Sétoc* répondit: Il y a plus de mille ans que les femmes sont en possession de se brûler. Qui de nous osera changer une loi que le tems a consacrée? Y a-t-il rien de plus respectable qu'un ancien abus? La raison est plus ancienne, reprit *Zadig*. Parlez aux chefs des tribus, & je vais trouver la jeune veuve.

Il se fit présenter à elle; & après s'être infléchi dans son esprit par des louanges sur sa beauté, après lui avoir dit combien c'était dommage de mettre au feu tant de charmes, il la loua encor sur sa constance & sur son courage. Vous aimiez donc prodigieusement votre mari? lui dit-il. Moi? point du tout, répondit la dame Arabe. C'était un brutal, un jaloux, un homme insupportable; mais je suis fermement résolue de me jeter sur son bucher. Il faut, dit *Zadig*, qu'il y ait aparemment un plaisir bien délicieux à être brûlée vive. Ah! cela fait frémir la nature, dit la dame; mais il faut en passer par-là. Je suis dévote, je ferais perdue de réputation, & tout le monde se moquerait de moi, si je ne me brûlais pas. *Zadig* l'ayant fait convenir qu'elle se brûlait pour les autres, & par vanité, lui parla longtems d'une manière à lui faire aimer un peu la vie, & parvint même à lui inspirer quelque bienveillance pour celui qui lui parlait. Que feriez-vous enfin, lui dit-il, si la vanité de vous brûler ne vous tenait pas? Hélas! dit la dame, je crois que je vous prierais de m'épouser.

Zadig était trop rempli de l'idée d'Astaré, pour ne pas éluder cette déclaration; mais il alla dans l'instant trouver les chefs des tribus, leur dit ce qui s'était passé, & leur conseilla de faire une loi, par laquelle il ne serait permis à une veuve de se brûler, qu'après avoir entretenu un jeune homme, tête à tête, pendant une heure entière. Depuis ce tems, aucune dame ne se brûla en Arabie. On eut au seul Zadig l'obligation d'avoir détruit en un jour une coutume si cruelle, qui durait depuis tant de siècles. Il était donc le bienfaiteur de l'Arabie.



Le Souper.

Sétoc, qui ne pouvait se séparer de cet homme en qui habitait la sagesse, le mena à la grande foire de Balzora, où devaient se rendre les plus grands négocians de la terre habitable. Ce fut pour *Zadig* une consolation sensible de voir tant d'hommes de diverses contrées réunis dans la même place. Il lui paraissait que l'univers était une grande famille qui se rassemblait à Balzora. Il se trouva à table dès le second jour, avec un Egyptien, un Indien Gangaride, un habitant du Cathay, un Grec, un Celte, & plusieurs autres étrangers, qui dans leurs fréquens voyages vers le golfe Arabe avaient appris assez d'Arabe pour se faire entendre. L'Egyptien paraissait fort en colère. Quel abominable pays que Balzora ! disait-il ; on m'y refuse mille onces d'or sur le meilleur effet du monde ? Comment donc ? dit *Sétoc* ; sur quel effet vous a-t-on refusé cette somme ? Sur le corps de ma tante, répondit l'Egyptien ; c'était la plus brave femme d'Egypte. Elle m'accompagnait toujours ; elle est morte en chemin ; j'en ai fait une des plus belles momies que nous ayons ; & je trouverais dans mon pays tout ce que je voudrais en la mettant en gage. Il est bien étrange qu'on ne veuille pas seulement me donner ici mille onces d'or sur un effet si solide.

de. Tout en se courrouçant, il était prêt de manger d'une excellente poule bouillie, quand l'Indien le prenant par la main s'écria avec douleur : Ah ! qu'allez-vous faire ? Manger de cette poule, dit l'homme à la momie. Gardez-vous-en bien, dit le Gangaride. Il se pourrait faire que l'ame de la défunte fût passée dans le corps de cette poule, & vous ne voudriez pas vous exposer à manger votre tante. Faire cuire des poules, c'est outrager manifestement la nature. Que voulez-vous dire avec votre nature & vos poules ? reprit le colérique Egyptien ; nous adorons un bœuf, & nous en mangeons bien. Vous adorez un bœuf, est-il possible ? dit l'homme du Gange. Il n'y a rien de si possible, repartit l'autre ; il y a cent-trente-cinq mille ans que nous en usons ainsi ; & personne parmi nous n'y trouve à redire. Ah ! cent-trente-cinq mille ans ! dit l'Indien ; ce compte est un peu exagéré ; il n'y en a que quatre-vingt mille que l'Inde est peuplée, & assurément nous sommes vos anciens ; & *Brama* nous avait défendu de manger des bœufs avant que vous vous fussiez avisés de les mettre sur les autels & à la broche. Voilà un plaisant animal que votre *Brama*, pour le comparer à *Apis*, dit l'Egyptien ; qu'a donc fait votre *Brama* de si beau ? Le Bramin répondit : C'est lui qui a appris aux hommes à lire & à écrire, & à qui toute la terre doit le jeu des échecs. Vous vous trompez, dit un Chaldéen qui était auprès de lui, c'est le poisson *Oannés* à qui on doit de si grands bienfaits : & il est juste de ne rendre qu'à lui ses hommages. Tout le monde vous

vous dira que c'était un être divin, qu'il avait la queue dorée, avec une belle tête d'homme, & qu'il sortait de l'eau pour venir prêcher à terre trois heures par jour. Il eut plusieurs enfans, qui furent rois, comme chacun fait. J'ai son portrait chez moi, que je révère comme je le dois. On peut manger du bœuf tant qu'on veut; mais c'est assurément une très grande impiété de faire cuire du poisson; d'ailleurs vous êtes tous deux d'une origine trop peu noble & trop récente pour me rien disputer. La nation Egyptienne ne compte que cent trente-cinq mille ans, & les Indiens ne se vantent que de quatre-vingt mille; tandis que nous avons des almanachs de quatre mille siècles. Croyez-moi, renoncez à vos folies, & je vous donnerai à chacun un beau portrait d'*Oannés*.

L'homme de Cambalu prenant la parole, dit : Je respecte fort les Egyptiens, les Chaldéens, les Grecs, les Celtes, *Brama*, le bœuf *Apis*, le beau poisson *Oannés*; mais peut-être que le *Li* (*), ou le *Tien*, comme on voudra l'appeler, vaut bien les bœufs & les poissons. Je ne dirai rien de mon pays; il est aussi grand que la terre d'Egypte, la Chaldée & les Indes ensemble. Je ne dispute pas d'antiquité, parce qu'il suffit d'être heureux, & que c'est fort peu de chose d'être ancien : mais s'il fallait parler d'almanachs, je dirais que toute l'Asie prend les nôtres, & que
nous

(*) Mots Chinois qui signifient proprement, *Li*, la lumière naturelle, la raison, & *Tien*, le ciel, & qui signifient aussi Dieu.

nous en avions de fort bons avant qu'on fût
l'arithmétique en Chaldée.

Vous êtes de grands ignorans tous tant que vous êtes, s'écria le Grec : est-ce que vous ne savez pas que le cahos est le père de tout, & que la forme & la matière ont mis le monde dans l'état où il est ? Ce Grec parla longtems ; mais il fut enfin interrompu par le Celte, qui ayant beaucoup bâti pendant qu'on disputait, se crut alors plus savant que tous les autres, & dit en jurant qu'il n'y avait que *Teutath* & le gui de chêne qui valussent la peine qu'on en parlât ; que pour lui il avait toujours du gui dans sa poche ; que les Scythes ses ancêtres étaient les seuls gens de bien qui eussent jamais été au monde ; qu'ils avaient à la vérité quelquefois mangé des hommes, mais que cela n'empêchait pas qu'on ne dût avoir beaucoup de respect pour sa nation ; & qu'enfin si quelqu'un parlait mal de *Teutath*, il lui apprendrait à vivre. La querelle s'échauffa pour lors, & *Sétoc* vit le moment où la table allait être ensanglantée. *Zadig*, qui avait gardé le silence pendant toute la dispute, se leva enfin : Il s'adressa d'abord au Celte, comme au plus furieux ; il lui dit qu'il avait raison, & lui demanda du gui ; il loua le Grec sur son éloquence, & adoucit tous les esprits échauffés. Il ne dit que très-peu de chose à l'homme du Cathay, parce qu'il avait été le plus raisonnable de tous. Ensuite il leur dit ; Mes amis, vous alliez vous quereller pour rien, car vous êtes tous du même avis. A ce mot ils se récrièrent tous. N'est-il pas vrai, dit-il au
Cel-

Celte, que vous n'adorez pas ce gui, mais celui qui a fait le gui & le chêne? Assurément, répondit le Celte. Et vous, monsieur l'Egyptien, vous révèrez aparemment dans un certain bœuf celui qui vous a donné les bœufs? Oui, dit l'Egyptien. Le poisson *Oannés*, continua-t-il, doit céder à celui qui a fait la mer & les poissons. D'accord, dit le Chaldéen. L'Indien, ajouta-t-il, & le Cathayen reconnaissent comme vous un premier principe; je n'ai pas trop bien compris les choses admirables que le Grec a dites, mais je suis sûr qu'il admet aussi un Etre supérieur, de qui la forme & la matière dépendent. Le Grec qu'on admirait, dit que *Zadig* avait très-bien pris sa pensée. Vous êtes donc tous de même avis, repliqua *Zadig*, & il n'y a pas là de quoi se quereller. Tout le monde l'embrassa. *Sétoc* après avoir vendu fort cher ses denrées reconduisit son ami *Zadig* dans sa tribu. *Zadig* aprit en arrivant qu'on lui avait fait son procès en son absence, & qu'il allait être brûlé à petit feu.



Les Rendez-vous.

Pendant son voyage à Balzora les prêtres des étoiles avaient résolu de le punir. Les pierreries & les ornemens des jeunes veuves qu'ils envoyaient au bucher leur appartenaient de droit ; c'était bien le moins qu'ils fissent brûler *Zadig* pour le mauvais tour qu'il leur avait joué. Ils accusèrent donc *Zadig* d'avoir des sentimens erronés sur l'armée céleste ; ils déposèrent contre lui , & jurèrent qu'ils lui avaient entendu dire que les étoiles ne se couchaient pas dans la mer. Ce blasphème effroyable fit frémir les juges ; ils furent prêts de déchirer leurs vêtemens , quand ils ouïrent ces paroles impies , & ils l'auraient fait sans doute , si *Zadig* avait eu de quoi les payer. Mais dans l'excès de leur douleur ils se contentèrent de le condamner à être brûlé à petit feu. *Sétoc* désespéré employa en vain tout son crédit pour sauver son ami , il fut bientôt obligé de se taire. La jeune veuve *Almona* , qui avait pris beaucoup de goût à la vie , & qui en avait obligation à *Zadig* , résolut de le tirer du bucher , dont il lui avait fait connaître l'abus. Elle roula son dessein dans sa tête , sans en parler à personne. *Zadig* devait être exécuté le lendemain ; elle n'avait que la nuit pour le sauver : voici comme elle s'y prit en femme charitable & prudente.

Elle

Elle se parfuma ; elle releva sa beauté par l'ajustement le plus riche & le plus galant , & alla demander une audience secrète au chef des prêtres des étoiles. Quand elle fut devant ce vieillard vénérable , elle lui parla en ces termes : Fils aîné de la grande ourse , frère du taureau , cousin du grand chien , (c'étaient les titres de ce pontife) je viens vous confier mes scrupules. J'ai bien peur d'avoir commis un péché énorme , en ne me brûlant pas dans le bûcher de mon cher mari. En effet , qu'avais-je à conserver ? Une chair périssable , & qui est déjà toute flétrie. En disant ces paroles elle tira , de ses longues manches de soie , ses bras nus d'une forme admirable & d'une blancheur éblouissante. Vous voyez , dit-elle , le peu que cela vaut. Le pontife trouva dans son cœur que cela valait beaucoup. Ses yeux le dirent , & sa bouche le confirma ; il jura qu'il n'avait vû de sa vie de si beaux bras. Hélas ! lui dit la veuve , les bras peuvent être un peu moins mal que le reste ; mais vous m'avouerez que la gorge n'était pas digne de mes attentions. Alors elle laissa voir le sein le plus charmant que la nature eût jamais formé. Un bouton de rose sur une pomme d'ivoire n'eût paru auprès que de la garance sur du buis , & les agneaux sortant du lavoir auraient semblé d'un jaune brun. Cette gorge , ses grands yeux noirs qui languissaient en brillant doucement d'un feu tendre , ses joues animées de la plus belle pourpre mêlée au blanc de lait le plus pur , son nez qui n'était pas comme la tour du mont Liban , ses lèvres qui étaient comme deux
bor-

bordures de corail renfermant les plus belles perles de la mer d'Arabie, tout cela ensemble fit croire au vieillard qu'il avait vingt ans. Il fit en bégayant une déclaration tendre. *Almona* le voyant enflammé lui demanda la grace de *Zadig*. Hélas! dit-il, ma belle dame, quand je vous accorderais sa grace, mon indulgence ne servirait de rien, il faut qu'elle soit signée de trois autres de mes confrères. Signez toujours, dit *Almona*. Volontiers, dit le prêtre, à condition que vos faveurs seront le prix de ma facilité. Vous me faites trop d'honneur, dit *Almona*; ayez seulement pour agréable de venir dans ma chambre après que le soleil sera couché, & dès que la brillante étoile *Sheat* sera sur l'horizon: vous me trouverez sur un sofa couleur de rose, & vous en userez comme vous pourrez avec votre servante. Elle sortit alors emportant avec elle la signature, & laissa le vieillard plein d'amour & de défiance de ses forces. Il employa le reste du jour à se baigner; il but une liqueur composée de la canelle de Ceilan, & des précieuses épices de Tidor & de Ternate, & attendit avec impatience que l'étoile *Sheat* vint à paraître.

Cependant la belle *Almona* alla trouver le second pontife. Celui-ci l'assura que le soleil, la lune & tous les feux du firmament n'étaient que des feux folets en comparaison de ses charmes. Elle lui demanda la même grace, & on lui proposa d'en donner le même prix. Elle se laissa vaincre, & donna rendez-vous au second pontife au lever de l'étoile *Algenib*. De-là elle passa
chez

Chez le troisième & chez le quatrième prêtre ; prenant toujours une signature , & donnant un rendez-vous d'étoile en étoile. Alors elle fit avvertir les juges de venir chez elle pour une affaire importante. Ils s'y rendirent : elle leur montra les quatre noms , & leur dit à quel prix les prêtres avaient vendu la grace de *Zadig* ; chacun d'eux arriva à l'heure prescrite. Chacun fut bien étonné d'y trouver ses confrères , & plus encor d'y trouver les juges devant qui leur honte fut manifestée. *Zadig* fut sauyé. *Sétoc* fut si charmé de l'habileté d'*Almona* , qu'il en fit sa femme. *Zadig* partit après s'être jetté aux pieds de sa belle libératrice. *Sétoc* & lui se quittèrent en pleurant , en se jurant une amitié éternelle , & en se promettant que le premier des deux qui ferait une grande fortune en ferait part à l'autre.

Zadig marcha du côté de la Syrie , toujours pensant à la malheureuse *Astarté* , & toujours réfléchissant sur le sort qui s'obstinait à se jouer de lui & à le persécuter. Quoi , disait-il , quatre cent onces d'or pour avoir vû passer une chienne ! condamné à être décapité pour quatre mauvais vers à la louange du roi ! prêt à être étranglé , parce que la reine avait des babouches de la couleur de mon bonnet ! réduit , en esclavage pour avoir secouru une femme qu'on battait ; & sur le point d'être brûlé pour avoir sauvé la vie à toutes les jeunes veuves Arabes.



Le Brigand.

EN arrivant aux frontières qui séparent l'Arabie pétrée de la Syrie, comme il passait près d'un château assez fort, des Arabes armés en sortirent. Il se vit entouré; on lui criait: Tout ce que vous avez nous appartient, & votre personne appartient à notre maître. *Zadig* pour réponse tira son épée; son valet qui avait du courage en fit autant. Ils renversèrent morts les premiers Arabes qui mirent la main sur eux; le nombre redoubla, ils ne s'étonnèrent point & résolurent de périr en combattant. On voyait deux hommes se défendre contre une multitude; un tel combat ne pouvait durer longtems. Le maître du château, nommé *Arbogad*, ayant vu d'une fenêtre les prodiges de valeur que faisait *Zadig*, conçut de l'estime pour lui. Il descendit en hâte, & vint lui-même écarter ses gens, & délivrer les deux voyageurs. Tout ce qui passe sur mes terres est à moi, dit-il, aussi bien que ce que je trouve sur les terres des autres; mais vous me paraissez un si brave homme, que je vous exempte de la loi commune. Il le fit entrer dans son château, ordonnant à ses gens de le bien traiter; & le soir *Arbogad* voulut souper avec *Zadig*.

Le seigneur du château était un de ces Arabes qu'on appelle voleurs; mais il faisait quelquefois de bonnes actions parmi une foule de mauvaises; il volait avec une rapacité furieuse,

& donnait libéralement : intrépide dans l'action , assez doux dans le commerce , débauché à table , gai dans la débauche , & surtout plein de franchise. *Zadig* lui plut beaucoup ; sa conversation qui s'anima fit durer le repas : enfin *Arbogad* lui dit : Je vous conseille de vous enrôler sous moi , vous ne sauriez mieux faire ; ce métier-ci n'est pas mauvais ; vous pourrez un jour devenir ce que je suis. Puis-je vous demander , dit *Zadig* , depuis quel tems vous exercez cette noble profession ? Dès ma plus tendre jeunesse , reprit le Seigneur. J'étais valet d'un Arabe assez habile ; ma situation m'était insupportable. J'étais au désespoir de voir que dans toute la terre , qui appartient également aux hommes , la destinée ne m'eût pas réservé ma portion. Je confiai mes peines à un vieil Arabe , qui me dit : Mon fils , ne désespérez pas ; il y avait autrefois un grain de fable qui se lamentait d'être un atome ignoré dans les déserts ; au bout de quelques années il devint diamant , & il est à présent le plus bel ornement de la couronne du roi des Indes. Ce discours me fit impression ; j'étais le grain de fable , je résolus de devenir diamant. Je commençai par voler deux chevaux ; je m'associai des camarades ; je me mis en état de voler de petites caravanes ; ainsi je fis cesser peu à peu la disproportion qui était d'abord entre les hommes & moi. J'eus ma part aux biens de ce monde , & je fus même dédommagé avec usure : on me considéra beaucoup ; je devins seigneur brigand ; j'acquis ce château par voie de fait. Le

fatrape de Syrie voulut m'en déposséder ; mais j'étais déjà trop riche pour avoir rien à craindre ; je donnai de l'argent au fatrape , moyennant quoi je conservai ce château , & j'agrandis mes domaines ; il me nomma même trésorier des tributs que l'Arabie pétrée payait au roi des rois. Je fis ma charge de receveur , & point du tout celle de payeur.

Le grand Desterham de Babylone envoya ici au nom du roi *Moabdar* un petit fatrape pour me faire étrangler. Cet homme arriva avec son ordre : j'étais instruit de tout : je fis étrangler en sa présence les quatre personnes qu'il avait amenées avec lui pour ferrer le lacet ; après quoi je lui demandai ce que pouvait lui valoir la commission de m'étrangler. Il me répondit que ses honoraires pouvaient aller à trois cent pièces d'or. Je lui fis voir clair qu'il y aurait plus à gagner avec moi. Je le fis sous-brigand ; il est aujourd'hui un de mes meilleurs officiers , & des plus riches. Si vous m'en croyez , vous réussirez comme lui. Jamais la saison de voler n'a été meilleure , depuis que *Moabdar* est tué , & que tout est en confusion dans Babylone.

Moabdar est tué ! dit *Zadig* ; & qu'est devenue la reine *Astarté* ? Je n'en fais rien , reprit *Arbogad*. Tout ce que je fais , c'est que *Moabdar* est devenu fou , qu'il a été tué , que Babylone est un grand coupe-gorge , que tout l'empire est désolé , qu'il y a de beaux coups à faire encor , & que pour ma part j'en ai fait d'admirables. Mais la reine ? dit *Zadig* ; de grace , ne savez-vous rien de la destinée de la reine ? On m'a

m'a parlé d'un prince d'Hircanie, reprit-il; elle est probablement parmi les concubines, si elle n'a pas été tuée dans le tumulte; mais je suis plus curieux de butin que de nouvelles. J'ai pris plusieurs femmes dans mes courses; je n'en garde aucune; je les vends cher quand elles sont belles, sans m'informer de ce qu'elles font. On n'achète point le rang; une reine qui serait laide ne trouverait pas marchand; peut-être ai-je vendu la reine *Astarté*, peut-être est-elle morte; mais peu m'importe, & je pense que vous ne devez pas vous en soucier plus que moi. En parlant ainsi il bâvait avec tant de courage, il confondait tellement toutes les idées, que *Zadig* n'en put tirer aucun éclaircissement.

Il restait interdit, accablé, immobile. *Arbogad* bâvait toujours, faisait des contes, répétait sans cesse qu'il était le plus heureux de tous les hommes, exhortant *Zadig* à se rendre aussi heureux que lui. Enfin doucement assoupi par les fumées du vin, il alla dormir d'un sommeil tranquille. *Zadig* passa la nuit dans l'agitation la plus violente. Quoi, disait-il, le roi est venu fou? il est tué? Je ne peux m'empêcher de le plaindre. L'empire est déchiré, & ce brigand est heureux. O fortune! ô destinée! Un voleur est heureux, & ce que la nature a fait de plus aimable a péri peut-être d'une manière affreuse, ou vit dans un état pire que la mort. O *Astarté*! qu'êtes-vous devenue?

Dès le point du jour il interrogea tous ceux qu'il rencontrait dans le château; mais tout le

monde était occupé , perfonne ne lui répondit : on avait fait pendant la nuit de nouvelles conquêtes , on partageait les dépouilles. Tout ce qu'il put obtenir dans cette confusion tumultueufe , ce fut la permiffion de partir. Il en profita fans tarder , plus abimé que jamais dans fes réflexions douloureufes.

Zadig marchait inquiet , agité , l'efprit tout occupé de la malheureufe *Aftarté* , du roi de Babylone , de fon fidèle *Cador* , de l'heureux brigand *Arbogad* , de cette femme fi capricieufe que des Babyloniens avaient enlevée fur les confins de l'Égypte ; enfin de tous les contretems & de toutes les infortunes qu'il avait éprouvées.



Le Pêcheur.

A Quelques lieues du château d'*Arbogad* il se trouva sur le bord d'une petite rivière, toujours déplorant sa destinée, & se regardant comme le modèle du malheur. Il vit un pêcheur couché sur la rive, tenant à peine d'une main languissante son filet, qu'il semblait abandonner, & levant les yeux vers le ciel.

Je suis certainement le plus malheureux de tous les hommes, disait le pêcheur. J'ai été, de l'aveu de tout le monde, le plus célèbre marchand de fromages à la crème dans *Babylone*, & j'ai été ruiné. J'avais la plus jolie femme qu'un homme de ma sorte pût posséder, & j'en ai été trahi. Il me restait une chétive maison, je l'ai vûe pillée & détruite. Réfugié dans une cabane, je n'ai de ressource que ma pêche, & je ne prends pas un poisson. O mon filet! je ne te jetterai plus dans l'eau, c'est à moi de m'y jeter. En disant ces mots il se lève, & s'avance dans l'attitude d'un homme qui allait se précipiter & finir sa vie.

Eh quoi! se dit *Zadig* à lui-même, il y a donc des hommes aussi malheureux que moi? L'ardeur de sauver la vie au pêcheur fut aussi prompte que cette réflexion. Il court à lui, il l'arrête, il l'interroge d'un air attendri & consolant. On prétend qu'on en est moins malheureux quand on ne l'est pas seul. Mais, selon *Zoroastre*, ce n'est pas par malignité, c'est

par besoin. On se sent alors entraîné vers un infortuné comme vers son semblable. La joie d'un homme heureux serait une insulte; mais deux malheureux sont comme deux arbrisseaux faibles, qui s'appuyant l'un sur l'autre se fortifient contre l'orage.

Pourquoi succombez-vous à vos malheurs? dit *Zadig* au pêcheur. C'est, répondit-il, parce que je n'y vois pas de ressource. J'ai été le plus considéré du village de *Derback* auprès de *Babylone*, & je faisais avec l'aide de ma femme les meilleurs fromages à la crème de l'empire. La reine *Astarté* & le fameux ministre *Zadig* les aimaient passionnément. J'avais fourni à leurs maisons six cent fromages. J'allai un jour à la ville pour être payé; j'appris en arrivant dans *Babylone* que la reine & *Zadig* avaient disparu. Je courus chez le seigneur *Zadig*, que je n'avais jamais vu; je trouvai les archers du grand *Desterham*, qui munis d'un papier royal pillaient sa maison loyalement & avec ordre. Je volai aux cuisines de la reine; quelques-uns des seigneurs de la bouche me dirent qu'elle était morte; d'autres dirent qu'elle était en prison; d'autres prétendirent qu'elle avait pris la fuite; mais tous m'assurèrent qu'on ne me payerait point mes fromages. J'allai avec ma femme chez le seigneur *Orcan*, qui était une de mes pratiques: nous lui demandâmes sa protection dans notre disgrâce. Il l'accorda à ma femme, & me la refusa. Elle était plus blanche que ses fromages à la crème, qui commencèrent mon malheur; & l'éclat de la pourpre

pre de Tyr n'était pas plus brillant que l'incarnat qui animait cette blancheur. C'est ce qui fit qu'*Orcan* la retint, & me chassa de sa maison. J'écrivis à ma chère femme la lettre d'un désespéré. Elle dit au porteur : Ah, ah, oui, je fais quel est l'homme qui m'écrit, j'en ai entendu parler : on dit qu'il fait des fromages à la crème excellens ; qu'on m'en apporte, & qu'on les lui paye.

Dans mon malheur je voulus m'adresser à la justice. Il me restait six onces d'or : il falut en donner deux onces à l'homme de loi que je consultai, deux au procureur qui entreprit mon affaire, deux au secrétaire du premier juge. Quand tout cela fut fait, mon procès n'était pas encor commencé, & j'avais déjà dépensé plus d'argent que mes fromages & ma femme ne valaient. Je retournai à mon village, dans l'intention de vendre ma maison pour avoir ma femme.

Ma maison valait bien soixante onces d'or : mais on me voyait pauvre & pressé de vendre : le premier à qui je m'adressai m'en offrit trente onces, le second vingt, & le troisième dix. J'étais prêt enfin de conclurre, tant j'étais aveuglé, lorsqu'un prince d'Hircanie vint à Babylone, & ravagea tout sur son passage. Ma maison fut d'abord saccagée, & ensuite brûlée.

Ayant ainsi perdu mon argent, ma femme & ma maison, je me suis retiré dans ce pays où vous me voyez. J'ai tâché de subsister du métier de pêcheur ; les poissons se moquent de moi comme les hommes. Je ne prens rien, je
meurs

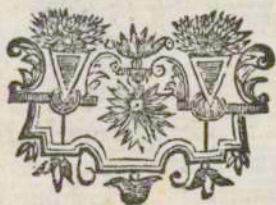
meurs de faim ; & fans vous , auguste consolateur , j'allais mourir dans la rivière.

Le pêcheur ne fit point ce récit tout de suite ; car à tout moment *Zadig* ému & transporté lui disait : Quoi ! vous ne savez rien de la destinée de la reine ? Non , seigneur , répondait le pêcheur : mais je fais que la reine & *Zadig* ne m'ont point payé mes fromages à la crème , qu'on a pris ma femme , & que je suis au désespoir. Je me flatte , dit *Zadig* , que vous ne perdrez pas tout votre argent. J'ai entendu parler de ce *Zadig* ; il est honnête homme ; & s'il retourne en Babylone , comme il l'espère , il vous donnera plus qu'il ne vous doit : mais pour votre femme , qui n'est pas si honnête , je vous conseille de ne pas chercher à la reprendre. Croyez-moi , allez à Babylone ; j'y serai avant vous , parce que je suis à cheval , & que vous êtes à pied. Adressez-vous à l'illustre *Cador* ; dites-lui que vous avez rencontré son ami ; attendez-moi chez lui , allez , peut-être ne ferez-vous pas toujours malheureux.

O puissant *Orosmade* ! continua-t-il , vous vous servez de moi pour consoler cet homme ; de qui vous servirez-vous pour me consoler ? En parlant ainsi il donnait au pêcheur la moitié de tout l'argent qu'il avait apporté d'Arabie , & le pêcheur confondu & ravi baisait les pieds de l'ami de *Cador* , & disait , Vous êtes un ange sauveur.

Cependant *Zadig* demandait toujours des nouvelles , & versait des larmes. Quoi , Seigneur , s'écria le pêcheur , vous seriez donc aussi malheureux ,

heureux, vous qui faites du bien? Plus malheureux que toi cent fois, répondait *Zadig*. Mais comment se peut-il faire, disait le bon homme, que celui qui donne soit plus à plaindre que celui qui reçoit? C'est que ton plus grand malheur, reprit *Zadig*, était le besoin, & que je suis infortuné par le cœur. *Orcan* vous aurait-il pris votre femme? dit le pêcheur. Ce mot rappella dans l'esprit de *Zadig* toutes ses aventures; il répétait la liste de ses infortunes, à commencer depuis la chienne de la reine jusqu'à son arrivée chez le brigand *Arbogad*. Ah! dit-il au pêcheur, *Orcan* mérite d'être puni. Mais d'ordinaire ce sont ces gens-là qui sont les favoris de la destinée. Quoi qu'il en soit, va chez le Seigneur *Cador*, & atten-moi. Ils se séparèrent: le pêcheur marcha en remerciant son destin, & *Zadig* courut en accusant toujours le sien.



Le Basilic.

A Rrivé dans une belle prairie, il y vit plusieurs femmes, qui cherchaient quelque chose avec beaucoup d'application. Il prit la liberté de s'approcher de l'une d'elles, & de lui demander s'il pouvait avoir l'honneur de les aider dans leurs recherches. Gardez-vous-en bien; répondit la Syrienne; ce que nous cherchons ne peut être touché que par des femmes. Voilà qui est bien étrange, dit *Zadig*; oserai-je vous prier de m'apprendre ce que c'est qu'il n'est permis qu'aux femmes de toucher? C'est un basilic, dit-elle. Un basilic, madame? Et pour quelle raison, s'il vous plait, cherchez-vous un basilic? C'est pour notre seigneur & maître *Ogul*, dont vous voyez le château sur le bord de cette rivière, au bout de la prairie. Nous sommes ses très humbles esclaves; le seigneur *Ogul* est malade; son médecin lui a ordonné de manger un basilic cuit dans l'eau rose; & comme c'est un animal fort rare qui ne se laisse jamais prendre que par des femmes, le seigneur *Ogul* a promis de choisir pour sa femme bien aimée celle de nous qui lui apporterait un basilic: laissez-moi chercher, s'il vous plait; car vous voyez ce qu'il m'en coûterait, si j'étais prévenue par mes compagnes.

Zadig laissa cette Syrienne & les autres chercher leur basilic, & continua de marcher dans
la

la prairie. Quand il fut au bord d'un petit ruisseau, il y trouva une autre dame couchée sur le gazon, & qui ne cherchait rien. Sa taille paraissait majestueuse, mais son visage était couvert d'un voile. Elle était penchée vers le ruisseau; de profonds soupirs sortaient de sa bouche. Elle tenait en main une petite baguette, avec laquelle elle traçait des caractères sur un sable fin qui se trouvait entre le gazon & le ruisseau. *Zadig* eut la curiosité de voir ce que cette femme écrivait; il s'approcha, il vit la lettre Z, puis un A, il fut étonné; puis parut un D, il tressaillit. Jamais surprise ne fut égale à la sienne, quand il vit les deux dernières lettres de son nom. Il demeura quelque tems immobile: enfin rompant le silence d'une voix entrecoupée; O généreuse dame! pardonnez à un étranger, à un infortuné, d'oser vous demander par quelle aventure étonnante je trouve ici le nom de *ZADIG* tracé de votre main divine? A cette voix, à ces paroles, la dame releva son voile d'une main tremblante, regarda *Zadig*, jeta un cri d'attendrissement, de surprise & de joie, & succombant sous tous les mouvemens divers qui assaillaient à la fois son ame, elle tomba évanouie entre ses bras. C'était *Astarté* elle-même, c'était la reine de Babylone, c'était celle que *Zadig* adorait, & qu'il se reprochait d'adorer; c'était celle dont il avait tant pleuré, & tant craint la destinée. Il fut un moment privé de l'usage de ses sens; & quand il eut attaché ses regards sur les yeux d'*Astarté*, qui se rouvraient avec une langueur mêlée de

con-

confusion & de tendresse : O Puissances immortelles ! s'écria-t-il , qui présidez aux destins des faibles humains , me rendez-vous *Astarté* ? en quel tems , en quels lieux , en quel état la revois-je ? Il se jeta à genoux devant *Astarté* , & il attacha son front à la poussière de ses pieds. La reine de Babylone le relève , & le fait asseoir auprès d'elle sur le bord de ce ruisseau ; elle essuyait à plusieurs reprises ses yeux , dont les larmes recommençaient toujours à couler. Elle reprenait vingt fois des discours , que ses gémissimens interrompaient ; elle l'interrogeait sur le hazard qui les rassemblait , & prévenait soudain ses réponses par d'autres questions. Elle entamait le récit de ses malheurs , & voulait savoir ceux de *Zadig*. Enfin tous deux ayant un peu apaisé le tumulte de leurs ames , *Zadig* lui conta en peu de mots par quelle aventure il se trouvait dans cette prairie. Mais , ô malheureuse & respectable reine ! comment vous retrouvai-je en ce lieu écarté , vêtue en esclave , & accompagnée d'autres femmes esclaves qui cherchent un basilic pour le faire cuire dans de l'eau rose par ordonnance du médecin ?

Pendant qu'elles cherchent leur basilic , dit la belle *Astarté* , je vais vous apprendre tout ce que j'ai souffert , & tout ce que je pardonne au ciel depuis que je vous revois. Vous savez que le roi mon mari trouva mauvais que vous fussiez le plus aimable de tous les hommes ; & ce fut pour cette raison qu'il prit une nuit la résolution de vous faire étrangler , & de m'empoisonner. Vous savez comme le ciel permit
que

que mon petit muet m'avertit de l'ordre de sa sublime majesté. A peine le fidèle *Cador* vous eut-il forcé de m'obéir & de partir, qu'il osa entrer chez moi au milieu de la nuit, par une issue secrète. Il m'enleva, & me conduisit dans le temple d'*Orosmade*, où le mage son frère m'enferma dans une statue colossale dont la base touche aux fondemens du temple, & dont la tête atteint la voute. Je fus là comme enlevée, mais servie par le mage, & ne manquant d'aucune chose nécessaire. Cependant au point du jour l'apoticaire de sa majesté entra dans ma chambre avec une potion mêlée de jusquiame, d'opium, de cigue, d'hellébore noir & d'aconit, & un autre officier alla chez vous avec un lacet de soie bleuë. On ne trouva personne. *Cador* pour mieux tromper le roi feignit de venir nous accuser tous deux. Il dit, que vous aviez pris la route des Indes, & moi celle de Memphis: on envoya des satellites après vous & après moi.

Les couriers qui me cherchaient ne me connaissaient pas. Je n'avais presque jamais montré mon visage qu'à vous seul, en présence & par ordre de mon époux. Ils coururent à ma poursuite sur le portrait qu'on leur faisait de ma personne: une femme de la même taille que moi, & qui peut-être avait plus de charmes, s'offrit à leurs regards sur les frontières de l'Égypte. Elle était éplorée, errante. Ils ne doutèrent pas que cette femme ne fût la reine de Babylone; ils la menèrent à *Moabdar*. Leur méprise fit entrer d'abord le roi dans une violente

te colère ; mais bientôt ayant considéré de plus près cette femme , il la trouva très-belle , & fut consolé. On l'appellait *Missouff*. On m'a dit depuis que ce nom signifie en langue Egyptienne *la belle capricieuse*. Elle l'était en effet ; mais elle avait autant d'art que de caprice. Elle plut à *Moabdar*. Elle le subjuga au point de se faire déclarer sa femme. Alors son caractère se développa tout entier ; elle se livra sans crainte à toutes les folies de son imagination. Elle voulut obliger le chef des mages , qui était vieux & gouteux , de danser devant elle : & sur le refus du mage , elle le persécuta violemment. Elle ordonna à son grand écuyer de lui faire une tourte de confitures. Le grand écuyer eut beau lui représenter qu'il n'était point pâtissier , il falut qu'il fit la tourte ; & on le chassa , parce qu'elle était trop brûlée. Elle donna la charge de grand écuyer à son nain , & la place de chancelier à un page. C'est ainsi qu'elle gouverna Babylone. Tout le monde me regrettait. Le roi , qui avait été assez honnête homme jusqu'au moment où il avait voulu m'empoisonner , & vous faire étrangler , semblait avoir noyé ses vertus dans l'amour prodigieux qu'il avait pour la belle capricieuse. Il vint au temple le grand jour du feu sacré. Je le vis implorer les dieux pour *Missouff* aux pieds de la statue où j'étais renfermée. J'élevai la voix : je lui criai : *Les dieux refusent les vœux d'un roi devenu tyran , qui a voulu faire mourir une femme raisonnable , pour épouser une extravagante.* *Moabdar* fut confondu de ces paroles au point que

que sa tête se troubla. L'oracle que j'avais rendu, & la tyrannie de *Missouff* suffisaient pour lui faire perdre le jugement. Il devint fou en peu de jours.

Sa folie, qui parut un châtement du ciel, fut le signal de la révolte. On se souleva, on courut aux armes. Babylone, si longtems plongée dans une mollesse oisive, devint le théâtre d'une guerre civile affreuse. On me tira du creux de ma statue, & on me mit à la tête d'un parti. *Cador* courut à Memphis, pour vous ramener à Babylone. Le prince d'Hircanie apprenant ces funestes nouvelles, revint avec son armée faire un troisième parti dans la Chaldée. Il attaqua le roi, qui courut au-devant de lui, avec son extravagante Egyptienne. *Moabdar* mourut percé de coups. *Missouff* tomba aux mains du vainqueur. Mon malheur voulut que je fusse prise moi-même par un parti Hircanien, & qu'on me menât devant le prince précisément dans le tems qu'on lui amenait *Missouff*. Vous serez flaté, sans doute, en apprenant que le prince me trouva plus belle que l'Egyptienne; mais vous serez fâché d'apprendre qu'il me destina à son ferrail. Il me dit fort résolument, que dès qu'il aurait fini une expédition militaire qu'il allait exécuter, il viendrait à moi. Jugez de ma douleur. Mes liens avec *Moabdar* étaient rompus, je pouvais être à *Zadig*, & je tombais dans les chaînes d'un barbare. Je lui répondis avec toute la fierté que me donnait mon rang & mes sentimens. J'avais toujours entendu dire que le ciel atta-

Suite des Mélanges &c.

I

chait

chait aux personnes de ma sorte un caractère de grandeur, qui, d'un mot & d'un coup d'œil faisait rentrer dans l'abaissement du plus profond respect les téméraires qui osaient s'en écarter. Je parlai en reine; mais je fus traitée en demoiselle suivante. L'Hircanien, sans daigner seulement m'adresser la parole, dit à son eunuque noir, que j'étais une impertinente, mais qu'il me trouvait jolie. Il lui ordonna d'avoir soin de moi, & de me mettre au régime des favorites, afin de me rafraichir le teint & de me rendre plus digne de ses faveurs, pour le jour où il aurait la commodité de m'en honorer. Je lui dis que je me tuerais, il répliqua en riant, qu'on ne se tuait point, qu'il était fait à ces façons-là; & me quitta comme un homme qui vient de mettre un perroquet dans sa ménagerie. Quel état pour la première reine de l'univers, & je dirai plus, pour un cœur qui était à *Zadig*!

A ces paroles il se jeta à ses genoux, & les baigna de larmes. *Astarté* le releva tendrement, & elle continua ainsi: Je me voyais au pouvoir d'un barbare, & rivale d'une folle avec qui j'étais renfermée. Elle me raconta son aventure d'Egypte. Je jugeai par les traits dont elle vous peignait, par le tems, par le dromadaire sur lequel vous étiez monté, par toutes les circonstances, que c'était *Zadig* qui avait combattu pour elle. Je ne doutai pas que vous ne fussiez à Memphis; je pris la résolution de m'y retirer. Belle *Missouff*, lui dis-je, vous êtes beaucoup plus plaisante que moi, vous divertirez

rez bien mieux que moi le prince d'Hircanie. Facilitez-moi les moyens de me sauver; vous régnerez seule, vous me rendrez heureuse, en vous débarrassant d'une rivale. *Missouff* concerta avec moi les moyens de ma fuite. Je partis donc secrètement avec une esclave Egyptienne.

J'étais déjà près de l'Arabie, lorsqu'un fameux voleur nommé *Arbogad*, m'enleva, & me vendit à des marchands, qui m'ont amenée dans ce château, où demeure le seigneur *Ogul*. Il m'a achetée sans savoir qui j'étais. C'est un homme voluptueux, qui ne cherche qu'à faire grande chère, & qui croit que DIEU l'a mis au monde pour tenir table. Il est d'un embonpoint excessif, qui est toujours prêt à le suffoquer. Son médecin, qui n'a que peu de crédit auprès de lui quand il digère bien, le gouverne despotiquement quand il a trop mangé. Il lui a persuadé qu'il le guérirait avec un basilic cuit dans de l'eau rose. Le seigneur *Ogul* a promis sa main à celle de ses esclaves qui lui apporterait un basilic. Vous voyez que je les laisse s'empressez à mériter cet honneur, & je n'ai jamais eu moins d'envie de trouver ce basilic, que depuis que le ciel a permis que je vous revisse.

Alors *Astarté* & *Zadig* se dirent tout ce que des sentimens longtems retenus, tout ce que leurs malheurs & leurs amours pouvaient inspirer aux cœurs les plus nobles & les plus passionnés; & les génies qui président à l'amour, portèrent leurs paroles jusqu'à la sphère de *Vénus*.

Les femmes rentrèrent chez *Ogul*, sans avoir rien trouvé. *Zadig* se fit présenter à lui, & lui parla en ces termes: Que la santé immortelle descende du ciel pour avoir soin de tous vos jours! Je suis médecin; j'ai accouru vers vous sur le bruit de votre maladie, & je vous ai apporté un basilic cuit dans de l'eau-rosé. Ce n'est pas que je prétende vous épouser. Je ne vous demande que la liberté d'une jeune esclave de Babylone, que vous avez depuis quelques jours; & je consens de rester en esclavage à sa place, si je n'ai pas le bonheur de guérir le magnifique seigneur *Ogul*.

La proposition fut acceptée. *Astarté* partit pour Babylone avec le domestique de *Zadig*, en lui promettant de lui envoyer incessamment un courier, pour l'instruire de tout ce qui se ferait passé. Leurs adieux furent aussi tendres que l'avait été leur reconnaissance. Le moment où l'on se retrouve, & celui où l'on se sépare, sont les deux plus grandes époques de la vie, comme dit le grand livre du *Zend*. *Zadig* aimait la reine autant qu'il le jurait, & la reine aimait *Zadig* plus qu'elle ne lui disait.

Cependant *Zadig* parla ainsi à *Ogul*: Seigneur, on ne mange point mon basilic, toute sa vertu doit entrer chez vous par les pores. Je l'ai mis dans un petit outre bien enflé & couvert d'une peau fine: il faut que vous poussiez cet outre de toute votre force, & que je vous le renvoie à plusieurs reprises; & en peu de jours de régime vous verrez ce que peut mon art. *Ogul* dès le premier jour fut tout essoufflé, & crut qu'il mour-

mourrait de fatigue. Le second il fut moins fatigué, & dormit mieux. En huit jours il recouvra toute la force, la santé, la légèreté & la gayeté de ses plus brillantes années. Vous avez joué au ballon, & vous avez été sobre, lui dit *Zadig* : apprenez qu'il n'y a point de basilic dans la nature, qu'on se porte toujours bien avec de la sobriété & de l'exercice, & que l'art de faire subsister ensemble l'intempérance & la santé, est un art aussi chimérique que la pierre philosophale, l'astrologie judiciaire, & la théologie des mages.

Le premier médecin d'*Ogul*, sentant combien cet homme était dangereux pour la médecine, s'unit avec l'apothicaire du corps pour envoyer *Zadig* chercher des basilics dans l'autre monde. Ainsi après avoir été toujours puni pour avoir bien fait, il était prêt de périr pour avoir guéri un seigneur gourmand. On l'invita à un excellent diner. Il devait être empoisonné au second service ; mais il reçut un courier de la belle *Afsarté* au premier. Il quitta la table, & partit. Quand on est aimé d'une belle femme, dit le grand *Zoroastre*, on se tire toujours d'affaire dans ce monde.



Les Combats.

LA reine avait été reçue à Babylone avec les transports qu'on a toujours pour une belle princesse qui a été malheureuse. Babylone alors paraissait être plus tranquille. Le prince d'Hircanie avait été tué dans un combat. Les Babyloniens vainqueurs déclarèrent qu'*Astarté* épouserait celui qu'on choisirait pour souverain. On ne voulut point que la première place du monde, qui serait celle de mari d'*Astarté*, & de roi de Babylone, dépendit des intrigues & des cabales. On jura de reconnaître pour roi le plus vaillant & le plus sage. Une grande lice, bordée d'amphithéâtres magnifiquement ornés, fut formée à quelques lieues de la ville. Les combattans devaient s'y rendre armés de toutes pièces. Chacun d'eux avait derrière les amphithéâtres un appartement séparé, où il ne devait être vû ni connu de personne. Il fallait courir quatre lances. Ceux qui seraient assez heureux pour vaincre quatre chevaliers, devaient combattre ensuite les uns contre les autres; de façon que celui qui resterait le dernier maître du champ, serait proclamé le vainqueur des jeux. Il devait revenir quatre jours après avec les mêmes armes, & expliquer les énigmes proposées par les mages. S'il n'expliquait point les énigmes, il n'était point roi, & il fallait recommencer à courir des lances, jusqu'à ce qu'on trouvât un homme qui fût vainqueur dans ces deux combats; car

car on voulait absolument pour roi le plus vaillant & le plus sage. La reine pendant tout ce tems devait être étroitement gardée : on lui permettait seulement d'assister aux jeux, couverte d'un voile ; mais on ne souffrait pas qu'elle parlât à aucun des prétendans, afin qu'il n'y eût ni faveur ni injustice.

Voilà ce qu'*Astarté* faisait savoir à son amant, espérant qu'il montrerait pour elle plus de valeur & d'esprit que personne. Il partit, & pria *Vénus* de fortifier son courage, & d'éclairer son esprit. Il arriva sur le rivage de l'Euphrate, la veille de ce grand jour. Il fit inscrire sa devise parmi celles des combattans, en cachant son visage & son nom, comme la loi l'ordonnait ; & alla se reposer dans l'appartement qui lui échut par le sort. Son ami *Cador* qui était revenu à Babylone, après l'avoir inutilement cherché en Egypte, fit porter dans sa loge une armure complète, que la reine lui envoyait. Il lui fit amener aussi de sa part le plus beau cheval de Perse. *Zadig* reconnut *Astarté* à ces présens : son courage & son amour en prirent de nouvelles forces & de nouvelles espérances.

Le lendemain la reine étant venuë se placer sous un dais de pierreries, & les amphithéâtres étant remplis de toutes les dames & de tous les ordres de Babylone, les combattans parurent dans le cirque. Chacun d'eux vint mettre sa devise aux pieds du grand-mage. On tira au sort les devises ; celle de *Zadig* fut la dernière. Le premier qui s'avança était un seigneur très-riche, nommé *Uobad*, fort vain, peu

courageux, très-mal-adroit, & fans esprit. Ses domestiques l'avaient persuadé, qu'un homme comme lui devait être roi : il leur avait répondu : Un homme comme moi doit régner ; ainsi on l'avait armé de pied en cap. Il portait une armure d'or émaillée de verd, un panache verd, une lance ornée de rubans verds. On s'aperçut d'abord à la manière dont *Itobad* gouvernait son cheval, que ce n'était pas un homme comme lui à qui le ciel réservait le sceptre de Babylone. Le premier cavalier qui courut contre lui le désarçonna ; le second le renversa sur la croupe de son cheval, les deux jambes en l'air, & les bras étendus. *Itobad* se remit, mais de si mauvaise grace, que tout l'amphithéâtre se mit à rire. Un troisième ne daigna pas se servir de sa lance ; mais en lui faisant une passe, il le prit par la jambe droite, & lui faisant faire un demi-tour, il le fit tomber sur le sable : les écuyers des jeux accoururent à lui en riant, & le remirent en selle. Le quatrième combattant le prend par la jambe gauche, & le fait tomber de l'autre côté. On le conduisit avec des huées à sa loge, où il devait passer la nuit selon la loi ; & il disait en marchant à peine : Quelle aventure pour un homme comme moi !

Les autres chevaliers s'acquittèrent mieux de leur devoir. Il y en eut qui vainquirent deux combattans de fuite ; quelques-uns allèrent jusqu'à trois. Il n'y eut que le prince *Otame* qui en vainquit quatre. Enfin *Zadig* combattit à son tour : il désarçonna quatre cavaliers de fuite
avec

avec toute la grace possible. Il falut donc voir qui ferait vainqueur d'*Otame* ou de *Zadig*. Le premier portait des armes bleues & or, avec un panache de même ; celles de *Zadig* étaient blanches. Tous les vœux se partageaient entre le cavalier bleu & le cavalier blanc. La reine à qui le cœur palpitait, faisait des prières au ciel pour la couleur blanche.

Les deux champions firent des passes & des voltes avec tant d'agilité, ils se donnèrent de si beaux coups de lance, ils étaient si fermes sur leurs arçons, que tout le monde, hors la reine, souhaitait qu'il y eût deux rois dans Babylone. Enfin leurs chevaux étant lassés, & leurs lances rompues, *Zadig* usa de cette adresse : il passa derrière le prince bleu, s'élança sur la croupe de son cheval, le prend par le milieu du corps, le jette à terre, se met en selle à sa place, & caracolle autour d'*Otame* étendu sur la place. Tout l'amphithéâtre crie, Victoire au cavalier blanc. *Otame* indigné se relève, tire son épée ; *Zadig* saute de cheval le fabre à la main. Les voilà tous deux sur l'arène, livrant un nouveau combat, où la force & l'agilité triomphent tour-à-tour. Les plumes de leur casque, les cloux de leurs brassards, les mailles de leur armure sautent au loin sous mille coups précipités. Ils frappent de pointe & de taille, à droite, à gauche, sur la tête, sur la poitrine ; ils reculent, ils avancent, ils se mesurent, ils se rejoignent, ils se saisissent, ils se replient comme des serpens, ils s'attaquent comme des lions ; le feu jaillit à tout moment des coups qu'ils

qu'ils se portent. Enfin *Zadig* ayant un moment repris ses esprits, s'arrête, fait une feinte, passe sur *Otame*, le fait tomber, le désarme, & *Otame* s'écrie: O chevalier blanc! c'est vous qui devez régner sur Babylone. La reine était au comble de la joie. On reconduisit le chevalier bleu & le chevalier blanc chacun à leur loge, ainsi que tous les autres, selon ce qui était porté par la loi. Des muets vinrent les servir, & leur apporter à manger. On peut juger si le petit muet de la reine ne fut pas celui qui servit *Zadig*. Ensuite on les laissa dormir seuls jusqu'au lendemain matin, tems où le vainqueur devait apporter sa devise au grand mage, pour la confronter & se faire reconnaître.

Zadig dormit, quoiqu'amoureux, tant il était fatigué. *Itobad* qui était couché auprès de lui, ne dormit point. Il se leva pendant la nuit, entra dans sa loge, prit les armes blanches de *Zadig* avec sa devise, & mit son armure verte à la place. Le point du jour étant venu, il alla fièrement au grand mage déclarer qu'un homme comme lui était vainqueur. On ne s'y attendait pas; mais il fut proclamé, pendant que *Zadig* dormait encore. *Astarté* surprise, & le désespoir dans le cœur, s'en retourna dans Babylone. Tout l'amphithéâtre était déjà presque vuide, lorsque *Zadig* s'éveilla; il chercha ses armes, & ne trouva que cette armure verte. Il était obligé de s'en couvrir, n'ayant rien autre chose auprès de lui. Etonné & indigné, il les endossa avec fureur: il avance dans cet équipage.

Tout

Tout ce qui était encor sur l'amphithéâtre & dans le cirque, le reçut avec des huées. On l'entourait, on lui insultait en face. Jamais homme n'essuya des mortifications si humiliantes. La patience lui échapa; il écarta à coups de fabre la populace qui osait l'outrager; mais il ne savait quel parti prendre. Il ne pouvait voir la reine, il ne pouvait réclamer l'armure blanche qu'elle lui avait envoyée, c'eût été la compromettre: ainsi tandis qu'elle était plongée dans la douleur, il était pénétré de fureur & d'inquiétude. Il se promenait sur les bords de l'Euphrate, persuadé que son étoile le destinait à être malheureux sans ressource, repassant dans son esprit toutes ses disgraces, depuis l'aventure de la femme qui haïssait les borgnes, jusqu'à celle de son armure. Voilà ce que c'est, disait-il, de m'être éveillé trop tard; si j'avais moins dormi, je serais roi de Babylone, je posséderais *Astarté*. Les sciences, les mœurs, le courage n'ont donc jamais servi qu'à mon infortune. Il lui échapa enfin de murmurer contre la Providence, & il fut tenté de croire que tout était gouverné par une destinée cruelle qui opprimait les bons & qui faisait prospérer les chevaliers verts. Un de ses chagrins était de porter cette armure verte, qui lui avait attiré tant de huées. Un marchand passa, il la lui vendit à vil prix, & prit du marchand une robe & un bonnet long. Dans cet équipage, il côtoyait l'Euphrate, rempli de désespoir, & accusant en secret la Providence qui le persécutait toujours.

L'Hermite.

IL rencontra en marchant un hermite , dont la barbe blanche & vénérable lui descendait jusqu'à la ceinture. Il tenait en main un livre , qu'il lisait attentivement. *Zadig* s'arrêta , & lui fit une profonde inclination. L'hermite le salua d'un air si noble & si doux , que *Zadig* eut la curiosité de l'entretenir. Il lui demanda quel livre il lisait : C'est le livre des destinées , dit l'hermite , voulez-vous en lire quelque chose ? Il mit le livre dans les mains de *Zadig* , qui , tout instruit qu'il était dans plusieurs langues , ne put déchiffrer un seul caractère du livre. Cela redoubla encor sa curiosité. Vous me paraîsez bien chagrin , lui dit ce bon père. Hélas ! que j'en ai sujet ! dit *Zadig*. Si vous permettez que je vous accompagne , repartit le vieillard , peut être vous serai-je utile : J'ai quelquefois répandu des sentimens de consolation dans l'ame des malheureux. *Zadig* se sentit du respect pour l'air , pour la barbe , & pour le livre de l'hermite. Il lui trouva dans la conversation des lumières supérieures. L'hermite parlait de la destinée , de la justice , de la morale , du souverain bien , de la faiblesse humaine , des vertus & des vices , avec une éloquence si vive & si touchante , que *Zadig* se sentit entraîné vers lui par un charme invincible. Il le pria avec instance de ne le point quitter , jusqu'à ce
qu'ils

qu'ils fussent de retour à Babylone. Je vous demande moi-même cette grace, lui dit le vieillard ; jurez-moi par *Orosmade*, que vous ne vous séparerez point de moi d'ici à quelques jours, quelque chose que je fasse. *Zadig* jura, & ils partirent ensemble.

Les deux voyageurs arrivèrent le soir à un château superbe. L'hermite demanda l'hospitalité pour lui & pour le jeune homme qui l'accompagnait. Le portier qu'on aurait pris pour un grand seigneur, les introduisit avec une espèce de bonté dédaigneuse. On les présenta à un principal domestique, qui leur fit voir les appartemens magnifiques du maître. Ils furent admis à sa table au bas bout, sans que le seigneur du château les honorât d'un regard ; mais ils furent servis comme les autres, avec délicatesse & profusion. On leur donna ensuite à laver dans un bassin d'or garni d'émeraudes & de rubis. On les mena coucher dans un bel appartement, & le lendemain matin un domestique leur apporta à chacun une pièce d'or, après quoi on les congédia.

Le maître de la maison, dit *Zadig* en chemin, me parait être un homme généreux, quoiqu'un peu fier ; il exerce noblement l'hospitalité. En disant ces paroles, il aperçut qu'une espèce de poche très-large que portait l'hermite paraissait tendue & enflée : il y vit le bassin d'or garni de pierreries, que celui-ci avait volé. Il n'osa d'abord en rien témoigner ; mais il était dans une étrange surprise.

Vers le midi l'hermite se présenta à la porte
d'une

d'une maison très-petite, où logeait un riche avare; il y demanda l'hospitalité pour quelques heures. Un vieux valet mal habillé le reçut d'un ton rude, & fit entrer l'hermite & *Zadig* dans l'écurie, où on leur donna quelques olives pourries, de mauvais pain & de la bière gâtée. L'hermite but & mangea d'un air aussi content que la veille; puis s'adressant à ce vieux valet, qui les observait tous deux pour voir s'ils ne volaient rien, & qui les pressait de partir, il lui donna les deux pièces d'or qu'il avait reçues le matin, & le remercia de toutes ses attentions. Je vous prie, ajouta-t-il, faites-moi parler à votre maître. Le valet étonné introduisit les deux voyageurs: Magnifique seigneur, dit l'hermite, je ne puis que vous rendre de très-humbles graces, de la manière noble dont vous nous avez reçus. Daignez accepter ce bassin d'or, comme un faible gage de ma reconnaissance. L'avare fut prêt de tomber à la renverse. L'hermite ne lui donna pas le tems de revenir de son faïssement, il partit au plus vite avec son jeune voyageur. Mon père, lui dit *Zadig*, qu'est-ce que tout ce que je vois? Vous ne me paraissez ressembler en rien aux autres hommes: vous volez un bassin d'or garni de pierreries à un seigneur qui vous reçoit magnifiquement, & vous le donnez à un avare qui vous traite avec indignité. Mon fils, répondit le vieillard, cet homme magnifique, qui ne reçoit les étrangers que par vanité, & pour faire admirer ses richesses, deviendra plus sage; l'avare apprendra
à

à exercer l'hospitalité : ne vous étonnez de rien , & suivez-moi. *Zadig* ne savait encor s'il avait affaire au plus fou ou au plus sage de tous les hommes ; mais l'hermite parlait avec tant d'ascendant , que *Zadig* , lié d'ailleurs par son serment , ne put s'en empêcher de le suivre.

Ils arrivèrent le soir à une maison agréablement bâtie , mais simple , où rien ne sentait ni la prodigalité , ni l'avarice. Le maître était un philosophe retiré du monde , qui cultivait en paix la sagesse & la vertu , & qui cependant ne s'ennuyait pas. Il s'était plu à bâtir cette retraite , dans laquelle il recevait les étrangers , avec une noblesse qui n'avait rien de l'ostentation. Il alla lui-même au devant des deux voyageurs , qu'il fit reposer d'abord dans un appartement commode. Quelque tems après il les vint prendre lui-même , pour les inviter à un repas propre & bien entendu , pendant lequel il parla avec discrétion des dernières révolutions de Babylone. Il parut sincèrement attaché à la reine , & souhaita que *Zadig* eût paru dans la lice pour disputer la couronne : mais les hommes , ajoûta-t-il , ne méritent pas d'avoir un roi comme *Zadig*. Celui-ci rougissait , & sentait redoubler ses douleurs. On convint dans la conversation , que les choses de ce monde n'allaient pas toujours au gré des plus sages. L'hermite soutint toujours qu'on ne connaissait pas les voyes de la Providence , & que les hommes avaient tort de juger d'un tout , dont ils n'apercevaient que la plus petite partie.

On parla des passions : Ah ! qu'elles sont funestes ! disait *Zadig*. Ce sont les vents qui enflent les voiles du vaisseau , repartit l'hermite ; elles le submergent quelquefois ; mais sans elles il ne pourrait voguer. La bile rend colère & malade ; mais sans la bile l'homme ne pourrait vivre. Tout est dangereux ici-bas , & tout est nécessaire.

On parla de plaisir , & l'hermite prouva que c'est un présent de la Divinité ; car , dit-il , l'homme ne peut se donner ni sensation ni idées , il reçoit tout ; la peine & le plaisir lui viennent d'ailleurs comme son être.

Zadig admirait comment un homme , qui avait fait des choses si extravagantes , pouvait raisonner si bien. Enfin , après un entretien aussi instructif qu'agréable , l'hôte reconduisit ses deux voyageurs dans leur appartement , en bénissant le ciel qui lui avait envoyé deux hommes si sages & si vertueux. Il leur offrit de l'argent d'une manière aisée & noble qui ne pouvait déplaire. L'Hermite le refusa , & lui dit qu'il prenait congé de lui , comptant partir pour Babylone avant le jour. Leur séparation fut tendre ; *Zadig* surtout se sentait plein d'estime & d'inclination pour un homme si aimable.

Quand l'hermite & lui furent dans leur appartement , ils firent longtems l'éloge de leur hôte. Le vieillard au point du jour éveilla son camarade. Il faut partir , dit-il ; mais tandis que tout le monde dort encor , je veux laisser à cet homme un témoignage de mon estime & de mon affection. En disant ces mots ,

il prit un flambeau, & mit le feu à la maison. *Zadig* épouvanté jetta des cris, & voulut l'empêcher de commettre une action si affreuse. L'hermite l'entraînait par une force supérieure; la maison était enflammée. L'hermite, qui était déjà assez loin avec son compagnon, la regardait brûler tranquillement. Dieu merci, dit-il, voilà la maison de mon cher hôte détruite de fond en comble! l'heureux homme! A ces mots *Zadig* fut tenté à la fois d'éclater de rire, de dire des injures au révérend père, de le battre, & de s'enfuir. Mais il ne fit rien de tout cela, & toujours subjugué par l'ascendant de l'hermite, il le suivit, malgré lui, à la dernière couchée.

Ce fut chez une veuve charitable & vertueuse, qui avait un neveu de quatorze ans, plein d'agrémens, & son unique espérance. Elle fit du mieux qu'elle put les honneurs de sa maison. Le lendemain elle ordonna à son neveu d'accompagner les voyageurs jusqu'à un pont, qui étant rompu depuis peu, était devenu un passage dangereux. Le jeune homme empressé marche au-devant d'eux. Quand ils furent sur le pont, Venez, dit l'hermite au jeune homme, il faut que je marque ma reconnaissance à votre tante. Il le prend alors par les cheveux, & le jette dans la rivière. L'enfant tombe, reparaît un moment sur l'eau, & est engouffré dans le torrent. O monstre! ô le plus scélérat de tous les hommes! s'écria *Zadig*. Vous m'aviez promis plus de patience, lui dit l'hermite en l'interrompant: apprenez que sous les rui-

nes de cette maison où la Providence a mis le feu, le maître a trouvé un trésor immense : apprenez que ce jeune homme, dont la Providence a tordu le cou, aurait assassiné sa tante dans un an, & vous dans deux. Qui te l'a dit, barbare ? cria *Zadig* : & quand tu aurais lu cet événement dans ton livre des destinées, t'est-il permis de noyer un enfant qui ne t'a point fait de mal ?

Tandis que le Babylonien parlait, il aperçut que le vieillard n'avait plus de barbe, que son visage prenait les traits de la jeunesse. Son habit d'hermite disparut ; quatre belles ailes couvraient un corps majestueux & resplendissant de lumière. O envoyé du ciel ! ô ange divin ! s'écria *Zadig* en se prosternant, tu es donc descendu de l'empirée, pour apprendre à un faible mortel à se soumettre aux ordres éternels. Les hommes, dit l'ange *Jesrad*, jugent de tout sans rien connaître : tu étais celui de tous les hommes qui méritait le plus d'être éclairé. *Zadig* lui demanda la permission de parler. Je me défie de moi-même, dit-il ; mais oserai-je te prier de m'éclaircir un doute : Ne vaudrait-il pas mieux avoir corrigé cet enfant, & l'avoir rendu vertueux, que de le noyer ? *Jesrad* reprit : S'il avait été vertueux, & s'il eût vécu, son destin était d'être assassiné lui-même, avec la femme qu'il devait épouser, & le fils qui en devait naître. Mais quoi ? dit *Zadig*, il est donc nécessaire qu'il y ait des crimes & des malheurs, & les malheurs tombent sur les gens de bien ! Les méchans, répondit *Jesrad*, sont toujours mal-
heu-

heureux: ils servent à éprouver un petit nombre de justes répandus sur la terre, & il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien. Mais, dit *Zadig*, s'il n'y avait que du bien, & point de mal? Alors, reprit *Jesrad*, cette terre serait une autre terre; l'enchaînement des événemens ferait un autre ordre de sagesse; & cet autre ordre, qui ferait parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'Être suprême, de qui le mal ne peut approcher. Il a créé des millions de mondes, dont aucun ne peut ressembler à l'autre. Cette immense variété est un attribut de sa puissance immense. Il n'y a ni deux feuilles d'arbres sur la terre, ni deux globes dans les champs infinis du ciel, qui soient semblables; & tout ce que tu vois sur le petit atome où tu es né, devait être dans sa place & dans son tems fixe, selon les ordres immuables de celui qui embrasse tout. Les hommes pensent que cet enfant qui vient de périr, est tombé dans l'eau par hazard, que c'est par un même hazard que cette maison est brûlée: mais il n'y a point de hazard; tout est épreuve, ou punition, ou récompense, ou prévoyance. Souvien-toi de ce pêcheur, qui se croyait le plus malheureux de tous les hommes. *Orosmade* t'a envoyé pour changer sa destinée. Faible mortel, cesse de disputer contre ce qu'il faut adorer. Mais, dit *Zadig*. . . Comme il disait *Mais*, l'ange prenait déjà son vol vers la dixième sphère. *Zadig* à genoux adora la Providence, & se soumit. L'ange lui cria du haut des airs: Pren ton chemin vers Babylone.

Les Enigmes.

Zadig hors de lui-même, & comme un homme auprès de qui est tombé le tonnerre, marchait au hazard. Il entra dans Babylone le jour où ceux qui avaient combattu dans la lice, étaient déjà rassemblés dans le grand vestibule du palais, pour expliquer les énigmes, & pour répondre aux questions du grand-mage. Tous les chevaliers étaient arrivés, excepté l'armure verte. Dès que *Zadig* parut dans la ville, le peuple s'assembla autour de lui; les yeux ne se rassasiaient point de le voir, les bouches de le bénir, les cœurs de lui souhaiter l'empire. L'envieux le vit passer, frémit & se détourna. Le peuple le porta jusqu'au lieu de l'assemblée. La reine, à qui on apprit son arrivée, fut en proie à l'agitation de la crainte & de l'espérance; l'inquiétude la dévorait; elle ne pouvait comprendre, ni pourquoi *Zadig* était sans armes, ni comment *Itobad* portait l'armure blanche. Un murmure confus s'éleva à la vue de *Zadig*. On était surpris & charmé de le revoir; mais il n'était permis qu'aux chevaliers qui avaient combattu, de paraître dans l'assemblée.

J'ai combattu comme un autre, dit-il; mais un autre porte ici mes armes; & en attendant que j'aye l'honneur de le prouver, je demande la permission de me présenter pour expliquer les énigmes. On alla aux voix: sa réputation de probité

bité était encor si fortement imprimée dans les esprits, qu'on ne balançoit pas à l'admettre.

Le grand-mage proposa d'abord cette question: Quelle est de toutes les choses du monde la plus longue & la plus courte, la plus prompte & la plus lente, la plus divisible & la plus étendue, la plus négligée & la plus regrettée, sans qui rien ne se peut faire, qui dévore tout ce qui est petit, & qui vivifie tout ce qui est grand?

C'était à *Itobad* à parler: Il répondit qu'un homme comme lui n'entendait rien aux énigmes, & qu'il lui suffisait d'avoir vaincu à grands coups de lance. Les uns dirent que le mot de l'énigme était la fortune, d'autres la terre, d'autres la lumière. *Zadig* dit que c'était le tems: Rien n'est plus long, ajouta-t-il, puisqu'il est la mesure de l'éternité; rien n'est plus court, puisqu'il manque à tous nos projets; rien n'est plus lent pour qui attend, rien de plus rapide pour qui jouit; il s'étend jusqu'à l'infini en grand, il se divise jusques dans l'infini en petit; tous les hommes le négligent, tous en regrettent la perte; rien ne se fait sans lui; il fait oublier tout ce qui est indigne de la postérité, & il immortalise les grandes choses. L'assemblée convint que *Zadig* avait raison.

On demanda ensuite: Quelle est la chose qu'on reçoit sans remercier, dont on jouit sans savoir comment, qu'on donne aux autres quand on ne fait où l'on en est, & qu'on perd sans s'en appercevoir?

Chacun dit son mot. *Zadig* devina seul que c'était la vie. Il expliqua toutes les autres énig-

mes avec la même facilité. *Itobad* disait tous jours que rien n'était plus aisé, & qu'il en ferait venu à bout tout aussi facilement, s'il avait voulu s'en donner la peine. On proposa des questions sur la justice, sur le souverain bien, sur l'art de régner. Les réponses de *Zadig* furent jugées les plus solides. C'est bien dommage, disait-on, qu'un si bon esprit soit un si mauvais cavalier.

Illustres seigneurs, dit *Zadig*, j'ai eu l'honneur de vaincre dans la lice. C'est à moi qu'appartient l'armure blanche. Le seigneur *Itobad* s'en empara pendant mon sommeil : il jugea apparemment qu'elle lui fierait mieux que la verte. Je suis prêt de lui prouver d'abord devant vous, avec ma robe & mon épée, contre toute cette belle armure blanche qu'il m'a prise, que c'est moi qui ai eu l'honneur de vaincre le brave *Otame*.

Itobad accepta le défi avec la plus grande confiance. Il ne doutait pas qu'étant casqué, cuirassé, brassardé, il ne vînt aisément à bout d'un champion en bonnet de nuit & en robe de chambre. *Zadig* tira son épée, en saluant la reine, qui le regardait, pénétrée de joie & de crainte. *Itobad* tira la sienne, en ne saluant personne. Il s'avança sur *Zadig* comme un homme qui n'avait rien à craindre. Il était prêt à lui fendre la tête. *Zadig* fut parer le coup, en opposant ce qu'on appelle le fort de l'épée au faible de son adversaire, de façon que l'épée d'*Itobad* se rompit. Alors *Zadig* saisissant son ennemi au corps, le renversa par terre ; & lui portant la

pointe

pointe de son épée au défaut de la cuirasse : Laissez-vous désarmer , dit-il , ou je vous tue. *Isobad* , toujours surpris des disgrâces qui arrivaient à un homme comme lui , laissa faire *Zadig* , qui lui ôta paisiblement son magnifique casque , sa superbe cuirasse , ses beaux brassards , ses brillans cuissards , s'en revêtit , & courut dans cet équipage se jeter aux genoux d'*Astarté*. *Cador* prouva aisément que l'armure appartenait à *Zadig*. Il fut reconnu roi d'un consentement unanime , & surtout de celui d'*Astarté* , qui goûta , après tant d'adversités , la douceur de voir son amant digne aux yeux de l'univers d'être son époux. *Isobad* alla se faire appeler monseigneur dans sa maison. *Zadig* fut roi , & fut heureux. Il avait présent à l'esprit ce que lui avait dit l'ange *Jesrad*. Il se souvenait même du grain de sable devenu diamant. La reine & lui adorèrent la Providence. *Zadig* laissa la belle capricieuse *Missouf* courir le monde. Il envoya chercher le brigand *Arbogad* , auquel il donna un grade honorable dans son armée , avec promesse de l'avancer aux premières dignités , s'il se comportait en vrai guerrier , & de le faire pendre , s'il faisait le métier de brigand.

Sétoc fut appelé du fond de l'Arabie , avec la belle *Almona* , pour être à la tête du commerce de Babylone. *Cador* fut placé & chéri selon ses services : il fut l'ami du roi , & le roi fut alors le seul monarque de la terre qui eût un ami. Le petit muet ne fut pas oublié. On donna une belle maison au pêcheur. *Orcan* fut

condamné à lui payer une grosse somme, & à lui rendre sa femme; mais le pêcheur devenu sage, ne prit que l'argent.

Ni la belle *Semire* ne se consolait d'avoir crû que *Zadig* ferait borgne, ni *Azora* ne cessait de pleurer d'avoir voulu lui couper le nez. Il adoucit leurs douleurs par des présens. L'empire jouit de la paix, de la gloire & de l'abondance: ce fut le plus beau siècle de la terre; elle était gouvernée par la justice & par l'amour. On bénissait *Zadig*, & *Zadig* bénissait le ciel.



CHAPITRE SOIXANTE-CINQUIEME.
 LE MONDE COMME IL VA,
 VISION DE BABOUC,

écrite par lui-même.

PArmi les génies, qui président aux empires du monde, *Ituriel* tient un des premiers rangs, & il a le département de la haute Asie. Il descendit un matin dans la demeure du Scythe *Babouc* sur le rivage de l'Oxus, & lui dit; *Babouc*, les folies & les excès des Perfes ont attiré notre colère; il s'est tenu hier une assemblée des génies de la haute Asie, pour favoir si on châtierait Persépolis, ou si on la détruirait. Va dans cette ville, examine tout; tu reviendras m'en rendre un compte fidèle; & je me déterminerai, sur ton rapport, à corriger la ville ou à l'exterminer. Mais, seigneur, dit humblement *Babouc*, je n'ai jamais été en Perse; je n'y connais personne. Tant mieux, dit l'ange, tu ne feras point partial; tu as reçu du ciel le discernement, & j'y ajoute le don d'inspirer la confiance; marche, regarde, écoute, observe, & ne crain rien; tu feras partout bien reçu.

Babouc monta sur son chameau, & partit
avec

avec ses serviteurs. Au bout de quelques journées il rencontra vers les plaines de Sennaar l'armée Perfanne qui allait combattre l'armée Indienne. Il s'adressa d'abord à un soldat, qu'il trouva écarté. Il lui parla, & lui demanda, quel était le sujet de la guerre? Par tous les dieux, dit le soldat, je n'en fais rien. Ce n'est pas mon affaire; mon métier est de tuer & d'être tué pour gagner ma vie; il n'importe qui je serve. Je pourrais bien même dès demain passer dans le camp des Indiens, car on dit qu'ils donnent près d'une demi-dragme de cuivre par jour à leurs soldats de plus que nous n'en avons dans ce maudit service de Perse. Si vous voulez savoir pourquoi on se bat, parlez à mon capitaine.

Babouc ayant fait un petit présent au soldat, entra dans le camp. Il fit bientôt connaissance avec le capitaine, & lui demanda le sujet de la guerre. Comment voulez-vous que je le sache? dit le capitaine; & que m'importe ce beau sujet? J'habite à deux cent lieues de Persépolis; j'entens dire que la guerre est déclarée; j'abandonne aussitôt ma famille, & je vais chercher, selon notre coutume, la fortune ou la mort, attendu que je n'ai rien à faire. Mais vos camarades, dit *Babouc*, ne sont-ils pas un peu plus instruits que vous? Non, dit l'officier, il n'y a guères que nos principaux satrapes qui savent bien précisément pourquoi on s'égorge.

Babouc étonné s'introduisit chez les généraux; il entra dans leur familiarité. L'un d'eux lui dit

dit enfin : La cause de cette guerre qui désolé depuis vingt ans l'Asie, vient originairement d'une querelle entre un eunuque d'une femme du grand roi de Perse & un commis d'un bureau du grand roi des Indes. Il s'agissait d'un droit qui revenait à peu près à la trentième partie d'une darique. Le premier - ministre des Indes & le nôtre soutinrent dignement les droits de leurs maîtres. La querelle s'échauffa. On mit de part & d'autre en campagne une armée d'un million de soldats. Il faut recruter cette armée tous les ans de plus de quatre cent mille hommes. Les meurtres, les incendies, les ruines, les dévastations se multiplient; l'univers souffre, & l'acharnement continuë. Notre premier - ministre & celui des Indes protestent souvent, qu'ils n'agissent que pour le bonheur du genre-humain; & à chaque protestation il y a toujours quelque ville détruite & quelques provinces ravagées.

Le lendemain fut un bruit qui se répandit que la paix allait être conclüe, le général Persan & le général Indien s'empressèrent de donner bataille; elle fut sanglante. *Babouc* en vit toutes les fautes & toutes les abominations; il fut témoin des manœuvres des principaux satrapes, qui firent ce qu'ils purent pour faire battre leur chef. Il vit des officiers tués par leurs propres troupes; il vit des soldats qui achevaient d'égorger leurs camarades expirans, pour leur arracher quelques lambeaux sanglans, déchirés & couverts de fange. Il entra dans les hôpitaux où l'on transportait les blessés, dont la plupart expiraient par
la

La négligence inhumaine de ceux même que le roi de Perse payait chèrement pour les secourir. Sont-ce-là des hommes, s'écria *Babouc*, ou des bêtes féroces ? Ah ! je vois bien que *Persepolis* sera détruite.

Occupé de cette pensée, il passa dans le camp des Indiens ; il y fut aussi-bien reçu que dans celui des Perses, selon ce qui lui avait été prédit ; mais il y vit tous les mêmes excès qui l'avaient saisi d'horreur. Oh, oh, dit-il en lui-même, si l'ange *Ituriel* veut exterminer les Persans, il faut donc que l'ange des Indes détruise aussi les Indiens. S'étant ensuite informé plus en détail de ce qui s'était passé dans l'une & l'autre armée, il apprit des actions de générosité, de grandeur d'ame, d'humanité, qui l'étonnèrent & le ravirent. Inexplicables humains, s'écria-t-il, comment pouvez-vous réunir tant de bassesse & de grandeur, tant de vertus & de crimes ?

Cependant la paix fut déclarée. Les chefs des deux armées, dont aucun n'avait remporté la victoire, mais qui pour leur seul intérêt avaient fait verser le sang de tant d'hommes leurs semblables, allèrent briguer dans leurs cours des récompenses. On célébra la paix dans des écrits publics, qui n'annonçaient que le retour de la vertu & de la félicité sur la terre. Dieu soit loué, dit *Babouc* ; *Persepolis* fera le séjour de l'innocence épurée ; elle ne sera point détruite, comme le voulaient ces vilains génies : courons sans tarder dans cette capitale de l'Asie.

* * * * *

Il arriva dans cette ville immense par l'ancienne entrée, qui était toute barbare, & dont la rufficité dégoûtante offensait les yeux. Toute cette partie de la ville se ressentait du tems où elle avait été bâtie; car malgré l'opiniâtreté des hommes à louer l'antique aux dépens du moderne, il faut avouer qu'en tout genre les premiers essais sont toujours grossiers.

Babouc se mêla dans la foule d'un peuple composé de ce qu'il y avait de plus sale & de plus laid dans les deux sexes. Cette foule se précipitait d'un air hébété dans un enclos vaste & sombre. Au bourdonnement continu, au mouvement qu'il y remarqua, à l'argent que quelques personnes donnaient à d'autres pour avoir droit de s'asseoir, il crut être dans un marché où l'on vendait des chaises de paille; mais bientôt voyant que plusieurs femmes se mettaient à genoux, en faisant semblant de regarder fixement devant elles, & en regardant les hommes de côté, il s'aperçut qu'il était dans un temple. Des voix aigres, rauques, sauvages, discordantes, faisaient retentir la voûte de sons mal articulés, qui faisaient le même effet que les voix des onagres quand elles répondent dans les plaines des Pictaves au cornet à bouquin qui les appelle. Il se bouchait les oreilles; mais il fut prêt de se boucher encore les yeux & le nez, quand il vit entrer dans ce temple des ouvriers avec des pinces

&

& des pèles. Ils remuèrent une large pierre , & jettèrent à droite & à gauche une terre dont s'exhalait une odeur empestée ; ensuite on vint poser un mort dans cette ouverture , & on remit la pierre par-dessus. Quoi , s'écria *Babouc* , ces peuples enterrent leurs morts dans les mêmes lieux où ils adorent la Divinité ? Quoi , leurs temples sont pavés de cadavres ? Je ne m'étonne plus de ces maladies pestilentielles qui désolent souvent Persépolis. La pourriture des morts , & celle de tant de vivans rassemblés & pressés dans le même lieu , est capable d'empoisonner le globe terrestre. Ah , la vilaine ville que Persépolis ! Apparemment que les anges veulent la détruire pour en rebâtir une plus belle , & pour la peupler d'habitans moins mal-propres & qui chantent mieux. La Providence peut avoir ses raisons ; laissons-la faire.

* * * * *

Cependant le soleil approchait du haut de sa carrière. *Babouc* devait aller dîner à l'autre bout de la ville chez une dame , pour laquelle son mari , officier de l'armée , lui avait donné des lettres. Il fit d'abord plusieurs tours dans Persépolis ; il vit d'autres temples mieux bâtis & mieux ornés , remplis d'un peuple poli , & retentissans d'une musique harmonieuse. Il remarqua des fontaines publiques , lesquelles quoique mal placées frappaient les yeux par leur beauté , des places où semblaient respirer en
bron-

bronze les meilleurs rois qui avaient gouverné la Perse, d'autres places où il entendait le peuple s'écrier; Quand verrons-nous ici le maître que nous chérissions? Il admira les ponts magnifiques élevés sur le fleuve, les quais superbes & commodes, les palais bâtis à droite & à gauche, une maison immense, où des milliers de vieux soldats blessés & vainqueurs rendaient chaque jour grace au DIEU des armées. Il entra enfin chez la dame, qui l'attendait à dîner avec une compagnie d'honnêtes gens. La maison était propre & ornée, le repas délicieux, la dame jeune, belle, spirituelle, engageante, la compagnie digne d'elle; & *Babouc* disait en lui-même à tout moment: L'ange *Ituriel* se moque du monde de vouloir détruire une ville si charmante.

* * * * *

Cependant il s'aperçut que la dame, qui avait commencé par lui demander tendrement des nouvelles de son mari, parlait plus tendrement encor sur la fin du repas à un jeune mage. Il vit un magistrat qui en présence de sa femme pressait avec vivacité une veuve, & cette veuve indulgente avait une main passée autour du cou du magistrat, tandis qu'elle tendait l'autre à un jeune citoyen très-beau & très-moderne. La femme du magistrat se leva de table la première, pour aller entretenir dans un cabinet voisin son directeur, qui arrivait trop tard, qu'on avait attendu à dîner; & le directeur,

recteur, homme éloquent, lui parla dans ce cabinet avec tant de véhémence & d'onction, que la dame avait, quand elle revint, les yeux humides, les joues enflammées, la démarche mal assurée, la parole tremblante.

Alors *Babouc* commença à craindre que le génie *Ituriel* n'eût raison. Le talent qu'il avait d'attirer la confiance le mit dès le jour même dans les secrets de la dame; elle lui confia son goût pour le jeune mage, & l'assura que dans toutes les maisons de Persépolis il trouverait l'équivalent de ce qu'il avait vu dans la sienne. *Babouc* conclut qu'une telle société ne pouvait subsister; que la jalousie, la discorde, la vengeance devaient désoler toutes les maisons; que les larmes & le sang devaient couler tous les jours; que certainement les maris tueraient les galants de leurs femmes, ou en feraient tués; & qu'enfin *Ituriel* faisait fort bien de détruire tout d'un coup une ville abandonnée à de continuel désastres.

* * * * *

Il était plongé dans ces idées funestes, quand il se présenta à la porte un homme grave en manteau noir, qui demanda humblement à parler au jeune magistrat. Celui-ci sans se lever, sans le regarder, lui donna fièrement & d'un air distrait quelques papiers, & le congédia. *Babouc* demanda quel était cet homme. La maîtresse de la maison lui dit tout bas; C'est un des meilleurs avocats de la ville; il y a cinquante

quante ans qu'il étudie les loix. Monsieur, qui n'a que vingt-cinq ans, & qui est fatrape de loi depuis deux jours, lui donne à faire l'extrait d'un procès qu'il doit juger, qu'il n'a pas encor examiné. Ce jeune étourdi fait sagement, dit *Babouc*, de demander conseil à un vieillard; mais pourquoi n'est ce pas ce vieillard qui est juge? Vous vous moquez, lui dit-on, jamais ceux qui ont vieilli dans les emplois laborieux & subalternes ne parviennent aux dignités. Ce jeune homme a une grande charge, parce que son père est riche, & qu'ici le droit de rendre la justice s'achète comme une métairie. O mœurs! ô malheureuse ville! s'écria *Babouc*, voilà le comble du désordre; sans doute ceux qui ont ainsi acheté le droit de juger, vendent leurs jugemens; je ne vois ici que des abîmes d'iniquité.

Comme il marquait ainsi sa douleur & sa surprise, un jeune guerrier, qui était revenu ce jour même de l'armée, lui dit; Pourquoi ne voulez-vous pas qu'on achète les emplois de la robe? J'ai bien acheté moi le droit d'affronter la mort à la tête de deux mille hommes que je commande; il m'en a coûté quarante mille dariques d'or cette année, pour coucher sur la terre trente nuits de suite en habit rouge, & pour recevoir ensuite deux bons coups de flèche dont je me sens encore. Si je me ruine pour servir l'empereur Persan que je n'ai jamais vû, Mr. le fatrape de robe peut bien payer quelque chose, pour avoir le plaisir de donner audience à des plaideurs. *Babouc* indigné ne put s'empêcher de condamner dans

Suite des Mélanges, &c. L son

fon cœur un pays où l'on mettait à l'encart les dignités de la paix & de la guerre ; il conclut précipitamment que l'on y devait ignorer absolument la guerre & les loix , & que quand même *Ituriel* n'exterminerait pas ces peuples , ils périraient par leur détestable administration.

Sa mauvaise opinion augmenta encor à l'arrivée d'un gros homme , qui ayant salué très familièrement toute la compagnie s'aprocha du jeune officier , & lui dit ; Je ne peux vous prêter que cinquante mille dariques d'or , car en vérité les douanes de l'empire ne m'en ont rapporté que trois cent mille cette année. *Babouc* s'informa quel était cet homme qui se plaignait de gagner si peu ; il aprit qu'il y avait dans *Persepolis* quarante rois plébéiens , qui tenaient à bail l'empire de Perse , & qui en rendaient quelque chose au monarque.

* * * * *

Après dîner il alla dans un des plus superbes temples de la ville ; il s'affit au milieu d'une troupe de femmes & d'hommes qui étaient venus là pour passer le tems. Un mage parut dans une machine élevée , qui parla longtems du vice & de la vertu. Ce mage divisa en plusieurs parties ce qui n'avait nul besoin d'être divisé ; il prouva méthodiquement tout ce qui était clair , il enseigna tout ce qu'on savait. Il se passa froidement , & sortit suant & hors d'haleine. Toute l'assemblée alors se réveilla , &
crut

crut avoir assisté à une instruction. *Babouc* dit ; Voilà un homme qui a fait de son mieux pour ennuyer deux ou trois cent de ses concitoyens ; mais son intention était bonne, & il n'y a pas là de quoi détruire *Persepolis*.

Au sortir de cette assemblée on le mena voir une fête publique qu'on donnait tous les jours de l'année ; c'était dans une espèce de basilique, au fond de laquelle on voyait un palais. Les plus belles citoyennes de *Persepolis*, les plus considérables fatrapes rangés avec ordre, formaient un spectacle si beau, que *Babouc* crut d'abord que c'était là toute la fête. Deux ou trois personnes qui paraissaient des rois & des reines parurent bientôt dans le vestibule de ce palais ; leur langage était très-différent de celui du peuple, il était mesuré, harmonieux & sublime. Personne ne dormait, on écoutait dans un profond silence, qui n'était interrompu que par les témoignages de la sensibilité & de l'admiration publique. Le devoir des rois, l'amour de la vertu, les dangers des passions étaient exprimés par des traits si vifs & si touchans, que *Babouc* versa des larmes. Il ne douta pas que ces héros & ces héroïnes, ces rois & ces reines, qu'il venait d'entendre, ne fussent les prédicateurs de l'empire ; il se proposa même d'engager *Ituriel* à les venir entendre ; bien sûr qu'un tel spectacle le réconcilierait pour jamais avec la ville.

Dès que cette fête fut finie, il voulut voir la principale reine, qui avait débité dans ce beau palais une morale si noble & si pure ; il se

fit introduire chez sa majesté ; on le mena par un petit escalier , au second étage , dans un appartement mal meublé , où il trouva une femme mal vêtue , qui lui dit d'un air noble & patétique ; Ce métier-ci ne me donne pas de quoi vivre ; un des princes que vous avez vûs m'a fait un enfant ; j'accoucherai bientôt ; je manque d'argent , & fais argent on n'accouche point. *Babouc* lui donna cent dariques d'or , en disant , S'il n'y avait que ce mal là dans la ville , *Ituriel* aurait tort de se tant fâcher.

De-là , il alla passer sa foirée chez des marchands de magnificences inutiles. Un homme intelligent , avec lequel il avait fait connaissance , l'y mena ; il acheta ce qui lui plut , & on le lui vendit avec politesse beaucoup plus qu'il ne valait. Son ami de retour chez lui , lui fit voir combien on le trompait. *Babouc* mit sur ses tablettes le nom du marchand , pour le faire distinguer par *Ituriel* au jour de la punition de la ville. Comme il écrivait , on frappa à sa porte , c'était le marchand lui-même qui venait lui rapporter sa bourse que *Babouc* avait laissé par mégarde sur son comptoir. Comment se peut-il , s'écria *Babouc* , que vous foyez si fidèle & si généreux , après n'avoir pas eu de honte de me vendre des colifichets quatre fois au-dessus de leur valeur ? Il n'y a aucun négociant un peu connu dans cette ville , lui répondit le marchand , qui ne fût venu vous rapporter votre bourse ; mais on vous a trompé quand on vous a dit que je vous avais vendu ce que vous avez pris chez moi quatre fois

fois plus qu'il ne vaut ; je vous l'ai vendu dix fois davantage : & cela est si vrai , que si dans un mois vous voulez le revendre , vous n'en aurez pas même ce dixième. Mais rien n'est plus juste ; c'est la fantaisie des hommes , qui met le prix à ces choses frivoles ; c'est cette fantaisie , qui fait vivre cent ouvriers que j'emploie ; c'est elle qui me donne une belle maison , un char commode , des chevaux ; c'est elle qui excite l'industrie , qui entretient le goût , la circulation & l'abondance.

Je vends aux nations voisines les mêmes bagatelles plus chèrement qu'à vous , & par-là je suis utile à l'empire. *Babouc* , après avoir un peu rêvé , le raya de ses tablettes.

* * * * *

Babouc fort incertain sur ce qu'il devait penser de *Persepolis* , résolut de voir les mages & les lettrés ; car les uns étudient la sagesse , & les autres la religion ; & il se flata que ceux-là obtiendraient grace pour le reste du peuple. Dès le lendemain matin il se transporta dans un collège de mages. L'archimandrite lui avona , qu'il avait cent mille écus de rente pour avoir fait vœu de pauvreté , & qu'il exerçait un empire assez étendu en vertu de son vœu d'humilité ; après quoi il laissa *Babouc* entre les mains d'un petit frère , qui lui fit les honneurs.

Tandis que ce frère lui montrait les magnificences de cette maison de pénitence , un bruit

se répandit, qu'il était venu pour réformer toutes ces maisons. Aussi-tôt il reçut des mémoires de chacune d'elles ; & les mémoires disaient tous en substance : *Conservez-nous & détruisez toutes les autres.* A entendre leurs apologies, ces sociétés étaient toutes nécessaires. A entendre leurs accusations réciproques, elles méritaient toutes d'être anéanties. Il admirait comme il n'y en avait aucune d'elles, qui pour édifier l'univers ne voulût en avoir l'empire. Alors il se présenta un petit homme, qui était un demi-mage, & qui lui dit : Je vois bien que l'œuvre va s'accomplir : car *Zerduft* est revenu sur la terre ; les petites filles prophétisent, en se faisant donner des coups de pincettes par devant & le fouet par derrière. Ainsi nous vous demandons votre protection contre le grand Lama. Comment, dit *Babouc*, contre ce pontife roi, qui réside au Tibet ? Contre lui-même. Vous lui faites donc la guerre, & vous levez contre lui des armées ? Non, mais il dit, que l'homme est libre, & nous n'en croyons rien ; nous écrivons contre lui de petits livres, qu'il ne lit pas ; à peine a-t-il entendu parler de nous ; il nous a seulement fait condamner comme un maître ordonne qu'on échenille les arbres de ses jardins. *Babouc* frémit de la folie de ces hommes qui faisaient profession de sagesse, des intrigues de ceux qui avaient renoncé au monde, de l'ambition & de la convoitise orgueilleuse de ceux qui enseignaient l'humilité & le désintéressement ; il conclut qu'*Iuriel*

avait

avait de bonnes raisons pour détruire toute cette engeance.

* * * * *

Retiré chez lui, il envoya chercher des livres nouveaux pour adoucir son chagrin, & il pria quelques lettrés à diner pour se réjouir. Il en vint deux fois plus qu'il n'en avait demandé, comme les guêpes que le miel attire. Ces parasites se pressaient de manger & de parler; ils louaient deux sortes de personnes, les morts & eux-mêmes, & jamais leurs contemporains, excepté le maître de la maison. Si quelqu'un d'eux disait un bon mot, les autres baissaient les yeux, & se mordaient les lèvres de douleur de ne l'avoir pas dit. Ils avaient moins de dissimulation que les mages, parce qu'ils n'avaient pas de si grands objets d'ambition. Chacun d'eux briguaient une place de valet, & une réputation de grand-homme; ils se disaient en face des choses insultantes, qu'ils croyaient des traits d'esprit. Ils avaient eu quelque connaissance de la mission de *Babouc*. L'un d'eux le pria tout bas d'exterminer un auteur qui ne l'avait pas assez loué il y avait cinq ans. Un autre demanda la perte d'un citoyen qui n'avait jamais ri à ses comédies; un troisième demanda l'extinction de l'académie, parce qu'il n'avait jamais pû parvenir à y être admis. Le repas fini, chacun d'eux s'en alla seul; car il n'y avait pas dans toute la troupe deux hommes qui pussent se souffrir, ni même se parler
ais-

ailleurs que chez les riches qui les invitaient à leur table. *Babou* jugea, qu'il n'y aurait pas grand mal, quand cette vermine périrait dans la destruction générale.

* * * * *

Dès qu'il se fut défait d'eux, il se mit à lire quelques livres nouveaux. Il y reconnut l'esprit de ses convives. Il vit surtout avec indignation ces gazettes de la médisance, ces archives du mauvais goût, que l'envie, la bassesse & la faim ont dictés; ces lâches satyres où l'on ménage le vautour & où l'on déchire la colombe; ces romans dénués d'imagination, où l'on voit tant de portraits des femmes que l'auteur ne connaît pas.

Il jetta au feu tous ces détestables écrits, & sortit pour aller le soir à la promenade. On le présenta à un vieux lettré, qui n'était point venu grossir le nombre de ses parasites. Ce lettré fuyait toujours la foule, connaissait les hommes, en faisait usage & se communiquait avec discrétion. *Babou* lui parla avec douleur de ce qu'il avait lu & de ce qu'il avait vu.

Vous avez lu des choses bien méprisables, lui dit le sage lettré; mais dans tous les tems, & dans tous les pays, & dans tous les genres, le mauvais fourmille, & le bon est rare. Vous avez reçu chez vous le but de la pédanterie, parce que dans toutes les professions ce qu'il y a de plus indigne de paraître est toujours

ce qui se présente avec le plus d'impudence. Les véritables sages vivent entre eux retirés & tranquilles; il y a encor parmi nous des hommes & des livres dignes de votre attention. Dans le tems qu'il parlait ainsi, un autre lettré les joignit; leurs discours furent si agréables & si instructifs, si élevés au-dessus des préjugés, & si conformes à la vertu, que *Babouc* avoua n'avoir jamais rien entendu de pareil. Voilà des hommes, disait-il tout bas, à qui l'ange *Ituriel* n'osera toucher, ou il fera bien impitoyable.

Accommodé avec les lettrés, il était toujours en colère contre le reste de la nation. Vous êtes étranger, lui dit l'homme judicieux qui lui parlait; les abus se présentent à vos yeux en foule, & le bien qui est caché & qui résulte quelquefois de ces abus mêmes, vous échape. Alors il aprit que parmi les lettrés il y en avait quelques-uns qui n'étaient pas envieux, & que parmi les mages mêmes il y en avait de vertueux. Il conçut à la fin que ces grands corps, qui semblaient en se choquant préparer leurs communes ruïnes, étaient au fond des institutions salutaires; que chaque société de mages était un frein à ses rivales; que si ces émules différaient dans quelques opinions, ils enseignaient tous la même morale, qu'ils instruisaient le peuple, & qu'ils vivaient soumis aux loix; semblables aux précepteurs qui veillent sur le fils de la maison, tandis que le maître veille sur eux-mêmes. Il en pratiqua plusieurs, & vit des ames célestes. Il aprit même que parmi les fous qui pré-

ten

tendaient faire la guerre au grand Lama, il y avait eu de très grands hommes. Il soupçonna enfin qu'il pourrait bien en être des mœurs de Persépolis, comme des édifices, dont les uns lui avaient paru dignes de pitié, & les autres l'avaient ravi en admiration.

* * * * *

Il dit à son lettré ; Je connais très-bien que ces mages que j'avais crû si dangereux sont en effet très-utiles, sur-tout quand un gouvernement sage les empêche de se rendre trop nécessaires ; mais vous m'avouerez au moins que vos jeunes magistrats, qui achètent une charge de juge dès qu'ils ont appris à monter à cheval, doivent étaler dans les tribunaux tout ce que l'impertinence a de plus ridicule, & tout ce que l'iniquité a de plus pervers ; il vaudrait mieux sans doute donner ces places gratuitement à ces vieux jurisconsultes, qui ont passé toute leur vie à peser le pour & le contre.

Le lettré lui repliqua : Vous avez vû notre armée avant d'arriver à Persépolis ; vous savez que nos jeunes officiers se battent très-bien, quoiqu'ils aient acheté leurs charges ; peut-être verrez-vous que nos jeunes magistrats ne jugent pas mal, quoiqu'ils aient payé pour juger.

Il le mena le lendemain au grand tribunal, où l'on devait rendre un arrêt important. La cause était connue de tout le monde. Tous

ces

ces vieux avocats qui en parlaient étaient flottans dans leurs opinions ; ils alléguaient cent loix, dont aucune n'était applicable au fond de la question ; ils regardaient l'affaire par cent côtés, dont aucun n'était dans son vrai jour ; les juges décidèrent plus vite que les avocats ne doutèrent. Leur jugement fut presque unanime ; ils jugèrent bien, parce qu'ils suivaient les lumières de la raison ; & les autres avaient opiné mal, parce qu'ils n'avaient consulté que leurs livres.

Babouc conclut, qu'il y avait souvent de très-bonnes choses dans les abus. Il vit dès le jour même que les richesses des financiers, qui l'avaient tant révolté, pouvaient produire un effet excellent. Car l'empereur ayant eu besoin d'argent, il trouva en une heure, par leur moyen, ce qu'il n'aurait pas eu en six mois par les voies ordinaires ; il vit que ces gros nuages, enflés de la rosée de la terre, lui rendaient en pluye ce qu'ils en recevaient. D'ailleurs les enfans de ces hommes nouveaux, souvent mieux élevés que ceux des familles plus anciennes, valaient quelquefois beaucoup mieux ; car rien n'empêche qu'on ne soit un bon juge, un brave guerrier, un homme d'état habile, quand on a eu un père bon calculateur.

* * * * *

— Insensiblement *Babouc* faisait grace à l'avidité du financier, qui n'est pas au fond plus avide que les autres hommes, & qui est nécessaire.

Il excusait la folie de se ruiner pour juger & pour se battre, folie qui produit de grands magistrats & des héros. Il pardonnait à l'envie des lettrés, parmi lesquels il se trouvait des hommes qui éclairaient le monde; il se reconciliait avec les mages ambitieux & intrigans, chez lesquels il y avait plus de grandes vertus encor que de petits vices; mais il lui restait bien des griefs, & surtout les galanteries des dames & les désolations qui en devaient être la suite, le remplissaient d'inquiétude & d'effroi.

Comme il voulait pénétrer dans toutes les conditions humaines, il se fit mener chez un ministre; mais il tremblait toujours en chemin que quelque femme ne fût assassinée en sa présence par son mari. Arrivé chez l'homme d'état, il resta deux heures dans l'antichambre sans être annoncé, & deux heures encor après l'avoir été. Il se promettait bien dans cet intervalle de recommander à l'ange *Ituriel* & le ministre & ses insolens huissiers. L'antichambre était remplie de dames de tout étage, de mages de toutes couleurs, de juges, de marchands, d'officiers, de pedans; tous se plaignaient du ministre. L'avare & l'usurier disaient; Sans doute cet homme-là pille les provinces; le capricieux lui reprochait d'être bizarre; le voluptueux disait: Il ne songe qu'à ses plaisirs; l'intrigant se flatte de le voir bientôt perdu par une cabale; les femmes espéraient qu'on leur donnerait bientôt un ministre plus jeune.

Babouc entendait leurs discours; il ne put s'empêcher de dire, Voilà un homme bien-heureux; il a tous ses ennemis dans son antichambre; il écrase de son pouvoir ceux qui l'envient, il voit à ses pieds ceux qui le détestent. Il entra enfin; il vit un petit vieillard courbé sous le poids des années & des affaires, mais encor vif & plein d'esprit.

Babouc lui plut, & il parut à *Babouc* un homme estimable. La conversation devint intéressante. Le ministre lui avoua, qu'il était un homme très-malheureux; qu'il passait pour riche, & qu'il était pauvre; qu'on le croyait tout-puissant, & qu'il était toujours contredit; qu'il n'avait guère obligé que des ingrats, & que dans un travail continuel de quarante années il avait eu à peine un moment de consolation. *Babouc* en fut touché, & pensa que si cet homme avait fait des fautes, & si l'ange *Aturiel* voulait le punir, il ne fallait pas l'exterminer, mais seulement lui laisser sa place.

* * * * *

Tandis qu'il parlait au ministre, entre brusquement la belle dame chez qui *Babouc* avait diné; on voyait dans ses yeux & sur son front les symptômes de la douleur & de la colère. Elle éclata en reproches contre l'homme d'état; elle versa des larmes; elle se plaignit avec amertume de ce qu'on avait refusé à son mari une place où sa naissance lui permettait d'aspi-

rer, & que ses services & ses blessures méritaient; elle s'exprima avec tant de force, elle mit tant de graces dans ses plaintes, elle détruisit les objections avec tant d'adresse, elle fit valloir les raisons avec tant d'éloquence, qu'elle ne fortit point de la chambre sans avoir fait la fortune de son mari.

Babouc lui donna la main: Est-il possible, madame, lui dit-il, que vous vous soyiez donné toute cette peine pour un homme que vous n'aimez point, & dont vous avez tout à craindre? Un homme que je n'aime point? s'écria-t-elle: Sachez que mon mari est le meilleur ami que j'aye au monde, qu'il n'y a rien que je ne lui sacrifie, hors mon amant; & qu'il ferait tout pour moi, hors de quitter sa maîtresse. Jc veux vous la faire connaître; c'est une femme charmante, pleine d'esprit & du meilleur caractère du monde; nous soupons ensemble ce soir avec mon mari, & mon petit mage: venez partager notre joye.

La dame mena *Babouc* chez elle. Le mari, qui était enfin arrivé plongé dans la douleur, revit sa femme avec des transports d'allégresse & de reconnaissance; il embrassait tour à tour sa femme, sa maîtresse, le petit mage & *Babouc*. L'union, la gayeté, l'esprit & les graces furent l'ame de ce repas. Aprenez, lui dit la belle dame, chez laquelle il soupait, que celles qu'on apelle quelquefois de malhonnêtes femmes ont presque toujours le mérite d'un très-honnête homme; & pour vous en convaincre,

vaincre, venez demain dîner avec moi chez la belle *Téone*. Il y a quelques vieilles vestales qui la déchirent, mais elle fait plus de bien qu'elles toutes ensemble. Elle ne commettrait pas une légère injustice pour le plus grand intérêt; elle ne donne à son amant que des conseils généreux; elle n'est occupée que de sa gloire; il rougirait devant elle s'il avait laissé échapper une occasion de faire du bien; car rien n'encourage plus aux actions vertueuses que d'avoir pour témoin & pour juge de sa conduite une maîtresse dont on veut mériter l'estime.

Babouc ne manqua pas au rendez-vous. Il vit une maison où régnaient tous les plaisirs; *Téone* régnait sur eux; elle savait parler à chacun son langage. Son esprit naturel mettait à son aise celui des autres; elle plaisait sans presque le vouloir; elle était aussi aimable que bienfaisante; & ce qui augmentait le prix de toutes ses bonnes qualités, elle était belle.

Babouc, tout Scythe & tout envoyé qu'il était d'un génie, s'aperçut que s'il restait encore à *Persepolis*, il oublierait *Ituriel* pour *Téone*. Il s'affectionnait à la ville, dont le peuple était poli, doux & bienfaisant, quoique léger, médisant & plein de vanité. Il craignait que *Persepolis* ne fût condamnée; il craignait même le compte qu'il allait rendre.

Voici comme il s'y prit pour rendre ce compte. Il fit faire par le meilleur fondeur de la ville une petite statue composée de tous les métaux,

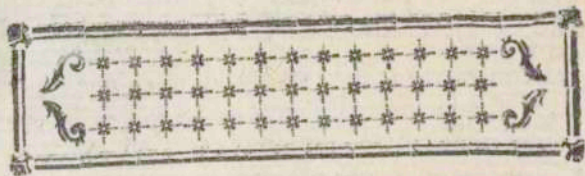
taux, des terres & des pierres les plus précieuses & les plus viles; il la porta à *Ituriel*; Casserez-vous, dit-il, cette jolie statue, parce que tout n'y est pas or & diamans? *Ituriel* entendit à demi-mot; il résolut de ne pas même songer à corriger *Perfépolis*, & de laisser aller *le Monde comme il va*. Car, dit-il, *Si tout n'est pas bien, tout est passable*. On laissa donc subsister *Perfépolis*; & *Babouc* fut bien loin de se plaindre, comme *Jonas* qui se fâcha de ce qu'on ne détruisait pas *Ninive*. Mais quand on a été trois jours dans le corps d'une baleine, on n'est pas de si bonne humeur que quand on a été à l'opéra, à la comédie, & qu'on a soupé en bonne compagnie.



DISCOURS
DE M^R. DE VOLTAIRE
A SA RECEPTION
A
L'ACADEMIE FRANÇAISE,
AVEC DES NOTES.
Prononcé le Lundi 9. May 1746.

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS.

*Q*uoiqu'un discours à l'académie ne soit d'ordinaire qu'un vain compliment plein de louanges rebattues, & surchargées de l'éloge d'un prédécesseur qui se trouve souvent un homme très médiocre: cependant, ce discours, dont plusieurs personnes nous ont demandé la réimpression, doit être excepté de la loi commune, qui condamne à l'oubli la plupart de ces pièces d'appareil où l'on ne trouve rien. Il y a ici quelque chose, & les notes sont utiles.



M E S S I E U R S ,

Notre fondateur mit dans votre éta-
blissement toute la noblesse & la
grandeur de son ame : il voulut
que vous fussiez toujours libres &
égaux. En effet, il dut élever au-
dessus de la dépendance, des hommes qui
étaient au-dessus de l'intérêt, & qui, aussi gé-
néreux que lui, faisaient aux lettres l'honneur
qu'elles méritent, de les cultiver pour elles-mê-
mes a). Il était peut-être à craindre qu'un jour
des travaux si honorables ne se ralentissent. Ce
fut pour les conserver dans leur vigueur, que
vous vous fîtes une règle de n'admettre aucun
académicien, qui ne résidât dans Paris. Vous
vous êtes écartés sagement de cette loi, quand

M 2

vous

a) L'académie Française est la plus ancienne de France ; elle fut d'abord composée de quelques gens de lettres, qui s'assembloient pour conférer ensemble. Elle n'est point partagée en honoraires & pensionnaires. Elle n'a que des droits ho-

norifiques, comme celui des commensaux de la maison du roi, de ne point plaider hors de Paris, celui de haranguer le roi en corps avec les cours supérieures, & de ne rendre compte directement qu'au roi.

vous avez reçu de ces génies rares que leurs dignités appellaient ailleurs, mais que leurs ouvrages touchans ou sublimes rendaient toujours présens parmi vous : car ce serait violer l'esprit d'une loi, que de n'en pas transgresser la lettre en faveur des grands hommes. Si feu Mr. le président *Bouhier*, après s'être flaté de vous consacrer ses jours, fut obligé de les passer loin de vous, l'académie & lui se consolèrent, parce qu'il n'en cultivait pas moins vos sciences dans la ville de Dijon, qui a produit tant d'hommes de lettres *b)*, & où le mérite de l'esprit semble être un des caractères des citoyens.

Il faisait ressouvenir la France de ces tems où les plus austères magistrats, consummés comme lui dans l'étude des loix, se délassaient des fatigues de leur état dans les travaux de la littérature. Que ceux qui méprisent ces travaux aimables, que ceux qui mettent je ne fais quelle misérable grandeur à se renfermer dans le cercle étroit de leurs emplois, sont à plaindre ! Ignorent-ils que *Cicéron*, après avoir rempli la première place du monde, plaidait encor les causes des citoyens, écrivait sur la nature des Dieux, conférait avec des philosophes ; qu'il allait au théâtre, qu'il daignait cultiver l'amitié d'*Esopus* & de *Roscius*, & laissait aux petits esprits

b) Mrs. de la Monnoye, Meaux, regardé comme le
Bouhier, Latin, & surtout dernier père de l'église,
 l'éloquent *Bossuet* évêque de

prits leur constante gravité, qui n'est que le masque de la médiocrité ?

Monsieur le président *Bouhier* était très-savant ; mais il ne ressemblait pas à ces savans infociables & inutiles, qui négligent l'étude de leur propre langue, pour savoir imparfaitement des langues anciennes ; qui se croient en droit de mépriser leur siècle, parce qu'ils se flatent d'avoir quelque connoissances des siècles passés ; qui se récrient sur un passage d'*Eschyle*, & n'ont jamais eu le plaisir de verser des larmes à nos spectacles. Il traduisit le poëme de *Pétron* sur la guerre civile, non qu'il pensât que cette déclamation, pleine de pensées fausses, approchât de la sage & élégante noblesse de *Virgile* : il savait que la satire de *Pétron* c), quoique semée de traits charmans, n'est que le caprice d'un jeune homme obscur, qui n'eut de frein ni dans ses mœurs, ni dans son style. Des hom-

M 3 mes

c) *St. Evremont* admire *Pétron*, parce qu'il le prend pour un grand homme de cour, & que *St. Evremont* croyait en être un. C'était la manie du tems. *St. Evremont* & beaucoup d'autres décident que *Néron* est peint sous le nom de *Trimalcion* ; mais en vérité, quel rapport d'un vieux financier grossier & ridicule, & de sa vieille femme qui n'est qu'une bourgeoise imperti-

nente, qui fait mal au cœur, avec un jeune empereur & son épouse la jeune *Octavie*, ou la jeune *Popée* ? Quel rapport des débauches & des larcins de quelques écoliers fripons avec les plaisirs du maître du monde ? Le *Pétron*, auteur de la satire, est visiblement un jeune homme d'esprit, élevé parmi des débauchés obscurs, & n'est pas le consul *Pétron*.

mes qui se sont donnés pour des maîtres de goût & de volupté, estiment tout dans *Pétronne*; & Mr. *Bouhier* plus éclairé n'estime pas même tout ce qu'il a traduit: c'est un des progrès de la raison humaine dans ce siècle, qu'un traducteur ne soit plus idolâtre de son auteur, & qu'il sache lui rendre justice comme à un contemporain. Il exerça ses talens sur ce poëme, sur l'hymne à *Vénus*, sur *Anacréon*, pour montrer que les poètes doivent être traduits en vers: c'était une opinion qu'il défendait avec chaleur, & on ne fera pas étonné que je me range à son sentiment.

Qu'il me soit permis, MESSIEURS, d'entrer ici avec vous dans ces discussions littéraires; mes doutes me vaudront de vous des décisions. C'est ainsi que je pourrai contribuer au progrès des arts; & j'aimerais mieux prononcer devant vous un discours utile, qu'un discours éloquent.

Pourquoi *Homère*, *Théocrite*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Horace*, sont-ils heureusement traduits chez les Italiens & chez les Anglais d)? Pourquoi ces nations n'ont-elles aucun grand poète de l'antiquité en prose, & pourquoi n'en avons-nous encor eu aucun en vers? Je vais tâcher d'en démêler la raison.

La

d) *Horace* est traduit en vers Italiens par *Pallavicini*, *Virgile* par *Hannibal Caro*, *Ovide* par *Anguillara*, *Théocrite* par *Riccolotti*. Les Italiens ont cinq bonnes traductions d'*Anacréon*. A l'égard des Anglais, *Dryden* a traduit *Virgile* & *Juvenal*, *Pope* *Homère* & *Créech* *Lucrèce*, &c.

La difficulté, surmontée dans quelque genre que ce puisse être, fait une grande partie du mérite. Point de grandes choses sans de grandes peines : & il n'y a point de nation au monde, chez laquelle il soit plus difficile que chez la nôtre de rendre une véritable vie à la poésie ancienne. Les premiers poètes formèrent le génie de leur langue ; les Grecs & les Latins employèrent d'abord la poésie à peindre les objets sensibles de toute la nature. *Homère* exprime tout ce qui frappe les yeux : les Français, qui n'ont guère commencé à perfectionner la grande poésie qu'au théâtre, n'ont pu & n'ont dû exprimer alors que ce qui peut toucher l'âme. Nous nous sommes interdits nous-mêmes insensiblement presque tous les objets que d'autres nations ont osé peindre. Il n'est rien que le *Dante* n'exprimât, à l'exemple des anciens : il accoutuma les Italiens à tout dire ; mais nous, comment pourrions-nous aujourd'hui imiter l'auteur des *Georgiques*, qui nomme sans détour tous les instrumens de l'agriculture ? A peine les connaissons-nous, & notre mollesse orgueilleuse, dans le sein du repos & du luxe de nos villes, attache malheureusement une idée basse à ces travaux champêtres, & au détail de ces arts utiles, que les maîtres & les législateurs de la terre cultivaient de leurs mains victorieuses. Si nos bons poètes avaient su exprimer heureusement les petites choses, notre langue ajouterait aujourd'hui ce mérite, qui est très-grand, à l'avantage d'être devenue la pre-

mière langue du monde pour les charmes de la conversation, & pour l'expression du sentiment. Le langage du cœur & le style du théâtre ont entièrement prévalu : ils ont embelli la langue Française ; mais ils en ont resserré les agré-

e) On n'a pu dans un discours d'appareil entrer dans les raisons de cette difficulté attachée à notre poésie ; elle vient du génie de la langue ; car quoique Mr. de la Motte, & beaucoup d'autres après lui, ayent dit en pleine académie que les langues n'ont point de génie, il paraît démontré que chacune a le sien bien marqué.

Ce génie est l'aptitude à rendre heureusement certaines idées, & l'impossibilité d'en exprimer d'autres avec succès. Ces secours & ces obstacles naissent. 1. De la désinence des termes. 2. Des verbes auxiliaires & des participes. 3. Du nombre plus ou moins grand des rimes. 4. De la longueur & de la brièveté des mots. 5. Des cas plus ou moins variés. 6. Des articles & pronoms. 7. Des élisions. 8. De l'inversion. 9. De la quantité dans les syllabes ; & enfin d'une in-

finité de finesse, qui ne sont senties que par ceux qui ont fait une étude approfondie d'une langue.

1. La désinence des mots, comme *perdre, vaincre, un coin, sucre, vaste, croûte, perdu, soudre, fief, coffre* : ces syllabes dures revoltent l'oreille, & c'est le partage de toutes les langues du Nord.

2. Les verbes auxiliaires & les participes. *Victis hostibus*, les ennemis ayant été vaincus. Voilà quatre mots pour deux. *Lafo & invicto militi*. C'est l'inscription des invalides de Berlin : Si on va traduire, *Pour les soldats qui ont été blessés & qui n'ont pas été vaincus* ; quelle langueur ! Voilà pourquoi la langue Latine est plus propre aux Inscriptions que la Française.

3. Le nombre des rimes. Ouvrez un dictionnaire de rimes Italiennes, & de rimes Françaises, vous trouverez toujours une fois plus

agrémens dans des bornes un peu trop étroites.

Et quand je dis ici, MESSIEURS, que ce sont les grand poètes qui ont déterminé le génie des langues e), je n'avance rien qui ne soit connu de vous. Les Grecs n'écrivirent l'histoire

plus de termes dans l'Italien ; & vous remarquerez encore, que dans les Français il y a toujours vingt rimes burlesques & basses pour deux qui peuvent entrer dans le style noble.

4. La longueur & la brièveté des mots. C'est ce qui rend une langue plus ou moins propre à l'expression de certaines maximes, & à la mesure de certains vers.

On n'a jamais pu rendre en Français dans un beau vers :

Quanto si mostra men tanto è più bella.

On n'a jamais pu traduire en beaux vers Italiens :

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.

5. Les cas plus ou moins variés. Mon père, de mon père, à mon père, meus pater, mei patris, meo patri : cela est sensible.

6. Les articles & pronoms. *De ipsius negotio ei*

loquebatur. Con ello parlava dell' affare di lui, il lui parlait de son affaire. Point d'amphibologie dans le Latin. Elle est presque inévitable dans le Français. On ne fait si son affaire est celle de l'homme qui parle, ou de celui auquel on parle ; le pronom il se retranche en Latin, & fait languir l'Italien & le Français.

7. Les élisions.

Canto l'arme pietose, e il capitano.

Nous ne pouvons dire ;
Chantons la piété & la vertu heureuse.

8. Les inversions. César *cultiva tous les arts utiles* ; on ne peut tourner cette phrase que de cette seule façon. On peut dire en Latin de cent-vingt façons différentes ;

Cæsar omnes utiles artes coluit.

Quelle incroyable différence !

9. La

l'histoire que quatre-cent ans après *Homère* : La langue Grecque reçut de ce grand peintre de la nature la supériorité qu'elle prit chez tous les peuples de l'Asie & de l'Europe ; c'est *Térence* qui chez les Romains parla le premier avec une pureté toujours élégante ; c'est *Pétrarque* qui, après le *Dante*, donna à la langue Italienne cette aménité & cette grace qu'elle a toujours conservées. C'est à *Lopes de Vega*, que l'Espagnol doit sa noblesse & sa pompe ; c'est *Shakespeare*, qui, tout barbare qu'il était, mit dans l'Anglais cette force & cette énergie qu'on n'a jamais pu augmenter depuis, sans l'outrager, & par conséquent sans l'affaiblir. D'où vient ce grand effet de la poésie, de former & fixer enfin le génie des peuples & de leurs langues ? La cause en est bien sensible : les premiers bons vers, ceux mêmes qui n'en ont que l'apparence, s'impriment dans la mémoire à l'aide de l'harmonie ; leurs tours naturels & hardis deviennent familiers ; les hommes, qui sont tous nés imitateurs, prennent insensiblement

9 La quantité dans les syllabes. C'est de-là que naît l'harmonie. Les brèves & les longues des Latins forment une vraie musique. Plus une langue approche de ce mérite, plus elle est harmonieuse. Voyez les vers Italiens ; la pénul-

tième est toujours longue : *Capitâno, mâno, sêno, chris-to, acquisso.*

Chaque langue a donc son génie, que des hommes supérieurs sentent les premiers, & font sentir aux autres. Ils font éclore ce génie caché de la langue.

ment la manière de s'exprimer, & même de penser, les premiers dont l'imagination a subjugué celle des autres. Me défavouerez-vous donc, MESSIEURS, quand je dirai, que le vrai mérite & la réputation de notre langue ont commencé à l'auteur du *Cid* & de *Cinna*?

Montagne avant lui était le seul livre qui attirât l'attention du petit nombre d'étrangers qui pouvaient favoir le Français; mais le style de *Montagne* n'est ni pur, ni correct, ni précis, ni noble: il est énergique & familier; il exprime naïvement de grandes choses: c'est cette naïveté qui plait, on aime le caractère de l'auteur; on se plaît à se retrouver dans ce qu'il dit de lui-même, à converser, à changer de discours & d'opinion avec lui. J'entens souvent regretter le langage de *Montagne*; c'est son imagination qu'il faut regretter; elle était forte & hardie; mais sa langue était bien loin de l'être.

Marot, qui avait formé le langage de *Montagne*, n'a presque jamais été connu hors de sa patrie; il a été goûté parmi nous pour quelques contes naïfs, pour quelques épigrammes licentieuses, dont le succès est presque toujours dans le sujet; mais c'est par ce petit mérite même que la langue fut longtems avilie: on écrivit dans ce style les tragédies, les poèmes, l'histoire, les livres de morale. Le judicieux *Despréaux* a dit: *Imitez de Marot l'élégant badinage*. J'ose croire qu'il aurait dit, le naïf badinage,

dinage, si ce mot plus vrai n'eût rendu son vers moins coulant. Il n'y a de véritablement bons ouvrages, que ceux qui passent chez les nations étrangères, qu'on y apprend, qu'on y traduit; & chez quel peuple a-t-on jamais traduit *Marot*?

Notre langue ne fut longtems après lui qu'un jargon familier, dans lequel on réussissait quelquefois à faire d'heureuses plaisanteries: mais quand on n'est que plaisant, on n'est point admiré des autres nations.

*Enfin Malherbe vint, & le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir.*

Si *Malherbe* montra le premier ce que peut le grand art des expressions placées, il est donc le premier qui fut *élegant*. Mais quelques stances harmonieuses suffisaient-elles pour engager les étrangers à cultiver notre langage? Ils lisaient le poëme admirable de la *Jérusalem*, l'*Orlando*, le *Pastor fido*, les beaux morceaux de *Pétrarque*. Pouvait-on associer à ces chefs-d'œuvre un très-petit nombre de vers Français, bien écrits à la vérité, mais faibles & presque sans imagination?

La langue Française restait donc à jamais dans la médiocrité, sans un de ces génies faits pour changer & pour élever l'esprit de toute une nation: c'est le plus grand de vos premiers

miers académiciens , c'est *Corneille* seul , qui commença à faire respecter notre langue des étrangers , précisément dans le tems que le cardinal de *Richelieu* commençait à faire respecter la couronne. L'un & l'autre portèrent notre gloire dans l'Europe. Après *Corneille* sont venus , je ne dis pas de plus grands génies , mais de meilleurs écrivains. Un homme s'éleva , qui fut à la fois plus passionné & plus correct ; moins varié , mais moins inégal ; aussi sublime quelquefois , & toujours noble sans enflure ; jamais déclamateur , parlant au cœur avec plus de vérité & plus de charmes.

Un de leurs contemporains , incapable peut-être du sublime qui élève l'ame , & du sentiment qui l'attendrit , mais fait pour éclairer ceux à qui la nature accorda l'un & l'autre , laborieux , sévère , précis , pur , harmonieux , qui devint enfin le poëte de la raison , commença malheureusement par écrire des satyres ; mais bientôt après il égala & surpassa peut-être *Horace* dans la morale & dans l'art poétique : il donna les préceptes & les exemples ; il vit qu'à la longue l'art d'instruire , quand il est parfait , réussit mieux que l'art de médire , parce que la satyre meurt avec ceux qui en sont les victimes , & que la raison & la vertu sont éternelles. Vous eutes en tous les genres cette foule de grands-hommes , que la nature fit naître , comme dans le siècle de *Léon X.* & d'*Auguste*. C'est alors que les autres peuples ont cherché avidement dans vos auteurs de quoi s'instruire

s'instruire : & grace en partie aux soins du cardinal de *Richelieu*, ils ont adopté votre langue, comme ils se sont empressés de se parer des travaux de nos ingénieux artistes, graces aux soins du grand *Colbert*.

Un monarque, illustre chez tous les hommes par cinq victoires, & plus encor chez les sages par ses vastes connaissances, fait de notre langue la sienne propre, celle de sa cour & de ses états; il la parle avec cette force & cette finesse que la seule étude ne donne jamais, & qui est le caractère du génie : non seulement il la cultive, mais il l'embellit quelquefois, parce que les ames supérieures saisissent toujours ces tours & ces expressions dignes d'elles, qui ne se présentent point aux ames faibles. Il est dans Stockholm une nouvelle *Christine* égale à la première en esprit, supérieure dans le reste; elle fait le même honneur à notre langue. Le Français est cultivé dans Rome, où il était dédaigné autrefois; il est aussi familier au souverain pontife, que les langues savantes dans lesquelles il écrivit, quand il instruisit le monde chrétien qu'il gouverne: plus d'un cardinal Italien écrit en Français dans le Vatican, comme s'il était né à Versailles. Vos ouvrages, MESSIEURS, ont pénétré jusqu'à cette capitale de l'empire le plus reculé de l'Europe & de l'Asie, & le plus vaste de l'univers; dans cette ville, qui n'était, il y a quarante ans, qu'un désert f) habi-

f) L'endroit où est Petersbourg n'était qu'un désert marécageux & inhabité.

habité par des bêtes sauvages : on y représente vos pièces dramatiques , & le même goût naturel qui fait recevoir dans la ville de *Pierre le Grand* , & de sa digne fille , la musique des Italiens , y fait aimer votre éloquence.

Cet honneur qu'ont fait tant de peuples à nos excellens écrivains , est un avertissement que l'Europe nous donne de ne pas dégénérer. Je ne dirai pas que tout se précipite vers une honteuse décadence , comme le crient si souvent des satyriques qui prétendent en secret justifier leur propre faiblesse , par celle qu'ils imputent en public à leur siècle. J'avoue que la gloire de nos armes se soutient mieux que celle de nos lettres : mais le feu qui nous éclairait , n'est pas encor éteint. Ces dernières années n'ont-elles pas produit le seul livre de chronologie , dans lequel on ait jamais peint les mœurs des hommes , le caractère des cours & des siècles ? Ouvrage , qui s'il était séchement instructif , comme tant d'autres , ferait le meilleur de tous , & dans lequel l'auteur g) a trouvé encor le secret de plaire , partage réservé au très-petit nombre d'hommes qui sont supérieurs à leurs ouvrages.

On a montré la cause du progrès & de la chute de l'empire Romain dans un livre encor plus court , écrit par un génie mâle & rapi-

g) C'est le président Hénaut. Dans quelques traductions de ce discours , on a mis en note l'abbé Langlet, au lieu de Mr. Hénaut ; c'est une étrange méprise.

rapide *h*), qui aprofondit tout en paraissant tout effleurer. Jamais nous n'avons eu de traducteurs plus élégans & plus fidèles. De vrais philosophes ont enfin écrit l'histoire. Un homme éloquent & profond *i*) s'est formé dans le tumulte des armes. Il est plus d'un de ces esprits aimables, que *Tibulle* & *Ovide* eussent regardés comme leurs disciples, & dont ils eussent voulu être les amis. Le théâtre, je l'avoue, est menacé d'une chute prochaine; mais au moins je vois ici ce génie véritablement tragique *k*), qui m'a servi de maître quand j'ai fait quelques pas dans la même carrière; je le regarde avec une satisfaction mêlée de douleur, comme on voit sur les débris de sa patrie un héros qui l'a défendue. Je compte parmi vous ceux qui ont après le grand *Molière* achevé de rendre la comédie une école de mœurs & de bienfaisance: école qui méritait chez les Français la considération qu'un théâtre moins épuré eut dans Athènes. Si l'homme célèbre, qui le premier orna la philosophie des graces de l'imagination, appartient à un tems plus reculé, il est encor l'honneur & la consolation du vôtre.

Les

h) Le président de *Montresquieu*.

i) Le Marquis de *Vauvengues*, jeune homme de la plus grande espérance, mort à 27. ans.

k) Mr. *Crébillon*, auteur d'*Electre* & *Rademiste*. Ces pièces remplies de traits vraiment tragiques sont souvent jouées.

Les grands talens sont toujours nécessairement rares, surtout quand le goût & l'esprit d'une nation sont formés. Il en est alors des esprits cultivés, comme de ces forêts, où les arbres pressés & élevés ne souffrent pas qu'aucun porte sa tête trop au dessus des autres. Quand le commerce est en peu de mains, on voit quelques fortunes prodigieuses, & beaucoup de misères; lorsqu'enfin il est plus étendu, l'opulence est générale, les grandes fortunes rares. C'est précisément, *MESSIEURS*, parce qu'il y a beaucoup d'esprit en France qu'on y trouvera dorénavant moins de génies supérieurs.

Mais enfin, malgré cette culture universelle de la nation, je ne nierai pas que cette langue devenue si belle, & qui doit être fixée par tant de bons ouvrages, peut se corrompre aisément. On doit avertir les étrangers, qu'elle perd déjà beaucoup de sa pureté dans presque tous les livres composés dans cette célèbre république, si longtems notre alliée, où le Français est la langue dominante, au milieu des factions contraires à la France. Mais si elle s'altère dans ces pays par le mélange des idiomes, elle est prête à se gâter parmi nous par le mélange des styles. Ce qui déprave le goût, déprave enfin le langage. Souvent on affecte d'égayer des ouvrages sérieux & instructifs par les expressions familières de la conversation. Souvent on introduit le style Marotique dans les sujets les plus nobles; c'est revêtir un prin-

Suite des Mélanges &c.

N

ca

ce des habits d'un farceur. On se fert de termes nouveaux, qui sont inutiles, & qu'on ne doit hazarder que quand ils sont nécessaires. Il est d'autres défauts, dont je suis encor plus frappé, parce que j'y suis tombé plus d'une fois. Je trouverai parmi vous, MESSIEURS, pour m'en garantir, les secours que l'homme éclairé à qui je succède, s'était donnés par ses études. Plein de la lecture de *Cicéron*, il en avait tiré ce fruit, de s'étudier à parler sa langue comme ce consul parlait la sienne. Mais c'est surtout à celui qui a fait son étude particulière des ouvrages de ce grand orateur, & qui était l'ami de Mr. le président *Bouhier*, à faire revivre ici l'éloquence de l'un, & à vous parler du mérite de l'autre. Il a aujourd'hui à la fois un ami à regretter & à célébrer, un ami à recevoir & à encourager. Il peut vous dire avec plus d'éloquence, mais non avec plus de sensibilité que moi, quels charmes l'amitié répand sur les travaux des hommes consacrés aux lettres, combien elle sert à les conduire, à les corriger, à les exciter, à les consoler; combien elle inspire à l'ame cette joie douce & recueillie, sans laquelle on n'est jamais le maître de ses idées.

C'est ainsi que cette académie fut d'abord formée. Elle a une origine encor plus noble que celle qu'elle reçut du cardinal de *Richelieu* même; c'est dans le sein de l'amitié qu'elle prit naissance. Des hommes unis entr'eux par ce lien respectable & par le goût des beaux arts,
s'affem-

s'affembloient fans se montrer à la renommée; ils furent moins brillans que leurs successeurs, & non moins heureux. La bienfiance, l'union, la candeur, la saine critique si opposée à la fâtyre, formèrent leurs asssemblées. Elles animeront toujours les vôtres, elles seront l'éternel exemple des gens de lettres, & serviront peut-être à corriger ceux qui se rendent indignes de ce nom. Les vrais amateurs des arts sont amis. Qui est plus que moi en droit de le dire? J'offerais m'étendre, MESSIEURS, sur les bontés dont la plupart d'entre vous m'honorent, si je ne devais m'oublier pour ne vous parler que du grand objet de vos travaux, des intérêts devant qui tous les autres s'évanouissent, de la gloire de la nation.

Je fais combien l'esprit se dégoûte aisément des éloges; je fais que le public, toujours avide de nouveautés, pense que tout est épuisé sur votre fondateur & sur vos protecteurs; mais pourrais-je refuser le tribut que je dois, parce que ceux qui l'ont payé avant moi ne m'ont laissé rien de nouveau à vous dire? Il en est de ces éloges qu'on répète, comme de ces solennités qui sont toujours les mêmes, & qui réveillent la mémoire des événemens chers à un peuple entier; elles sont nécessaires. Célébrer des hommes tels que le cardinal de Richelieu, & Louis XIV., un Seguiet, un Colbert, un Turenne, un Condé: c'est dire à haute voix, rois, ministres, généraux à venir, imitez ces grands hommes. Ignore-t-on que le

panégyrique de *Trajan* anima *Antonin* à la vertu? & *Marc-Aurèle*, le premier des empereurs & des hommes, n'avouë-t-il pas dans ses écrits l'émulation que lui inspirèrent les vertus d'*Antonin*? Lorsqu'*Henri IV.* entendit dans le parlement nommer *Louis XII.* le père du peuple, il se sentit pénétré du désir de l'imiter, & il le surpassa.

Pensez-vous, MESSIEURS, que les honneurs rendus par tant de bouches à la mémoire de *Louis XIV.* ne se soient pas fait entendre au cœur de son successeur, dès sa première enfance? On dira un jour que tous deux ont été à l'immortalité, tantôt par les mêmes chemins, tantôt par des routes différentes. L'un & l'autre seront semblables, en ce qu'ils n'ont différé à se charger du poids des affaires que par reconnaissance; & peut-être c'est en cela qu'ils ont été les plus grands. La postérité dira que tous deux ont aimé la justice, & ont commandé leurs armées. L'un recherchait avec éclat la gloire qu'il méritait; il l'appellait à lui du haut de son trône; il en était suivi dans ses conquêtes, dans ses entreprises; il en remplissait le monde; il déployait une ame sublime dans le bonheur & dans l'adversité, dans ses camps, dans ses palais, dans les cours de l'Europe & de l'Asie: les terres & les mers rendaient témoignage à sa magnificence; & les plus petits objets, si-tôt qu'ils avaient à lui quelque rapport, prenaient un nouveau caractère, & recevaient l'empreinte de sa grandeur. L'autre

tre protège des empereurs & des rois, subjugué des provinces, interrompt le cours de ses conquêtes pour aller secourir ses sujets, & y vole du sein de la mort, dont il est à peine échappé. Il remporte des victoires; il fait les plus grandes choses avec une simplicité, qui ferait penser que ce qui étonne le reste des hommes, est pour lui dans l'ordre le plus commun & le plus ordinaire. Il cache la hauteur de son ame, sans s'étudier même à la cacher; & il ne peut en affaiblir les rayons, qui en perçant malgré lui le voile de sa modestie, y prennent un éclat plus durable!

Louis XIV. se signala par des monumens admirables, par l'amour de tous les arts, par les encouragemens qu'il leur prodiguait. O vous son auguste successeur, vous l'avez déjà imité, & vous n'attendez que cette paix, que vous cherchez par des victoires, pour remplir tous vos projets bienfaisans, qui demandent des jours tranquilles!

Vous avez commencé vos triomphes dans la même province où commencèrent ceux de votre bifayeul, & vous les avez étendus plus loin. Il regretta de n'avoir pu dans le cours de ses glorieuses campagnes forcer un ennemi digne de lui, à mesurer ses armes avec les siennes en bataille rangée. Cette gloire qu'il désira, vous en avez joui. Plus heureux que le grand *Henri*, qui ne remporta presque de victoires que sur sa propre nation, vous avez vaincu les éternels & intrépides ennemis de la vôtre. Vo-

tre fils , après vous l'objet de nos vœux & de notre crainte , apprit à vos côtés à voir le danger & le malheur même sans être troublé , & le plus beau triomphe sans être ébloui . Lorsque nous tremblions pour vous dans Paris , vous étiez au milieu d'un champ de carnage , tranquille dans les momens d'horreur & de confusion , tranquille dans la joie tumultueuse de vos soldats victorieux : vous embrassiez ce général qui n'avait souhaité de vivre que pour vous voir triompher ; cet homme que vos vertus & les siennes ont fait votre sujet , que la France comptera toujours parmi ses enfans les plus chers & les plus illustres . Vous récompensiez déjà par votre témoignage & par vos éloges tous ceux qui avaient contribué à la victoire ; & cette récompense est la plus belle pour des Français .

Mais ce qui sera conservé à jamais dans les fastes de l'académie , ce qui est précieux à chacun de vous , MESSIEURS , ce fut l'un de vos confreres qui servit le plus votre protecteur & la France dans cette journée : ce fut lui , qui , après avoir volé de brigade en brigade , après avoir combattu en tant d'endroits différens , courut donner & exécuter ce conseil si prompt , si salutaire , si avidement reçu par le roi , dont la vue discernait tout dans des momens où elle peut s'égarer si aisément . Jouissez , MESSIEURS , du plaisir d'entendre dans cette assemblée ces propres paroles , que votre protecteur dit au neveu

ven l) de votre fondateur sur le champ de bataille: *Je n'oublierai jamais le service important que vous m'avez rendu.* Mais si cette gloire particulière vous est chère, combien sont chères à toute la France, combien le seront un jour à l'Europe, ces démarches pacifiques que fit *Louis XV.* après ses victoires ! Il les fait encor, il ne court à ses ennemis que pour les défarmer, il ne veut les vaincre que pour les fléchir. S'ils pouvaient connaître le fond de son cœur, ils le feraient leur arbitre au-lieu de le combattre ; & ce serait peut-être le seul moyen d'obtenir sur lui des avantages m). Les vertus qui le font craindre leur ont été connues dès qu'il a commandé : celles qui doivent ramener leur confiance, qui doivent être le lien des nations, demandent plus de tems pour être approfondies par des ennemis.

Nous plus heureux, nous avons connu son ame dès qu'il a régné. Nous avons pensé, comme penseront tous les peuples & tous les siècles: jamais amour ne fut ni plus vrai, ni mieux exprimé: tous nos cœurs le sentent, & vos bouches éloquentes en sont les interprètes. Des médailles, dignes des plus beaux tems de la Grèce n), éternisent ses triomphes & notre

N 4

bou-

l) Mr. le Maréchal Duc de Richelieu.

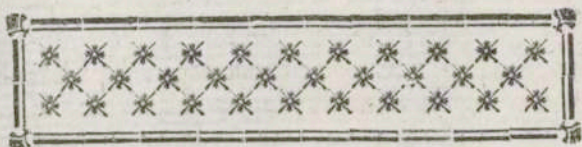
m) L'événement a justifié en 1748. ce que disait Mr. de V. en 1746.

n) Les médailles frappées

au Louvre sont au-dessus des plus belles de l'antiquité, non pas pour les légendes, mais pour le dessein & la beauté des coins.

bonheur. Puissai-je voir dans nos places publiques, ce monarque humain, sculpté des mains de nos *Praxitèles*, environné de tous les symboles de la félicité publique! Puissai-je lire aux pieds de sa statue ces mots qui sont dans nos cœurs, AU PÈRE DE LA PATRIE!






CONTINUATION
DES
CHAPITRES
DE LITTERATURE,
DE PHILOSOPHIE &c. &c.

L E T T R E
S U R
L E D A N T E.

CHAPITRE SOIXANTE-SIXIEME.

 Vous voulez connaître le DANTÉ. Les Italiens l'appellent divin, mais c'est une divinité cachée; peu de gens entendent ses oracles; il a des commentateurs, c'est peut-être encor une raison de plus pour

pour n'être pas compris. Sa réputation s'affermira toujours, parce qu'on ne lit guères. Il y a de lui une vingtaine de traits qu'on fait par cœur : cela suffit pour s'épargner la peine d'examiner le reste.

Ce divin *Dante* fut, dit-on, un homme assez malheureux. Ne croyez pas qu'il fût divin de son tems, ni qu'il fût prophète chez lui. Il est vrai qu'il fut prieur, non pas prieur de moines, mais prieur de Florence, c'est-à-dire, l'un des sénateurs.

Il était né en 1260. à ce que disent ses compatriotes. *Bayle* qui écrivait à Rotterdam, *currente calamo*, pour son libraire, environ quatre siècles entiers après le *Dante*, le fait naître en 1265. & je n'en estime *Bayle* ni plus ni moins pour s'être trompé de cinq ans : la grande affaire est de ne se tromper ni en fait de goût, ni en fait de raisonnemens.

Les arts commençaient alors à naître dans la patrie du *Dante*. Florence était, comme Athènes, pleine d'esprit, de grandeur, de légèreté, d'inconstance, & de factions. La Faction blanche avait un grand crédit : elle se nommait ainsi du nom de la *Signora Bianca*. Le parti opposé s'intitulait le *Parti des Noirs*, pour mieux se distinguer des *Blancs*. Ces deux partis ne suffisaient pas aux Florentins. Ils avaient encor les *Guelfes*, & les *Gibelins*. La plupart des Blancs étaient *Gibelins* du parti des empereurs, & les Noirs penchaient pour les *Guelfes* attachés aux papes.

Toutes ces factions aimaient la liberté, & faisaient pourtant ce qu'elles pouvaient pour la détruire.

truire. Le pape *Boniface VIII.* voulut profiter de ces divisions pour anéantir le pouvoir des empereurs en Italie. Il déclara *Charles de Valois*, frère du roi de France *Philippe le bel*, son vicaire en Toscane. Le vicaire vint bien armé, chassa les *Blancs* & les *Gibetins*, & se fit détester des *Noirs* & des *Guelfes*. Le *Dante* était *Blanc* & *Gibelin* : il fut chassé des premiers, & sa maison rasée. On peut juger de là s'il fut le reste de sa vie affectionné à la maison de France, & aux papes ; on prétend pourtant qu'il alla faire un voyage à Paris, & que pour se desennuyer il se fit théologien, & disputa vigoureusement dans les écoles. On ajoute que l'empereur *Henri VII.* ne fit rien pour lui, tout *Gibelin* qu'il était ; qu'il alla chez *Frédéric d'Arragon* roi de Sicile, & qu'il en revint aussi pauvre qu'il y était allé. Il fut réduit au marquis de *Malaspina*, & au grand Can de Vérone. Le marquis & le grand Can ne le dédommagèrent pas : il mourut pauvre à Ravenne à l'âge de cinquante-six ans. Ce fut dans ces divers lieux qu'il composa sa comédie de *l'Enfer*, du *Purgatoire* & du *Paradis* : on a regardé ce *falmigondi* comme un beau poëme épique.

Il trouva d'abord à l'entrée de l'enfer un lion & une louve. Tout d'un coup *Virgile* se présente à lui pour l'encourager ; *Virgile* lui dit qu'il est né Lombard ; c'est précisément comme si *Homère* disait qu'il est né Turc. *Virgile* offre de faire au *Dante* les honneurs de l'enfer & du purgatoire, & de le mener jusqu'à la porte de *St. Pierre* ; mais il avoue qu'il ne pourra pas entrer avec lui.

Ce-

Pendant *Caron* les passe tous deux dans sa barque. *Virgile* lui raconte que peu de tems après son arrivée en enfer, il y vit un être puissant qui vint chercher les ames d'*Abel*, de *Noé*, d'*Abraham*, de *Moïse*, de *David*; en avançant chemin ils découvrent dans l'enfer des demeures très agréables : dans l'une sont *Homère*, *Horace*, *Ovide*, & *Lucain*; dans une autre on voit *Electre*, *Hector*, *Enée*, *Lucrece*, *Brutus*, & le Turc *Saladin*; dans une troisième, *Socrate*, *Platon*, *Hippocrate*, & l'Arabe *Averroës*.

Enfin parait le véritable enfer, où *Pluton* juge les condamnés. Le voyageur y reconnaît quelques cardinaux, quelques papes, & beaucoup de Florentins. Tout cela est-il dans le style comique? Non. Tout est-il dans le genre héroïque? Non. Dans quel goût est donc ce poëme? Dans un goût bizarre.

Mais il y a des vers si heureux & si naïfs, qu'ils n'ont point vieilli depuis quatre cent ans, & qu'ils ne vieilliront jamais. Un poëme d'ailleurs où l'on met des papes en enfer, réveille beaucoup l'attention, & les commentateurs épuisent toute la sagacité de leur esprit à déterminer au juste qui sont ceux que le *Dante* a damnés, & à ne se pas tromper dans une matière si grave.

On a fondé une chaire, une lecture pour expliquer cet auteur classique. Vous me demanderez comment l'inquisition ne s'y oppose pas? Je vous répondrai que l'inquisition entend raillerie en Italie; elle fait bien que des plaisanteries en vers ne peuvent faire de mal: vous en allez juger par cette petite traduction très-libre
d'un

d'un morceau du chant vingt-troisième; il s'agit d'un damné de la connaissance de l'auteur. Le damné parle ainsi :

Je m'appellais le comte de Guidon;
 Je fus sur terre & soldat & poltron;
 Puis m'enrollai sous Saint François d'Assise,
 Afin qu'un jour le bout de son cordon
 Me donnât place en la céleste Eglise;
 Et j'y ferais sans ce pape félon,
 Qui m'ordonna de servir sa feintise,
 Et me rendit aux griffes du Démon.
 Voici le fait. Quand j'étais sur la terre,
 Vers Rimini je fis longtems la guerre,
 Moins, je l'avoue, en héros qu'en fripon.
 L'art de fourber me fit un grand renom.
 Mais quand mon chef eut porté poil grison,
 Tems de retraite où convient la sagesse,
 Le repentir vint ronger ma vieillesse,
 Et j'eus recours à la confession.
 O repentir tardif & peu durable!
 Le bon saint père en ce tems guerroyait,
 Non le Soudan, non le Turc intraitable,
 Mais les Chrétiens, qu'en vrai Turc il pillait.
 Or sans respect pour thiare & tonsure,
 Pour Saint François, son froc, & sa ceinture;
 Frère, dit-il, il me convient d'avoir
 Incessamment Préneste en mon pouvoir.
 Conseille-moi, cherche sous ton capuce
 Quelque beau tour, quelque gentille astuce,
 Pour ajouter en bref à mes états
 Ce qui me tente, & ne m'appartient pas.
 J'ai les deux clefs du ciel en ma puissance.

De Célestin la dévote imprudence
 S'en servit mal, & moi je fais ouvrir
 Et refermer le ciel à mon plaisir.
 Si tu me fers, ce ciel est ton partage.
 Je le servis, & trop bien, dont j'enrage.
 Il eut Préneste, & la mort me faisit.
 Lors devers moi Saint François descendit,
 Mais Belzébut vint en poste, & lui dit :
 Monsieur d'Affise, arrêtez : je reclame
 Ce conseiller du saint père, il est mien ;
 Bon Saint François, que chacun ait le sien.
 Lors tout penaut le bon homme d'Affise
 M'abandonnait au grand diable d'enfer.
 Je lui criai, Monsieur de Lucifer,
 Je suis un saint, voyez ma robe grise ;
 Je fus absous par le chef de l'église.
 J'aurai toujours, répondit le démon,
 Un grand respect pour l'absolution :
 On est lavé de ses vieilles sottises,
 Pourvû qu'après autres ne soient commises.
 J'ai fait souvent cette distinction
 A tes pareils, & grace à l'Italie,
 Le diable fait de la théologie.
 Il dit, & rit, je ne repliquai rien
 A Belzébut ; il raisonnait trop bien.
 Lors il m'empoigne, & d'un bras roide & ferme
 Il appliqua sur ma triste épiderme
 Vingt coups de fouet, dont bien fort il me cuit ;
 Que Dieu le rende à Boniface huit !



CHAPITRE SOIXANTE-SEPTIEME.

DE LA CHIMÈRE

DU

SOUVERAIN BIEN.

LE bonheur est une idée abstraite composée de quelques sensations de plaisirs. *Platon*, qui écrivait mieux qu'il ne raisonnait, imagina son *Monde Archétype*, c'est-à-dire, son monde original, ses idées générales du beau, du bien, de l'ordre, du juste, comme s'il y avait des êtres éternels appelés *ordre, bien, beau, juste*, dont dérivassent les faibles copies de ce qui nous paraît ici-bas, juste, beau & bon.

C'est donc d'après lui que les philosophes ont recherché le souverain bien, comme les chimistes recherchent la pierre philosophale : mais le souverain bien n'existe pas plus que le souverain quarré ou le souverain cramoisi ; il y a des couleurs cramoisies, il y a des quarrés : mais il n'y a point d'être général qui s'appelle ainsi. Cette chimérique manière de raisonner a gâté longtems la philosophie.

Les animaux ressentent du plaisir à faire toutes les fonctions auxquelles ils sont destinés. Le bonheur qu'on imagine serait une fuite non
inter-

interrompue de plaisirs : une telle série est incompatible avec nos organes, & avec notre destination. Il y a un grand plaisir à manger & à boire, un plus grand plaisir dans l'union des deux sexes : mais il est clair que si l'homme mangeait toujours, ou était toujours dans l'extase de la jouissance, ses organes n'y pourraient suffire : il est encor évident qu'il ne pourrait remplir les destinations de la vie, & que le genre humain en ce cas périrait par le plaisir.

Passer continuellement, sans interruption, d'un plaisir à un autre, est encor une autre chimère. Il faut que la femme qui a conçu accouche, ce qui est une peine ; il faut que l'homme fende le bois, & taille la pierre ; ce qui n'est pas un plaisir.

Si on donne le nom de bonheur à quelques plaisirs répandus dans cette vie, il y a du bonheur en effet. Si on ne donne ce nom qu'à un plaisir toujours permanent, ou à une file continue & variée de sensations délicieuses, le bonheur n'est pas fait pour ce globe terraqueé ; cherchez ailleurs.

Si on appelle bonheur une situation de l'homme, comme des richesses, de la puissance, de la réputation &c., on ne se trompe pas moins. Il y a tel charbonnier plus heureux que tel souverain. Qu'on demande à *Cromwell* s'il a été plus content quand il était protecteur, que quand il allait au cabaret dans sa jeunesse ; il répondra probablement que le tems de sa tyrannie n'a pas été le plus rempli de plaisirs.

Combien de laides bourgeoises font plus satisfaites qu'*Hélène* & que *Cléopâtre* !

Mais il y a une petite observation à faire ici ; c'est que quand nous disons, Il est probable qu'un tel homme est plus heureux qu'un tel autre, qu'un jeune muletier a de grands avantages sur *Charles-Quint*, qu'une marchande de modes est plus satisfaite qu'une princesse, nous devons nous en tenir à ce probable. Il y a grande apparence qu'un muletier se portant bien a plus de plaisir que *Charles-Quint* mangé de gouttes ; mais il se peut bien faire aussi que *Charles-Quint* avec des bequilles repassé dans sa tête avec tant de plaisir qu'il a tenu un roi de France & un pape prisonniers, que son sort vaille encor mieux à toute force que celui d'un jeune muletier vigoureux.

Il n'appartient certainement qu'à DIEU, à un Etre qui verrait dans tous les cœurs, de décider quel est l'homme le plus heureux. Il n'y a qu'un seul cas où un homme puisse affirmer que son état actuel est pire ou meilleur que celui de son voisin ; ce cas est celui de la rivalité, & le moment de la victoire.

Je suppose qu'*Archimède* a un rendez-vous la nuit avec sa maitresse, que *Nomentanus* a le même rendez-vous à la même heure. *Archimède* se présente à la porte ; on la lui ferme au nez, & on l'ouvre à son rival, qui fait un excellent souper, pendant lequel il ne manque pas de se moquer d'*Archimède*, & jouit ensuite de sa maitresse, tandis que l'autre reste dans la rue

Suite des Mélanges, &c. O expo.

exposé au froid, à la pluie & à la grêle. Il est certain que *Nomentanus* est en droit de dire, Je suis plus heureux cette nuit qu'*Archimède*, j'ai plus de plaisir que lui; mais il faut qu'il ajoute; supposé qu'*Archimède* ne soit occupé que du chagrin de ne point faire un bon souper, d'être méprisé & trompé par une belle femme, d'être supplanté par son rival, & du mal que lui font la pluie, la grêle & le froid. Car si le philosophe de la rue fait réflexion, que ni une *Catin* ni la pluie ne doivent troubler son ame, s'il s'occupe d'un beau problème, & s'il découvre la proportion du cylindre & de la sphère, il peut éprouver un plaisir cent fois au dessus de celui de *Nomentanus*.

Il n'y a donc que le seul cas du plaisir actuel & de la douleur actuelle, où l'on puisse comparer le sort de deux hommes, en faisant abstraction de tout le reste. Il est indubitable que celui qui jouit de sa maîtresse est plus heureux dans ce moment que son rival méprisé qui gémit. Un homme sain qui mange une bonne perdrix, a sans doute un moment préférable à celui d'un homme tourmenté de la colique; mais on ne peut aller au-delà avec sûreté; on ne peut évaluer l'être d'un homme avec celui d'un autre; on n'a point de balance pour peser les desirs & les sensations.

Nous avons commencé cet article par *Platon* & son souverain bien; nous le finirons par *Solon*, & par ce grand mot qui a fait tant de fortune; *Il ne faut appeller personne heureux avant*

avant sa mort. Cet axiome n'est au fond qu'une puérité, comme tant d'apophtegmes consacrés dans l'antiquité. Le moment de la mort n'a rien de commun avec le fort qu'on a éprouvé dans la vie; on peut périr d'une mort violente & infame, & avoir goûté jusques-là tous les plaisirs dont la nature humaine est susceptible. Il est très possible & très ordinaire, qu'un homme heureux cesse de l'être: qui en doute? mais il n'a pas moins eu ses momens heureux.

Que veut donc dire le mot de *Solon*? qu'il n'est pas sûr qu'un homme qui a du plaisir aujourd'hui, en ait demain; en ce cas c'est une vérité si incontestable & si triviale, qu'elle ne valait pas la peine d'être dite.



CHAPITRE SOIXANTE-HUITIEME.

DE LA POPULATION

D E

L'AMERIQUE.

LA découverte de l'Amérique, cet objet de tant d'avarice, de tant d'ambition, est devenue aussi un objet de la philosophie. Un nombre prodigieux d'écrivains s'est efforcé de prouver que les Américains étaient une colonie de l'ancien monde. Quelques métaphysiciens modestes ont dit, que le même pouvoir qui a fait croître l'herbe dans les campagnes de l'Amérique, y a pu mettre aussi des hommes; mais ce système nud & simple n'a pas été écouté.

Quand le grand *Colombo* soupçonna l'existence de ce nouvel univers, on lui soutint que la chose était impossible; on prit *Colombo* pour un visionnaire. Quand il en eut fait la découverte, on dit que ce nouveau monde était connu longtemps auparavant.

On a prétendu que *Martin Behem*, natif de Nuremberg, était parti de Flandres vers l'an 1460. pour chercher ce monde inconnu, & qu'il poussa jusqu'au détroit de Magellan, dont il laissa des cartes incognito; mais comme *Mar-*

tin Beheim n'avait pas peuplé l'Amérique, & qu'il falait absolument qu'un des arrière-petits-fils de *Noé* eût pris cette peine, on chercha dans l'antiquité tout ce qui pouvait avoir rapport à quelque long voyage, & on l'appliqua à la découverte de cette quatrième partie de notre globe. On fit aller les vaisseaux de *Salomon* au Mexique, & c'est de là qu'on tira l'or d'*Ophir* pour ce prince, qui était obligé d'en emprunter du roi *Hiram*. On trouva l'Amérique dans *Platon*. On en fit honneur aux Carthaginois; & on cita sur cette anecdote un livre d'*Aristote* qu'il n'a pas composé.

Hornius prétendit trouver quelque conformité entre la langue des Hébreux, & celle des Caraïbes. Le père *Lasfiteau* jésuite n'a pas manqué de suivre une si belle ouverture. Les Mexicains dans leurs grandes afflictions déchiraient leurs vêtements; quelques peuples de l'Asie en usaient autrefois ainsi; donc ils sont les ancêtres des Mexicains. On pouvait ajouter qu'on danse beaucoup en Languedoc, que les Hurons dansent aussi dans leurs réjouissances, & qu'ainsi les Languedociens viennent des Hurons, ou les Hurons des Languedociens.

Les auteurs d'une terrible histoire universelle prétendent, que tous les Américains sont une colonie de Tartares. Ils assurent que c'est l'opinion la plus généralement reçue parmi les savans; mais ils ne disent pas que ce soit parmi les savans qui pensent. Selon eux quelque descendant de *Noé* n'eut rien de plus pressé que

d'aller s'établir dans le délicieux pays de Kamtschatka au nord de la Sibérie. Sa famille n'ayant rien à faire, alla visiter le Canada, soit en équipant des flottes, soit en marchant par plaisir au milieu des glaces, par quelque langue de terre qui ne s'est pas retrouvée jusqu'à nos jours. On se mit ensuite à faire des enfans dans le Canada, & bientôt ce beau pays ne pouvant plus nourrir la multitude prodigieuse de ses habitans, ils allèrent peupler le Mexique, le Pérou, le Chili; & leurs arrière-petites-filles accouchèrent de géans vers le détroit de *Magellan*.

Comme on trouve des lions dans quelques pays chauds de l'Amérique, ces auteurs supposent que les *Christophes Colomb*s de Kamtschatka avaient amené des lions en Canada pour leur divertissement.

Mais les Kamtschatkatiens n'ont pas seuls servi à peupler le nouveau monde; ils ont été charitablement aidés par les Tartares Mantchoux, par les Huns, par les Chinois, par les Japonois.

Les Tartares Mantchoux sont incontestablement les ancêtres des Péruviens; car *Mango-Capak* est le premier Inca du Pérou. *Mango* ressemble à *Manco*, *Manco* à *Mancu*, *Mancu* à *Mantchu*, & de là à *Mantchou* il n'y a pas loin. Rien n'est mieux démontré.

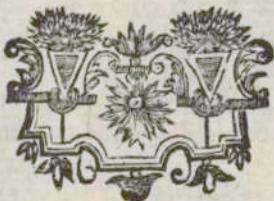
Pour les Huns, ils ont bâti en Hongrie une ville qu'on appelait *Cunadi*; or en changeant *cu* en *ca* on trouve *Canadi*, d'où le *Canada* a manifestement tiré son nom.

Une plante ressemblante au ginseng des Chinois

nois croît en Canada, donc les Chinois l'y ont portée, avant même qu'ils fussent maîtres de la partie de la Tartarie Chinoise où croît leur ginseng : & d'ailleurs les Chinois sont de si grands navigateurs, qu'ils ont envoyé autrefois des flottes en Amérique, sans jamais conserver avec leurs colonies la moindre correspondance.

A l'égard des Japonois, comme ils sont les plus voisins de l'Amérique, dont ils ne sont guère éloignés que de douze cent lieues, ils y ont sans doute été autrefois ; mais ils ont depuis négligé ce voyage.

Voilà pourtant ce qu'on ose écrire de nos jours. Que répondre à ces systèmes, & à tant d'autres ? *Rien.*



CHAPITRE SOIXANTE - NEUVIEME.

HISTOIRE DES VOYAGES

DE

SCARMENTADO,

écrite par lui-même.

JE naquis dans la ville de Candie en 1600. Mon père en était gouverneur ; & je me souviens qu'un poëte médiocre , qui n'était pas médiocrement dur , nommé *Iro* , fit de mauvais vers à ma louange , dans lesquels il me faisait descendre de *Minos* en droite ligne : mais mon père ayant été disgracié , il fit d'autres vers où je ne descendais plus que de *Pasiphaë* & de son amant : C'était un bien méchant homme que cet *Iro* , & le plus ennuyeux coquin qui fût dans l'Isle.

Mon père m'envoya à l'âge de quinze ans étudier à Rome. J'arrivai dans l'espérance d'apprendre toutes les vérités , car jusques-là on m'avait enseigné tout le contraire , selon l'usage de ce bas monde depuis la Chine jusqu'aux Alpes. *Monsignor Profondo* , à qui j'étais recommandé , était un homme singulier , & un des plus terribles

terribles favans qu'il y eût au monde. Il voulut m'apprendre les catégories d'*Aristote*, & fut sur le point de me mettre dans la catégorie de ses mignons: Je l'échappai belle. Je vis des processions, des exorcismes, & quelques rapines. On disait, mais très-faussement, que *la Signoria Olimpia*, personne d'une grande prudence, vendait beaucoup de choses qu'on ne doit point vendre. J'étais dans un âge où tout cela me paraissait fort plaisant. Une jeune dame de mœurs très-douces, nommée *la Signora Fatélo*, s'avisa de m'aimer. Elle était courtisée par le révérend père *Poignardini*, & par le révérend père *Aconiti*, jeunes profès d'un ordre qui ne subsiste plus: elle les mit d'accord en me donnant ses bonnes grâces; mais en même tems je courus risque d'être excommunié, & empoisonné. Je partis très-content de l'architecture de *St. Pierre*.

Je voyageai en France; c'était le tems du règne de *Louis le Juste*. La première chose qu'on me demanda, ce fut, si je voulais à mon déjeuner un petit morceau du maréchal d'*Ancre*, dont le peuple avait fait rôtir la chair, & qu'on distribuait à fort bon compte à ceux qui en voulaient.

Cet état était continuellement en proie aux guerres civiles, quelquefois pour une place au conseil, quelquefois pour deux pages de controverse. Il y avait plus de soixante ans que ce feu tantôt couvert & tantôt soufflé avec violence défolait ces beaux climats. C'étaient là
les

les libertés de l'église Gallicane. Hélas, dis-je, ce peuple est pourtant né doux : qui peut l'avoir tiré ainsi de son caractère ? Il plaifante, & il fait des *Saint Barthelemi*. Heureux le tems où il ne fera que plaifanter !

Je passai en Angleterre : Les mêmes querelles y excitaient les mêmes fureurs. De saints catholiques avaient résolu, pour le bien de l'église, de faire sauter en l'air avec de la poudre, le roi, la famille royale, & tout le parlement, & de délivrer l'Angleterre de ces hérétiques. On me montra la place où la bienheureuse reine *Marie* fille de *Henri VIII*. avait fait brûler plus de cinq cent de ses sujets. Un prêtre Hibernois m'assura que c'était une très-bonne action ; premièrement, parce que ceux qu'on avait brûlés étaient Anglais : en second lieu, parce qu'ils ne prenaient jamais d'eau bénite, & qu'ils ne croyaient pas au trou de *St. Patrice*. Il s'étonnait surtout que la reine *Marie* ne fût pas encor canonisée ; mais il espérait qu'elle le serait bientôt, quand le cardinal neveu aurait un peu de loisir.

J'allai en Hollande, où j'espérais trouver plus de tranquillité chez des peuples plus phlegmatiques. On coupait la tête à un vieillard vénérable lorsque j'arrivai à la Haye. C'était la tête chauve du premier ministre *Barneveldt*, l'homme qui avait le mieux mérité de la République. Touché de pitié je demandai quel était son crime, & s'il avait trahi l'état ? Il a fait bien pis, me répondit un prédicant à manteau noir ;

noir ; c'est un homme qui croit que l'on peut se sauver par les bonnes œuvres aussi-bien que par la foi. Vous sentez bien que si de telles opinions s'établissaient, une république ne pourrait subsister, & qu'il faut des loix sévères pour réprimer de si scandaleuses horreurs. Un profond politique du pays me dit en soupirant : Hélas ! Monsieur, le bon tems ne durera pas toujours : ce n'est que par hazard que ce peuple est si zélé : le fond de son caractère est porté au dogme abominable de la tolérance ; un jour il y viendra : cela fait frémir. Pour moi en attendant que ce tems funeste de la modération & de l'indulgence fût arrivé, je quittai bien vite un pays où la sévérité n'était adoucie par aucun agrément, & je m'embarquai pour l'Espagne.

La cour était à Seville ; les galions étaient arrivés ; tout respirait l'abondance & la joie dans la plus belle saison de l'année. Je vis au bout d'une allée d'orangers & de citronniers une espèce de lice immense entourée de gradins couverts d'étoffes précieuses. Le roi, la reine, les infans, les infantes, étaient sous un dais superbe. Vis-à-vis de cette auguste famille était un autre trône, mais plus élevé. Je dis à un de mes compagnons de voyage ; A moins que ce trône ne soit réservé pour Dieu, je ne vois pas à quoi il peut servir. Ces indiscrettes paroles furent entendues d'un grave Espagnol, & me coûtèrent cher. Cependant je m'imaginai que nous allions voir quelque carrousel ou quelque fête de tau-

taureaux , lorsque le grand inquisiteur parut sur ce trône , d'où il bénit le roi & le peuple.

Ensuite vint une armée de moines défilans deux à deux , blancs , noirs , gris , chauffés , déchauffés , avec barbe , sans barbe , avec capuchon pointu , & sans capuchon : puis marchait le bourreau ; puis on voyait au milieu des alguazils & des grands environ quarante personnes couvertes de sacs sur lesquels on avait peint des diables & des flammes. C'étaient des Juifs qui n'avaient pas voulu renoncer absolument à *Moyse* : c'étaient des chrétiens qui avaient épousé leurs commères , ou qui n'avaient pas adoré *Notre Dame d'Atocha* , ou qui n'avaient pas voulu se défaire de leur argent comptant en faveur des frères Hieronymites. On chanta dévotement de très-belles prières , après quoi on brûla à petit feu tous les coupables ; de quoi toute la famille royale parut extrêmement édifiée.

Le soir dans le tems que j'allais me mettre au lit arrivèrent chez moi deux familiers de l'inquisition avec la sainte Hermandad : ils m'embrassèrent tendrement , & me menèrent sans me dire un seul mot dans un cachot très-frais , meublé d'un lit de natte , & d'un beau crucifix. Je restai là six semaines , au bout desquelles le révérend père inquisiteur m'envoya prier de venir lui parler : il me serra quelque tems entre ses bras avec une affection toute paternelle ; il me dit qu'il était sincèrement affligé d'avoir appris que je fusse si mal logé :

mais

mais que tous les appartemens de la maison étaient remplis, & qu'une autre fois il espérait que je ferais plus à mon aise. Ensuite, il me demanda cordialement si je ne savais pas pourquoi j'étais là. Je dis au révérend père que c'était apparemment pour mes péchés. Eh bien, mon cher enfant, pour quel péché? parle-moi avec confiance. J'eus beau imaginer, je ne devinai point; il me mit charitablement sur les voies.

Enfin je me souvins de mes indiscrettes paroles. J'en fus quitte pour la discipline & une amende de trente mille réales. On me mena faire la révérence au grand inquisiteur: c'était un homme poli, qui me demanda comment j'avais trouvé sa petite fête? Je lui dis que cela était délicieux, & j'allai presser mes compagnons de voyage de quitter ce pays, tout beau qu'il est. Ils avaient eu le tems de s'instruire de toutes les grandes choses que les Espagnols avaient faites pour la religion. Ils avaient lû les mémoires du fameux évêque de *Chiapa*, par lesquels il paraît qu'on avait égorgé ou brûlé ou noyé dix millions d'infidèles en Amérique pour les convertir. Je crus que cet évêque exagérait; mais quand on réduirait ces sacrifices à cinq millions de victimes, cela serait encore admirable.

Le desir de voyager me pressait toujours. J'avais compté finir mon tour de l'Europe par la Turquie; nous en primes la route. Je me proposai bien de ne plus dire mon avis sur les fêtes

fêtes que je verrais. Ces Turcs, dis-je à mes compagnons, sont des mécréans, qui n'ont point été baptisés, & qui par conséquent feront bien plus cruels que les révérends pères inquisiteurs. Gardons le silence quand nous serons chez les Mahométans.

J'allai donc chez eux. Je fus étrangement surpris de voir en Turquie beaucoup plus d'églises chrétiennes qu'il n'y en avait dans Candie. J'y vis jusqu'à des troupes nombreuses de moines, qu'on laissait prier la Vierge *Marie* librement, & maudire *Mahomet*; ceux-ci en Grec, ceux-là en Latin, quelques autres en Arménien. Les bonnes gens que les Turcs! m'écriai-je. Les Chrétiens Grecs, & les Chrétiens Latins étaient ennemis mortels dans Constantinople: ces esclaves se persécutaient les uns les autres, comme des chiens qui se mordent dans la rue, & à qui leurs maîtres donnent des coups de bâton pour les séparer. Le grand-visir protégeait alors les Grecs. Le patriarche Grec m'accusa d'avoir soupé chez le patriarche Latin, & je fus condamné en plein divan à cent coups de latte sur la plante des pieds, rachetables de cinq cent sequins. Le lendemain le grand visir fut étranglé; le surlendemain son successeur, qui était pour le parti des Latins, & qui ne fut étranglé qu'un mois après, me condamna à la même amende pour avoir soupé chez le patriarche Grec. Je fus dans la triste nécessité de ne plus fréquenter ni l'église Grecque ni la Latine. Pour m'en consoler je pris

pris à loyer une fort belle Circassienne, qui était la personne la plus tendre dans le tête-à-tête, & la plus dévote à la mosquée. Une nuit dans les doux transports de son amour elle s'écria en m'embrassant, *Alla, Illa, Alla*; ce sont les paroles sacramentales des Turcs; je crus que c'était celles de l'amour: je m'écriai aussi fort tendrement, *Alla, Illa, Alla*. Ah! me dit-elle, le Dieu miséricordieux soit loué, vous êtes Turc. Je lui dis, que je le bénissais de m'en avoir donné la force, & je me crus trop heureux. Le matin l'Iman vint pour me circonciure; & comme je fis quelque difficulté, le cadi du quartier, homme loyal, me proposa de m'empâler: je sauvai mon prépuce & mon derriere avec mille sequins, & je m'enfuis vite en Perse, résolu de ne plus entendre ni messe Grecque ni Latine en Turquie, & de ne plus crier *Alla, Illa, Alla*, dans un rendez-vous.

En arrivant à Ispahan, on me demanda si j'étais pour le mouton noir ou pour le mouton blanc? Je répondis que cela m'était fort indifférent, pourvu qu'il fût tendre. Il faut savoir que les fonctions du *Mouton blanc* & du *Mouton noir* partageaient encor les Persans. On crut que je me moquais des deux partis, de sorte que je me trouvai déjà une violente affaire sur les bras aux portes de la ville: il m'en coûta encor grands nombre de sequins pour me débarasser des moutons.

Je pouffai jusqu'à la Chine, avec un interprète,

terprète, qui m'assura que c'était là le pays où l'on vivait librement, & gaiement. Les Tartares s'en étaient rendus maîtres, après avoir tout mis à feu & à sang; & les révérends pères jésuites d'un côté, comme les révérends pères dominicains de l'autre, disaient qu'ils y gagnaient des ames à Dieu, sans que personne en fût rien. On n'a jamais vû de convertisseurs si zélés; car ils se persécutaient les uns les autres tour à tour: ils écrivaient à Rome des volumes de calomnies; ils se traitaient d'infidèles, & de prévaricateurs pour une ame. Il y avait surtout une horrible querelle entre eux sur la manière de faire la révérence. Les jésuites voulaient que les Chinois saluassent leurs pères & leurs mères à la mode de la Chine, & les dominicains voulaient qu'on les saluât à la mode de Rome. Il m'arriva d'être pris par les jésuites pour un dominicain. On me fit passer chez sa majesté Tartare pour un espion du pape. Le conseil suprême chargea un premier mandarin, qui ordonna à un sergent, qui commanda à quatre sbirres du pays de m'arrêter & de me lier en cérémonie. Je fus conduit après cent-quarante génuflexions devant sa majesté. Elle me fit demander si j'étais l'espion du pape, & s'il était vrai que ce prince dût venir en personne le détrôner? Je lui répondis, que le pape était un prêtre de soixante & dix ans; qu'il demeurerait à quatre-mille lieux de sa sacrée majesté Tartaro-Chinoise; qu'il avait environ deux mille soldats
qui

qui montaient la garde avec un parasol ; qu'il ne détronait personne, & que sa majesté pouvait dormir en sûreté. Ce fut l'aventure la moins funeste de ma vie. On m'envoya à Macao, d'où je m'embarquai pour l'Europe.

Mon vaisseau eut besoin d'être radoubé vers les côtes de Golconde. Je pris ce tems pour aller voir la cour du grand *Aureng-Zeb*, dont on disait merveilles dans le monde ; il était alors dans Déli. J'eus la consolation de l'envifager le jour de la pompeuse cérémonie dans laquelle il reçut le présent céleste que lui envoyait le Sherif de la Mecque. C'était le balay avec lequel on avait balayé la maison sainte, le *Caaba*, le *Beth Alla*. Ce balay est le symbole qui balaye toutes les ordures de l'ame. *Aureng-Zeb* ne paraissait pas en avoir besoin ; c'était l'homme le plus pieux de tout l'Indoustan. Il est vrai qu'il avait égorgé un de ses frères & empoisonné son père. Vingt Rayas & autant d'Omras étaient morts dans les supplices ; mais cela n'était rien, & on ne parlait que de sa dévotion. On ne lui comparait que la sacrée majesté du sérénissime empereur de Maroc *Muley Ismaël*, qui coupait des têtes tous les vendredis après la prière.

Je ne disais mot ; les voyages m'avaient formé, & je sentais qu'il ne m'appartenait pas de décider entre ces deux augustes souverains. Un jeune Français avec qui je logeais manqua, je l'avoue, de respect à l'empereur des Indes &

Suite des Mélanges, &c.

P

à

à celui de Maroc. Il s'avisa de dire très-indifféremment qu'il y avait en Europe de très-pieux souverains qui gouvernaient bien leurs états, & qui fréquentaient même les églises, sans pourtant tuer leurs pères & leurs frères, & sans couper les têtes de leurs sujets. Notre interprète transmit en Indou le discours impie de mon jeune homme. Instruit par le passé, je fis vite feller mes chameaux : nous partîmes le Français & moi. J'ai sçu depuis que la nuit même les officiers du grand *Aureng-Zeb* étant venus pour nous prendre, ils ne trouvèrent que l'interprète. Il fut exécuté en place publique, & tous les courtisans avouèrent sans flatterie que sa mort était très-juste.

Il me restait de voir l'Afrique, pour jouir de toutes les douceurs de notre continent. Je la vis en effet. Mon vaisseau fut pris par des corsaires nègres. Notre patron fit de grandes plaintes ; il leur demanda pourquoi ils violaient ainsi les loix des nations ? Le capitaine nègre lui répondit : Vous avez le nez long, & nous l'avons plat ; vos cheveux sont tout droits, & notre laine est frisée ; vous avez la peau de couleur de cendre, & nous de couleur d'ébène ; par conséquent nous devons, par les loix sacrées de la nature, être toujours ennemis. Vous nous achetez aux foires de la côte de Guinée comme des bêtes de somme, pour nous faire travailler à je ne fais quel emploi aussi pénible que ridicule. Vous nous faites fouiller à coups de nerfs de bœuf dans des montagnes,
pour

pour en tirer une espèce de terre jaune, qui par elle-même n'est bonne à rien, & qui ne vaut pas à beaucoup près un bon oignon d'Égypte: aussi quand nous vous rencontrons, & que nous sommes les plus forts, nous vous faisons esclaves, nous vous faisons labourer nos champs, ou nous vous coupons le nez & les oreilles.

On n'avait rien à repliquer à un discours si sage. J'allai labourer le champ d'une vieille négresse, pour conserver mes oreilles & mon nez. On me racheta au bout d'un an. J'avais vû tout ce qu'il y a de beau, de bon & d'admirable sur la terre: je résolus de ne plus voir que mes pénates. Je me mariaï chez moi: je fus cocu, & je vis que c'était l'état le plus doux de la vie.



CHAPITRE SOIXANTE-DIXIEME.

DE L'ALCORAN

ET

DE MAHOMET.

C'Était un sublime & hardi charlatan que ce Mahomet, fils d'Abdalla. Il dit dans son dixième chapitre: *Quel autre que DIBU peut avoir composé l'Alcoran? On crie, c'est Mahomet qui a forgé ce livre. Eh bien, tâchez d'écrire un chapitre qui lui ressemble, & appelez à votre aide qui vous voudrez.* Au dix-septième, il s'écrie: *Louange à celui qui a transporté pendant la nuit son serviteur du sacré temple de la Mecque à celui de Jérusalem.* C'est un assez beau voyage, mais il n'approche pas de celui qu'il fit cette nuit même de planète en planète, & des belles choses qu'il y vit.

Il prétendait qu'il y avait cinq cent années de chemin d'une planète à une autre, & qu'il fendit la lune en deux. Ses disciples, qui rassemblèrent solennellement des versets de son Koran après sa mort, retranchèrent ce voyage du ciel. Ils craignirent les railleurs & les philosophes. C'était avoir trop de délicatesse. Ils pouvaient s'en fier aux commentateurs, qui auraient bien su expliquer l'itinéraire. Les
amis

amis de *Mahomet* devaient favoir par expérience, que le merveilleux est la raison du peuple. Les sages contredifent en secret, & le peuple les fait taire. Mais en retranchant l'itineraire des planètes, on laissa quelques petits mots sur l'avanture de la lune; on ne peut pas prendre garde à tout.

Le *Koran* est une rapsodie sans liaison, sans ordre, sans art; on dit pourtant, que ce livre ennuyeux est un fort beau livre; je n'en rapporte aux Arabes, qui prétendent qu'il est écrit avec une élégance & une pureté, dont personne n'a aproché depuis. C'est un poëme, ou une espèce de prose rimée, qui contient six mille vers. Il n'y a point de poëte dont la personne & l'ouvrage ayent fait une telle fortune. On agita chez les Musulmans, si l'Alcoran était éternel, ou si *DIEU* l'avait créé pour le dicter à *Mahomet*. Les docteurs décidèrent, qu'il était éternel; ils avaient raison, cette éternité est bien plus belle que l'autre opinion. Il faut toujours avec le vulgaire prendre le parti le plus incroyable.

Les moines, qui se font déchaînés contre *Mahomet*, & qui ont dit tant de sottises sur son compte, ont prétendu qu'il ne savait pas écrire. Mais comment imaginer qu'un homme, qui avait été négociant, poëte, législateur & souverain, ne fût pas signer son nom? Si son livre est mauvais pour notre tems & pour nous, il était fort bon pour ses contemporains, & sa religion encor meilleure. Il faut avouer, qu'il retira presque toute l'Asie de l'idolâtrie.

Il enseigna l'unité de DIEU; il déclama avec force contre ceux qui lui donnent des associés. Chez lui l'ufure avec les étrangers est défendue, l'aumône ordonnée. La prière est d'une nécessité absolue; la réfignation aux décrets éternels est le grand mobile de tout. Il était bien difficile, qu'une religion fi simple & fi fage, enseignée par un homme toujours victorieux; ne subjuguât pas une partie de la terre. En effet, les Mufulmans ont fait autant de profélites par la parole que par l'épée. Ils ont converti à leur religion les Indiens & jufqu'aux Nègres. Les Turcs même leurs vainqueurs fe font fournis à l'Iflamifme.

Mahomet laiffa dans fa loi beaucoup de chofes qu'il trouva établies chez les Arabes; la circoncifion, le jeûne, le voyage de la Mecque qui était en ufage quatre mille ans avant lui, des ablutions fi néceffaires à la fanté & à la propreté, dans un pays brûlant où le linge était inconnu; enfin l'idée d'un jugement dernier, que les mages avaient toujours établie, & qui était parvenue jufqu'aux Arabes. Il est dit, que comme il annonçait qu'on reffusciterait tout nud, *Aïfha* fa femme trouva la chofe immodefte & dangereufe: *Allez ma bonne*, lui dit-il, *on n'aura pas alors envie de rire*. Un ange, félon le Koran, doit pefer les hommes & les femmes dans une grande balance. Cette idée est encore prife des mages. Il leur a volé auffi leur pont aigu, fur lequel il faut paffer après la mort, & leur Jannat, où les élus Mufulmans trouveront des bains, des apartemens
bien

bien meublés , de bons lits & des houris avec de grands yeux noirs. Il est vrai aussi qu'il dit , que tous ces plaisirs des sens si nécessaires à tous ceux qui ressusciteront avec des sens , n'approcheront pas du plaisir de la contemplation de l'Être suprême. Il a l'humilité d'avouer dans son Koran , que lui-même n'ira point en paradis par son propre mérite , mais par la pure volonté de DIEU. C'est aussi par cette pure volonté divine , qu'il ordonne que la cinquième partie des dépouilles fera toujours pour le prophète.

Il n'est pas vrai , qu'il exclue du paradis les femmes. Il n'y a pas d'apparence , qu'un homme aussi habile ait voulu se brouiller avec cette moitié du genre humain , qui conduit l'autre. *Abulfeda* rapporte , qu'une vieille l'importunant un jour , en lui demandant ce qu'il falait faire pour aller en paradis , M'amie , lui dit-il , le paradis n'est pas pour les vieilles. La bonne femme se mit à pleurer , & le prophète pour la consoler lui dit : Il n'y aura point de vieilles , parce qu'elles rajeuniront. Cette doctrine consolante est confirmée dans le 54^e. chapitre du Koran.

Il défendit le vin , parce qu'un jour quelques-uns de ses sectateurs arrivèrent à la prière étant ivres. Il permit la pluralité des femmes , se conformant en ce point à l'usage immémorial des orientaux.

En un mot , ses loix civiles sont bonnes. Son dogme est admirable en ce qu'il a de conforme avec le nôtre ; mais les moyens sont affreux ; c'est la fourberie & le meurtre.

On l'excuse sur la fourberie, parce que, dit-on, les Arabes comptaient avant lui cent vingt-quatre mille prophètes, & qu'il n'y avait pas grand mal qu'il en parût un de plus. Les hommes, ajoute-t-on, ont besoin d'être trompés. Mais comment justifier un homme qui vous dit : *Croi que j'ai parlé à l'ange Gabriel, ou je te tuë ?*

Combien est préférable un *Confucius*, le premier des mortels qui n'ont point eu de révélation ! Il n'emploie que la raison, & non le mensonge & l'épée. Vice-roi d'une grande province, il y fait fleurir la morale & les loix : disgracié & pauvre, il les enseigne ; il les pratique dans la grandeur & dans l'abaissement ; il rend la vertu aimable ; il a pour disciple le plus ancien & le plus sage des peuples.

Le comte de *Boulainvilliers*, qui avait du goût pour *Mahomet*, a beau me vanter les Arabes, il ne peut empêcher, que ce ne fût un peuple de brigands ; ils volaient avant *Mohomet* en adorant les étoiles ; ils volaient sous *Mahomet* au nom de DIEU. Ils avaient, dit-on, la simplicité des tems héroïques ; mais qu'est-ce que les siècles héroïques ? c'était le tems où on s'égorgeait pour un puits & pour une citerne, comme on fait aujourd'hui pour une province.

Les premiers Musulmans furent animés par *Mahomet* de la rage de l'entouffiasme. Rien n'est plus terrible qu'un peuple, qui n'ayant rien à perdre combat à la fois par esprit de rapine & de religion.

Il est vrai, qu'il n'y avait pas beaucoup de finesse dans leurs procédés. Le contrat du premier

mier mariage de *Mahomet* porte, qu'attendu que *Cadishca* est amoureuse de lui, & lui pareillement amoureux d'elle, on a trouvé bon de les conjoindre. Mais y a-t-il tant de simplicité à lui avoir composé une généalogie, dans laquelle on la fait descendre d'*Adam* en droite ligne, comme on a fait descendre depuis quelques maisons d'Espagne & d'Ecosse? L'Arabie avait son *Moréri* & son *Mercuré galant*.

Le grand prophète effuya la disgrâce commune à tant de maris; il n'y a personne après cela qui puisse se plaindre. On connaît le nom de celui qui eut les faveurs de sa seconde femme, la belle *Aïshca*; il s'appellait *Assuan*. *Mahomet* se comporta avec plus de hauteur que *César* qui répudia sa femme, disant qu'il ne fallait pas que la femme de *César* fût soupçonnée. Le prophète ne voulut pas même soupçonner la sienne; il fit descendre du ciel un chapitre du *Koran*, pour affirmer que sa femme était fidèle. Ce chapitre était écrit de toute éternité, aussi-bien que tous les autres.

On l'admire, pour s'être fait de marchand de chameaux pontife, législateur & monarque, pour avoir soumis l'Arabie qui ne l'avait jamais été avant lui, pour avoir donné les premières secousses à l'empire Romain d'orient & à celui des Perses. Je l'admire encor, pour avoir entretenu la paix dans sa maison parmi ses femmes. Il a changé la face d'une partie de l'Europe, de la moitié de l'Asie, de presque toute l'Afrique; & il s'en est bien peu valu que sa religion n'ait subjugué l'univers.

A quoi tiennent les révolutions ? un coup de pierre un peu plus fort que celui qu'il reçut dans son premier combat, donnait une autre destinée au monde.

Son gendre *Ali* prétendit, que quand il falut inhumer le prophète, on le trouva dans un état qui n'est pas trop ordinaire aux morts, & que sa veuve *Aishca* s'écria ; Si j'avais sù que DIEU eût fait cette grace au défunt, j'y ferais accourue à l'instant. On pouvait dire de lui : *Decet Imperatorem statem mori.*

Jamais la vie d'un homme ne fut écrite dans un plus grand détail que la sienne. Les moindres particularités en étaient sacrées ; on fait le compte & le nom de tout ce qui lui appartenait, neuf épées, trois lances, trois arcs, sept cuirasses, trois boucliers, douze femmes, un coq blanc, sept chevaux, deux mules, quatre chameaux, sans compter la jument *Borac* sur laquelle il monta au ciel. Mais il ne l'avait que par emprunt, elle appartenait en propre à l'ange *Gabriel*.

Toutes ses paroles ont été recueillies. Il disait, que *la jouissance des femmes le rendait plus fervent à la prière*. En effet, pourquoi ne pas dire *benedicite* & *graces* au lit comme à table ? Une belle femme vaut bien un soupé. On prétend encor, qu'il était un grand médecin ; ainsi il ne lui manqua rien pour tromper les hommes.



CHAPITRE SOIXANTE - ONZIEME.
SUR LA POLICE
DES SPECTACLES.

ON excommuniait autrefois les rois de France, & depuis *Philippe I.* jusqu'à *Louis VIII.* tous l'ont été solennellement, de même que tous les empereurs depuis *Henri IV.* jusqu'à *Louis de Bavière* inclusivement. Les rois d'Angleterre ont eu aussi une part très-honnête à ces présens de la cour de Rome. C'était la folie du tems; & cette folie coûta la vie à cinq ou six cent mille hommes. Actuellement on se contente d'excommunier les représentans des monarches: ce n'est pas les ambassadeurs que je veux dire, mais les comédiens, qui sont rois & empereurs trois ou quatre fois par semaine, & qui gouvernent l'univers pour gagner leur vie.

Je ne connais guères que leur profession, & celle des forciers, à qui on fasse aujourd'hui cet honneur. Mais comme il n'y a plus de forciers depuis environ soixante à quatre-vingt ans, que la bonne philosophie a été connue des hommes, il ne reste plus pour victimes qu'*Alexandre*, *César*, *Athalie*, *Polyeucte*, *Andromaque*, *Brutus*, *Zayre* & *Arlequin*.

La grande raison qu'on en apporte, c'est que ces messieurs & ces dames représentent des passions.

sions. Mais si la peinture du cœur humain mérite une si horrible flétrissure, on devrait donc user d'une plus grande rigueur avec les peintres & les statuaires. Il y a beaucoup de tableaux licentieux qu'on vend publiquement, au lieu qu'on ne représente pas un seul poète dramatique qui ne soit dans la plus exacte bienséance. La *Vénus* du *Tiien* & celle du *Corrège* sont toutes nues, & sont dangereuses en tout tems pour notre jeunesse modeste; mais les comédiens ne récitent les vers admirables de *Cinna* que pendant environ deux heures, & avec l'approbation du magistrat, sous l'autorité royale. Pourquoi donc ces personnages vivans sur le théâtre sont-ils plus condamnés que ces comédiens muets sur la toile? *Ut pictura poësis erit.* Qu'auraient dit les *Sophocles* & les *Euripides*, s'ils avaient pu prévoir, qu'un peuple, qui n'a cessé d'être barbare qu'en les imitant, imprimerait un jour cette tache au théâtre, qui reçut de leur tems une si haute gloire?

Esopus & *Roscius* n'étaient pas des sénateurs Romains, il est vrai; mais le *Flamen* ne les déclarait point infâmes, & on ne se doutait pas, que l'art de *Térence* fût un art semblable à celui de *Locuste*. Le grand pape, le grand prince, *Léon X.* à qui on doit la renaissance de la bonne tragédie & de la bonne comédie en Europe, & qui fit représenter tant de pièces de théâtre dans son palais avec tant de magnificence, ne devinait pas, qu'un jour dans une partie de la Gaule, des descendans des Celtes & des Goths se croiraient en droit de flétrir ce qu'il hono-

honorait. Si le cardinal *de Richelieu* eût vécu, lui qui a fait bâtir la salle du palais royal, lui à qui la France doit le théâtre, il n'eût pas souffert plus longtems, que l'on osât couvrir d'ignominie ceux qu'il employait à réciter ses propres ouvrages.

Ce sont les hérétiques, il le faut avouer, qui ont commencé à se déchaîner contre le plus beau de tous les arts. *Leon X.* ressuscitait la scène tragique; il n'en falait pas davantage aux prétendus réformateurs pour crier à l'œuvre de *Satan*. Aussi la ville de Genève, & plusieurs illustres bourgades de Suisse; ont été cent-cinquante ans sans souffrir chez elles un violon. Les jansenistes qui dansent aujourd'hui sur le tombeau de *St. Paris*, à la grande édification du prochain, défendirent le siècle passé à une princesse de *Conty* qu'ils gouvernaient, de faire apprendre à danser à son fils, attendu que la danse est trop profane. Cependant il falait avoir bonne grace, & savoir le menuet: on ne voulait point de violon, & le directeur eut beaucoup de peine à souffrir, par accommodement, qu'on montrât à danser au prince de *Conty* avec des castagnettes. Quelques catholiques un peu Visigoths, de deçà les monts, craignirent donc les reproches des réformateurs, & crièrent aussi haut qu'eux; ainsi peu-à-peu s'établit dans notre France la mode de diffamer *César & Pompée*, & de refuser certaines cérémonies à certaines personnes gagnées par le roi, & travaillant sous les yeux du magistrat. On ne s'avisa point de réclamer contre cet abus,

car qui aurait voulu se brouiller avec des hommes puissans, & des hommes du tems présent, pour *Phédre* & pour les héros des siècles passés ?

On se contenta donc de trouver cette rigueur absurde, & d'admirer toujours à bon compte les chefs-d'œuvre de notre scène.

Rome, de qui nous avons appris notre catéchisme, n'en use point comme nous ; elle a sù toujours tempérer les loix selon les tems & selon les besoins ; elle a sù distinguer les bateleurs affrontés, qu'on censurait autrefois avec raison, d'avec les pièces de théâtre du *Triffin* & de plusieurs évêques & cardinaux qui ont aidé à ressusciter la tragédie. Aujourd'hui même on représente à Rome publiquement des comédies dans des maisons religieuses. Les dames y vont sans scandale ; on ne croit point, que des dialogues récités sur des planches soient une infamie diabolique. On a vû jusqu'à la pièce de *George Dandin* exécutée à Rome par des religieuses en présence d'une foule d'ecclésiastiques & de dames. Les sages Romains se gardent bien surtout d'excommunier ces Messieurs qui chantent le dessus dans les opéra Italiens ; car en vérité c'est bien assez d'être châtré dans ce monde, sans être encor damné dans l'autre.

Dans le bon tems de *Louis XIV.* il y avait toujours aux spectacles qu'il donnait un banc, qu'on nommait *le banc des évêques*. J'ai été témoin que dans la minorité de *Louis XV.* le cardinal de *Fleury*, alors évêque de Fréjus, fut très pressé de faire revivre cette coutume. D'autre tems, d'autre mœurs. Nous sommes

apparemment bien plus sages que dans les tems où l'Europe entière venait admirer nos fêtes, où *Richelieu* fit revivre la scène en France, où *Léon X.* fit renaître en Italie le siècle d'*Auguste*. Mais un tems viendra où nos neveux, en voyant l'impertinent ouvrage du père *le Brun* contre l'art des *Sophocles*, & les œuvres de nos grands hommes, imprimés dans le même tems, s'écrieront : Est-il possible que les Français aient pu ainsi se contredire, & que la plus absurde barbarie ait levé si orgueilleusement la tête contre les plus belles productions de l'esprit humain ?

Saint Thomas d'Aquin, dont les mœurs valaient bien celles de *Calvin* & du père *Quesnel* ; *St. Thomas*, qui n'avait jamais vu de bonne comédie, & qui ne connaissait que de malheureux histrions, devine pourtant que le théâtre peut être utile. Il eut assez de bon sens, & assez de justice, pour sentir le mérite de cet art, tout informe qu'il était ; il le permit, il l'approuva. *St. Charles Borromée* examinait lui-même les piéces qu'on jouait à Milan ; il les munissait de son approbation & de son seing.

Qui feront après cela les Visigoths qui voudront traiter d'empoisonneurs *Rodrigue* & *Chimène* ? Plût au ciel que ces barbares ennemis du plus beau des arts eussent la piété de *Polyeucte*, la clémence d'*Auguste*, la vertu de *Burhus*, & qu'ils finissent comme le mari d'*Azire* !



P R E F A C E.

Cette plaisanterie a été si souvent imprimée , qu'on n'a pas dû l'omettre dans ce recueil. C'est un badinage innocent sur un livre ridicule du président d'une académie , lequel parut à la fin de 1752. C'était une chose fort extraordinaire , qu'un philosophe assurât qu'il n'y a d'autre preuve de l'existence de DIEU , qu'une formule d'algèbre , que l'ame de l'homme en s'exaltant peut prédire l'avenir , qu'on peut se conserver la vie trois ou quatre cent ans en se bouchant les pores. Plusieurs idées non moins étonnantes étaient prodiguées dans ce livre. Un mathématicien de la Haye ayant écrit contre la première de ses propositions , & ayant relevé cette erreur de mathématique , cette querelle occasionna un procès dans les formes , que le président lui intenta devant la propre académie qui dépendait de lui , & il fit condamner son adversaire comme faussaire. Cette injustice souleva toute l'Europe littéraire. C'est ce qui donna occasion à la petite feuille qui suit ; c'est une continuelle allusion à tous les passages du livre dont le public se moquait. On y fait d'abord parler un médecin , parce que dans ce livre il était dit qu'il ne fallait point payer son médecin quand il ne guérissait pas.

CHAPITRE SOIXANTE-DOUZIEME.

DIATRIBE

DU

DOCTEUR AKAKIA,

Médecin du Pape.

Rien n'est plus commun aujourd'hui que de jeunes auteurs ignorés, qui mettent sous des noms connus des ouvrages peu dignes de l'être. Il y a des charlatans de toute espèce. En voici un qui a pris le nom d'un président d'une très-illustre académie, pour débiter des drogues assez singulières. Il est démontré que ce n'est pas le respectable président qui est l'auteur des livres qu'on lui attribue; car cet admirable philosophe, qui a découvert que la nature agit toujours par les loix les plus simples, & qui ajoute si sagement qu'elle va toujours à l'épargne, aurait certainement épargné au petit nombre de lecteurs, capables de le lire, la peine de lire deux fois la même chose dans le livre intitulé *ses Oeuvres*, & dans celui qu'on appelle *ses Lettres*. Le tiers au moins de ce volume est copié mot pour mot dans l'autre. Ce grand homme, si éloigné du charlatanisme, n'aurait point donné au public des lettres qui n'ont

Suite des Mélanges, &c.

Q

été

été écrites à personne, & surtout ne ferait point tombé dans certaines petites fautes, qui ne sont pardonnables qu'à un jeune homme.

Je crois, autant qu'il est possible, que ce n'est point l'intérêt de ma profession qui me fait parler ici. Mais on me pardonnera de trouver un peu fâcheux que cet écrivain traite les médecins comme ses libraires. Il prétend nous faire mourir de faim. Il ne veut pas qu'on paye les médecins, quand malheureusement le malade ne guérit point. On ne paye point, dit-il, (*) un peintre qui a fait un mauvais tableau. O jeune homme, que vous êtes dur & injuste ! Le duc d'Orléans, régent de France, ne payait-il pas magnifiquement le barbouillage dont *Coyvel* orna la galerie du palais royal ? Un client prive-t-il d'un juste salaire son avocat, parce qu'il a perdu sa cause ? Un médecin promet ses soins, & non la guérison. Il fait ses efforts, & on les lui paye. Quoi ! feriez-vous jaloux même des médecins ?

Que dirait, je vous prie, un homme qui aurait, par exemple, douze cent ducats de pension pour avoir parlé de mathématique & de métaphysique, pour avoir disséqué deux crapauds & s'être fait peindre avec un bonnet fourré, si le trésorier venait lui tenir ce langage, Monsieur, on vous retranche cent ducats pour avoir écrit qu'il y a des astres faits comme des meules de moulin, cent autres ducats pour

(*) Pag. 124.

pour avoir écrit qu'une comète viendra voler notre lune, & porter ses attentats jusqu'au soleil même; cent autres ducats pour avoir imaginé que des comètes routes d'or & de diamant tomberont sur la terre: vous êtes taxé à trois cent ducats pour avoir affirmé que les enfans se forment par attraction dans le ventre de la mère, (*) que l'œil gauche attire la jambe droite (†), &c. On ne peut vous retrancher moins de quatre cent ducats, pour avoir imaginé de connaître la nature de l'ame par le moyen de l'opium, & en disséquant des têtes de géans, &c. &c. Il est clair que le pauvre philosophe perdrait de compte fait toute sa pension. Serait-il bien aisé après cela que nous autres médecins, nous nous moquassions de lui, & que nous assurassions que les récompenses ne sont faites que pour ceux qui écrivent des choses utiles, & non pas pour ceux qui ne sont connus dans le monde que par l'envie de se faire connaître?

Ce jeune homme inconsideré reproche à mes confrères les médecins de n'être pas assez hardis. Il dit (†) que c'est au hazard & aux nations sauvages qu'on doit les seuls spécifiques connus, & que les médecins n'en ont pas trouvé un. Il faut lui apprendre que c'est la seule expérience qui a pu enseigner aux hommes les remèdes que fournissent les plantes. Hippocrate,

Q 2

Boer-

(*) Dans les Oeuvres & lettres de Mr. de M.

(†) Voyez la Venus Physique.

(†) Pag. 105.

Boerhaave, *Chirac* & *Senac*, n'auraient jamais certainement deviné, en voyant l'arbre du quinquina, qu'il doit guérir la fièvre; ni en voyant la rhubarbe, qu'elle doit purger; ni en voyant des pavots, qu'ils doivent assoupir. Ce qu'on appelle *hazard* peut seul conduire à la découverte des propriétés des plantes; & les médecins ne peuvent faire autre chose que de conseiller ces remèdes suivant les occasions. Ils en inventent beaucoup avec le secours de la chymie; ils ne se vantent pas de guérir toujours, mais ils se vantent de faire tout ce qu'ils peuvent pour soulager les hommes. Le jeune plaisant qui les traite si mal, a-t-il rendu autant de services au genre humain, que celui qui tira, contre toute apparence, des portes du tombeau le maréchal de *Saxe*, après la victoire de *Fontenoi*?

Notre jeune raisonneur prétend qu'il faut que les médecins ne soient plus qu'empiriques (*), & leur conseille de bannir la théorie. Que diriez-vous d'un homme qui voudrait qu'on ne se servît plus d'architectes pour bâtir des maisons, mais seulement de maçons qui tailleraient des pierres au hazard?

Il donne aussi le sage conseil de négliger l'anatomie (**). Nous aurons cette fois-ci les chirurgiens pour nous. Nous sommes seulement étonnés, que l'auteur, qui a eu quelques petites obligations aux chirurgiens de *Montpellier* dans des maladies qui demandoient une

gran-

(*) Pag. 119.

(**) Pag. 120.

grande connoissance de l'intérieur de la tête & de quelques autres parties du ressort de l'anatomie, en ait si peu de reconnaissance.

Le même auteur, peu savant apparemment dans l'histoire, en parlant de rendre les supplices des criminels utiles, & de faire sur leurs corps des expériences, dit (*), que cette proposition n'a jamais été exécutée: il ignore ce que tout le monde fait, que du tems de *Louis XI.* on fit pour la première fois en France, sur un homme condamné à mort, l'épreuve de la taille; que la feue reine d'Angleterre fit essayer l'inoculation de la petite vérole sur quatre criminels; & qu'il y a d'autres exemples pareils.

Mais si notre auteur est ignorant, on est obligé d'avouer qu'il a en récompense une imagination singulière: il veut, en qualité de physicien, que nous nous servions de la force centrifuge pour guérir une apoplexie (**), & qu'on fasse pirouetter le malade. L'idée à la vérité n'est pas de lui, mais il lui donne un air fort neuf.

Il nous conseille (***) d'enduire un malade de poix résine, ou de percer sa peau avec des aiguilles. S'il exerce jamais la médecine, & qu'il propose de tels remèdes, il y a grande apparence que ses malades suivront l'avis qu'il leur donne, de ne point payer le médecin.

Q 3

Mais

(*) Pag. 198. (**) Pag. 206. (***) Pag. 206.

Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que ce cruel ennemi de la faculté, qui veut qu'on nous retranche notre salaire si impitoyablement, propose (*), pour nous adoucir, de ruiner les malades. Il ordonne (car il est despotique) que chaque médecin ne traite qu'une seule infirmité, de sorte que si un homme a la goutte, la fièvre, le dévotement, mal aux yeux, & mal à l'oreille, il lui faudra payer cinq médecins au lieu d'un. Mais peut-être aussi que son intention est que nous n'ayons chacun que la cinquième partie de la rétribution ordinaire. Je reconnais bien là sa malice. Bientôt on conseillera aux dévots d'avoir des directeurs pour chaque vice, un pour l'ambition sérieuse des petites choses, un pour la jalousie cachée sous un air dur & impérieux, un pour la rage de cabaler beaucoup pour des riens, un pour d'autres misères; mais ne nous égarons point, & revenons à nos confrères.

Le meilleur médecin, dit-il, est celui qui raisonne le moins. Il paraît être en philosophie aussi fidèle à cet axiome que le père Canaiè l'était en théologie; cependant malgré sa haine contre le raisonnement, on voit qu'il a fait de profondes méditations sur l'art de prolonger la vie. Premièrement, il convient avec tous les gens sensés, & c'est de quoi nous le félicitons, que nos pères vivaient huit à neuf cent ans.

Ensuite ayant trouvé tout seul, & indépendam-

(*) Pag. 208.

Samment de *Leibnitz*, que la maturité n'est point l'âge de la force, l'âge viril, mais que c'est la mort; il propose de reculer ce point de maturité (*) comme on conserve des œufs en les empêchant d'éclorre. C'est un beau secret, & nous lui conseillons de se faire bien assurer l'honneur de cette découverte dans quelque poulailler, ou par sentence criminelle de quelque académie.

On voit par le compte que nous venons de rendre, que si ces lettres imaginaires étaient d'un président, elles ne pourraient être que d'un président de *Bedlam* (†), & qu'elles sont incontestablement, comme nous l'avons dit, d'un jeune homme qui s'est voulu parer du nom d'un sage, respecté, comme on fait, dans toute l'Europe, & qui a consenti d'être déclaré grand homme. Nous avons vû quelquefois au carnaval en Italie *Arlequin* déguisé en archevêque; mais on démêlait bien vite *Arlequin* à la manière dont il donnait la bénédiction. Tôt ou tard on est reconnu: cela rappelle une fable de la *Fontaine*.

*Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe & l'erreur.*

Ici on voit des oreilles toutes entières.

Tout considéré, nous déférons à la sainte inquisition le livre imputé au président, & nous

Q 4

nous

(*) Pag. 76. (†) Les petites maisons de Londres.

nous en raportons aux lumières infaillibles de ce docte tribunal, auquel on fait que les médecins ont tant de foi.

Décret de l'Inquisition de Rome.

Nous, père *Panrace*, &c. Inquisiteur pour la foi, avons lu la *Diatribé* de Monsieur *Akakia*, médecin ordinaire du pape, sans savoir ce que veut dire *Diatribé*, & n'y avons rien trouvé de contraire à la foi ni aux décrétales. Il n'en est pas de même des œuvres & lettres du jeune inconnu, déguisé sous le nom d'un président.

Nous avons, après avoir invoqué le St. Esprit, trouvé dans les œuvres, c'est-à-dire dans l'in-quarto de l'inconnu, force propositions téméraires, mal-fonnantes, hérétiques & sentant l'hérésie. Nous les condamnons collectivement, séparément, & respectivement.

Nous anathématisons spécialement & particulièrement l'essai de cosmologie, où l'inconnu aveuglé par les principes des enfans de *Belial*, & accoutumé à trouver tout mauvais, insinue, contre la parole de l'écriture (*), que c'est un défaut de providence que les araignées prennent des mouches; & dans laquelle cosmologie l'auteur fait ensuite entendre, qu'il n'y a d'autre preuve de l'existence de DIEU, que dans Z
égal

(*) Oeuv. pag. 9.

égal à $B C$ divisé par A plus B (*). Or ces caractères étant tirés du grimoire, & visiblement diaboliques, nous les déclarons attentatoires à l'autorité du *St. Siège*.

Et comme, selon l'usage, nous n'entendons pas un mot aux matières qu'on nomme de physique, mathématique, dynamique, métaphysique, &c. nous avons enjoint aux révérends professeurs de philosophie du collège de la Sapience, d'examiner les œuvres & les lettres du jeune inconnu, & de nous en rendre un compte fidèle. Ainsi DIEU leur foit en aide.

Jugement des Professeurs du collège de la Sapience.

1^o. **N**ous déclarons que les loix sur le choc des corps parfaitement durs, sont puérides & imaginaires, attendu (**) qu'il n'y a aucun corps connu parfaitement dur, mais bien des esprits durs, sur lesquels nous avons en vain tâché d'opérer.

2^o. L'affertion, que le produit de l'espace par la vitesse est toujours un minimum (***) , nous a semblé fausse ; car ce produit est quelquefois un maximum, comme Leibnitz le pensait, & comme il est prouvé. Il parait que le jeune auteur
n'a

(*) Oeuv. pag. 45.

(**) Oeuv. pag. 4.

(***) Oeuv. pag. 44.

n'a pris que la moitié de l'idée de *Leibnitz* ; & en cela nous le justifions d'avoir eu jamais une idée de *Leibnitz* toute entière.

3°. Nous adhérons en outre à la censure que Monfignor *Akakia*, médecin du pape, & tant d'autres, ont faite des œuvres du jeune pseudonyme, & surtout de la *Vénus physique* (*). Nous conseillons au jeune auteur, quand il procédera avec sa femme (s'il en a une) à l'œuvre de la génération, de ne plus penser que l'enfant se forme dans l'uterus par le moyen de l'attraction ; & nous l'exhortons, s'il commet le péché de la chair, à ne pas envier le sort des colimaçons en amour, ni celui des crapauds, & à imiter moins le style de *Fontenelle*, quand la maturité de l'âge aura formé le sien.

Nous venons à l'examen des *Lettres*, que nous avons jugé contenir, par un double emploi vicieux, presque tout ce qui est dans les *Oeuvres* ; & nous l'exhortons à ne plus débiter deux fois la même marchandise sous des noms différens, parce que cela n'est pas d'un honnête négociant comme il devrait l'être.

(*) Pag. 248.



*Examen des Lettres d'un jeune Auteur
déguisé sous le nom d'un Président.*

1^o. Il faut d'abord que le jeune auteur apprenne que la *prévoyance* (†) n'est point appelée dans l'homme *prévision*; que ce mot *prévision* est uniquement consacré à la connaissance par laquelle DIEU voit l'avenir. Il est bon qu'il sache la force des termes avant de se mettre à écrire. Il faut qu'il sache que l'ame ne s'aperçoit point elle-même: elle voit des objets, & ne se voit pas; c'est là sa condition. Le jeune écrivain peut aisément réformer ces petites erreurs.

2^o. Il est faux que *la mémoire nous fasse plus perdre que gagner* (*). Le candidat doit apprendre que la *mémoire* est la faculté de retenir des idées, & que sans cette faculté on ne pourrait pas seulement faire un mauvais livre, ni même presque rien connaître, ni se conduire sur rien, qu'on ferait absolument imbécille; il faut que ce jeune homme cultive sa mémoire.

3^o. Nous sommes obligés de déclarer ridicule cette idée (**), que *l'ame est comme un corps qui se remet dans son état après avoir été agité, & qu'ainsi l'ame revient à son état de contentement ou de détresse, qui est son état naturel.* Le can-

(†) Pag. 3. Lettres du natif de St. Malo.

(*) Pag. 5.

(**) Pag. 8.

candidat s'est mal exprimé. Il voulait dire apparemment que chacun revient à son caractère : qu'un homme, par exemple, après s'être efforcé de faire le philosophe, revient aux petites ordinares, &c. mais des vérités si triviales ne doivent pas être redites : c'est le défaut de la jeunesse de croire que des choses communes peuvent recevoir un caractère de nouveauté par des expressions obscures.

4°. Le candidat se trompe quand il dit que l'étendue n'est qu'une perception (*) de notre ame. S'il fait jamais de bonnes études, il verra que l'étendue n'est pas comme le son & les couleurs, qui n'existent que dans nos sensations, comme le fait tout écolier.

5°. A l'égard de la nation Allemande, qu'il vilipende (**), & qu'il traite d'imbécille en termes équivalens, cela nous paraît ingrat & injuste ; ce n'est pas le tout de se tromper, il faut être poli ; il se peut faire que le candidat ait cru inventer quelque chose après *Leibnitz*, mais nous dirons à ce jeune homme que ce n'est pas lui qui a inventé la poudre.

6°. Nous craignons que l'auteur n'inspire à ses camarades quelques petites tentations de chercher la pierre philosophale (†) : car, dit-il, sous quelque aspect qu'on la considère, on ne peut en prouver l'impossibilité. Il est vrai qu'il avoue qu'il y a de la folie à employer son bien à la chercher ; mais comme en parlant de la somme
du

(*) Pag. 15. (**) Pag. 50. 52. (†) Pag. 85.

du bonheur, il dit qu'on ne peut démontrer la religion chrétienne, & que cependant bien des gens la suivent; il se pourrait, à plus forte raison, que quelques personnes se ruïnassent à la recherche du grand œuvre, puisqu'il est possible, selon lui, de le trouver.

7°. Nous passons plusieurs choses qui fatigueraient la patience du lecteur, & l'intelligence de Mr. l'inquisiteur; mais nous croyons qu'il fera fort surpris d'apprendre que le jeune étudiant (*) veuille absolument distiller des cerveaux de géants hauts de douze piés, & des hommes velus portant queue, pour sonder la nature de l'intelligence humaine; qu'avec de l'opium & des rêves il modifie l'ame; qu'il fasse naître des anguilles grosses d'autres anguilles avec de la farine délayée, & des poissons avec des grains de blé (**). Nous prenons cette occasion de divertir monsieur l'inquisiteur.

8°. Mais monsieur l'inquisiteur ne rira plus quand il verra que tout le monde peut devenir prophète; car l'auteur ne trouve pas plus de difficulté à voir l'avenir que le passé. Il avoue (†) que les raisons en faveur de l'astrologie judiciaire sont aussi fortes que les raisons contre elle. Ensuite il assure (††) que les perceptions du passé, du présent & de l'avenir, ne diffèrent (†††) que par le degré d'activité de l'ame. Il espère qu'un peu plus de chaleur & d'exalta-
tion

(*) Pag. 232. 233. (**) Pag. 143. (†) Pag. 147.

(††) Pag. 151. (†††) Pag. 154.

tion dans l'imagination pourra servir à montrer l'avenir, comme la mémoire montre le passé.

Nous jugeons unanimement que sa cervelle est fort exaltée, & qu'il va bientôt prophétiser. Nous ne savons pas encor s'il fera des grands ou des petits prophètes; mais nous craignons fort qu'il ne soit prophète de malheur, puisque dans son traité du bonheur même, il ne parle que d'affliction: il dit (*) surtout, que tous les fous sont malheureux. Nous faisons à tous ceux qui le font un compliment de condoléance; mais si son ame exaltée a vû l'avenir, n'y a-t-elle pas vû un peu de ridicule?

9°. Il nous paraît avoir quelque envie d'aller aux terres australes (**), quoiqu'en lisant son livre on soit tenté de croire qu'il en revient; cependant il semble ignorer qu'on connaît il y a longtems la terre de *Frédéric-Henri*, située par-delà le quarantième degré de latitude méridionale; mais nous l'avertissons que si, au lieu d'aller aux terres australes, il prétend (†) naviger tout droit directement sous le pôle arctique, personne ne s'embarquera avec lui.

10°. Il doit encor être assuré qu'il lui sera difficile de faire, comme il le prétend (††), un trou qui aille jusqu'au centre de la terre (où il veut aparemment se cacher de honte d'avoir avancé de telles choses): Ce trou exigerait qu'on

exca-

(*) Pag. 9.

(**) Pag. 172.

(†) Pag. 174.

(††) Pag. 186.

excavât au moins trois ou quatre-cent lieues de pays, ce qui pourrait déranger le système de la balance de l'Europe.

Pour conclusion, nous prions monsieur le docteur *Akakia* de lui prescrire des ptisanes rafraichissantes; nous l'exhortons à étudier dans quelque université & à y être modeste.

Si jamais on envoie quelques physiciens vers la Finlande, pour vérifier, s'il se peut, par quelques mesures ce que *Newton* a découvert par la sublime théorie de la gravitation & des forces centrifuges, s'il est nommé de ce voyage, qu'il ne cherche point continuellement à s'élever au-dessus de ses compagnons, qu'il ne se fasse point peindre seul aplatissant la terre, ainsi qu'on peint *Atlas* portant le ciel, comme si l'on avait changé la face de l'univers, pour avoir été se réjouir dans une ville où il y a garnison Suédoise: qu'il ne cite pas à tout propos le cercle polaire.

Si quelque compagnon d'étude vient lui proposer avec amitié un avis différent du sien, s'il lui fait confiance qu'il s'appuie sur l'autorité de *Leibnitz* & de plusieurs autres philosophes, s'il lui montre en particulier une lettre de *Leibnitz* qui contredise formellement notre candidat, que ledit candidat n'aille pas s'imaginer sans réflexion, & crier partout, qu'on a forgé une lettre de *Leibnitz* pour lui ravir la gloire d'être un original.

Qu'il ne prenne pas l'erreur où il est tombé sur un point de dynamique absolument inu-
tile

tile dans l'usage, pour une découverte admirable.

Si ce camarade, après lui avoir communiqué plusieurs fois son ouvrage, dans lequel il le combat avec la discrétion la plus polie, & avec éloge, l'imprime de son consentement, qu'il se garde bien de vouloir faire passer cet ouvrage de son adversaire pour un crime de lèse-majesté académique.

Si ce camarade lui a avoué plusieurs fois qu'il tient la lettre de *Leibnitz*, ainsi que plusieurs autres, d'un homme mort il y a quelques années, que le candidat n'en tire pas avantage avec malignité, qu'il ne se serve pas à-peu-près des mêmes artifices dont quelqu'un (*) s'est servi contre les *Mairan*, les *Cassini*, & d'autres vrais philosophes; qu'il n'exige jamais dans une dispute frivole, qu'un mort ressuscite pour rapporter la minute inutile d'une lettre de *Leibnitz*, & qu'il réserve ce miracle pour le tems où il prophétisera; qu'il ne compromette personne dans une querelle de néant, que la vanité veut rendre importante; & qu'il ne fasse point intervenir les dieux dans la guerre des rats & des grenouilles. Qu'il n'écrive point lettres sur lettres à une grande princesse, pour forcer au silence son adversaire, &

pour

(*) L'homme en question avait fort tourmenté à Paris Mrs. de *Mairan* & *Cassini*.

pour lui lier les mains , afin de l'assaffiner à loisir. (†).

Que dans une misérable dispute sur la Dynamique , il ne fasse point somner , par un exploit académique , un professeur de comparaître dans un mois ; qu'il ne le fasse point condamner par contumace , comme ayant attenté à sa gloire , comme forgeur de lettres & faussaire , surtout quand il est évident que les lettres de *Leibnitz* sont de *Leibnitz* , & qu'il est prouvé que les lettres sous le nom d'un président n'ont pas été plus reçues de ses correspondans que lues du public.

Qu'il ne cherche point à interdire à personne la liberté d'une juste défense ; qu'il pense qu'un homme qui a tort & qui veut deshonoré celui qui a raison , se deshonoré soi-même.

Qu'il croye que tous les gens de lettres sont égaux , & il gagnera à cette égalité.

Qu'il ne s'avise jamais de demander qu'on n'imprime rien sans son ordre.

Nous finissons par l'exhorter à être docile , à faire des études sérieuses , & non des cabales vaines ; car ce qu'un savant gagne en intrigue , il le perd en génie ; de même que dans la mécanique , ce qu'on gagne en tems on le perd en forces. On n'a vû que trop souvent des jeunes gens , qui ont commencé par donner
de

(†) Il écrivit deux lettres à madame la princesse d'Orange , pour la supplier d'imposer silence à son adversaire Mr. K. bibliothécaire de cette princesse , lequel il avait fait condamner comme faussaire.

de grandes espérances & de bons ouvrages, finir enfin par n'écrire que des sottises, parce qu'ils ont voulu être des courtisans habiles, au lieu d'être d'habiles écrivains, parce qu'ils ont substitué la vanité à l'étude, & la dissipation qui affaiblit l'esprit au recueillement qui le fortifie; on les a loués, & ils ont cessé d'être louables; on les a récompensés, & ils ont cessé de mériter des récompenses; ils ont voulu paraître, & ils ont cessé d'être: car lorsque dans un auteur une *somme* d'erreurs est égale à une *somme* de ridicules, le néant vaut son existence (*).

(*). L'auteur en question avait écrit, que l'opposé qu'un homme ait été. prouvé autant de mal que de bien, le néant vaut son être.



CHAPITRE SOIXANTE ET TREIZIEME.

ELOGE FUNEBRE
DES OFFICIERS

Qui sont morts dans la guerre de 1741.

UN peuple qui fut l'exemple des nations, qui leur enseigna tous les arts, & même celui de la guerre, le maître des Romains qui ont été nos maîtres, la Grèce enfin, parmi les institutions qu'on admire encore, avait établi l'usage de consacrer par des éloges funèbres la mémoire des citoyens qui avaient répandu leur sang pour la patrie. Coutume digne d'Athènes, digne d'une nation valeureuse & humaine, digne de nous! pourquoi ne la suivrions-nous pas, nous longtemps les heureux rivaux en tant de genres de cette nation respectable? Pourquoi nous renfermer dans l'usage de ne célébrer après leur mort que ceux qui ayant été donnés en spectacle au monde par leur élévation, ont été fatigués d'encens pendant leur vie?

Il est juste sans doute, il importe au genre humain, de louer les *Titus*, les *Trajans*, les *Louis XII.* les *Henri IV.* & ceux qui leur ressemblent. Mais ne rendra-t-on jamais qu'à la divinité ces devoirs si intéressans & si chers quand ils sont rendus à la personne, si vains quand ils ne sont qu'une partie nécessaire d'une

pompé funèbre , quand le cœur n'est point touché , quand la vanité seule de l'orateur parle à la vanité des hommes , & que dans un discours composé , & dans une division forcée , on s'épuise en éloges vagues qui passent avec la fumée des flambeaux funéraires ? Du moins , s'il faut célébrer toujours ceux qui ont été grands , réveillons quelquefois la cendre de ceux qui ont été utiles. Heureux sans doute , (si la voix des vivans peut percer la nuit des tombeaux) heureux le magistrat immortalisé par le même organe , qui avait fait verser tant de pleurs sur la mort de *Marie* d'Angleterre , & qui fut digne de célébrer le grand *Condé* ! Mais si la cendre de *Michel le Tellier* reçut tant d'honneurs , est-il un bon citoyen qui ne demande aujourd'hui , Les a-t-on rendus au grand *Colbert* , à cette homme qui fit naître tant d'abondance en ranimant tant d'industrie , qui porta ses vues supérieures jusqu'aux extrémités de la terre , qui rendit la France la dominatrice des mers , & à qui nous devons une grandeur & une félicité longtems inconnue ?

O mémoire ! ô noms du petit nombre d'hommes qui ont bien servi l'état ! vivez éternellement : mais surtout ne périssez pas tout entiers , vous guerriers qui êtes morts pour nous défendre. C'est votre sang qui nous a valu des victoires ; c'est sur vos corps déchirés & palpitans que vos compagnons ont marché à l'ennemi , & qu'ils ont monté à tant de remparts ; c'est à vous que nous devons une paix glorieuse , achetée par votre perte. Plus la guerre
est

est un fléau épouvantable, rassemblant sous lui toutes les calamités & tous les crimes, plus grande doit être notre reconnaissance envers ces braves compatriotes, qui ont péri pour vous donner cette paix heureuse, qui doit être l'unique but de la guerre, & le seul objet de l'ambition d'un vrai monarque.

Faibles & insensés mortels que nous sommes, qui raisonnons tant sur nos devoirs, qui avons tant approfondi notre nature, nos malheurs & nos faiblesses, nous faisons sans cesse retentir nos temples de reproches & de condamnations; nous anathématisons les plus légères irrégularités de la conduite, les plus secrètes complaisances des cœurs; nous tonnons contre des vices, contre des défauts, condamnables, il est vrai, mais qui troublent à peine la société. Cependant quelle voix chargée d'annoncer la vertu s'est jamais élevée contre ce crime si grand & si universel, contre cette rage destructive qui change en bêtes féroces des hommes nés pour vivre en frères, contre ces déprédations atroces, contre ces cruautés qui font de la terre un séjour de brigandage, un horrible & vaste tombeau? La violation des traités les plus solennels, la bassesse des fraudes qui précèdent l'horreur des guerres, la hardiesse des calomnies qui remplissent les déclarations; l'infamie des rapines punies du dernier supplice dans les particuliers, & louées dans les chefs des nations; le viol, le larcin, le saccagement, les banqueroutes, & la misère de mille commerçans ruinés: leurs familles errantes qui mendient vai-

nement leur pain à la porte des publicains enrichis par ces dévastations mêmes ; voilà une faible partie des crimes que la guerre entraîne après elle. Tous ces crimes sont commis sans le moindre remords. Et les ministres sacrés de la parole tonnent en chaire contre la parure des femmes, & contre des spectacles innocens & utiles !

Des bords du Pô jusqu'à ceux du Danube, on bénit de tous côtés au nom du même DIEU ces drapeaux sous lesquels marchent des milliers de meurtriers mercenaires, à qui l'esprit de débauche, de libertinage & de rapine ont fait quitter leurs campagnes ; ils vont, & ils changent de maîtres : ils s'exposent à un supplice infame pour un léger intérêt ; le jour du combat vient, & souvent le soldat qui s'était rangé naguères sous les enseignes de sa patrie, répand sans remords le sang de ses propres concitoyens ; il attend avec avidité le moment où il pourra dans le champ du carnage arracher aux mourans quelques malheureuses dépouilles qui lui sont enlevées par d'autres mains. Tel est trop souvent le soldat : telle est cette multitude aveugle & féroce dont on se sert pour changer la destinée des empires, & pour élever les monumens de la gloire. Considérés tous ensemble, marchans avec ordre sous un grand capitaine, ils forment le spectacle le plus fier & le plus imposant qui soit dans l'univers. Pris chacun à part dans l'enyvrement de leurs phrénésies brutales, (si on en excepte un petit nombre) c'est la lie des nations.

Tel

Tel n'est point l'officier, idolâtre de son honneur & de celui de son souverain, bravant de sang froid la mort avec toutes les raisons d'aimer la vie, quittant gaiement les délices de la société pour des fatigues qui font frémir la nature; humain, généreux, compatissant, tandis que la barbarie étincelle de rage partout autour de lui; né pour les douceurs de la société, comme pour les dangers de la guerre; aussi poli que fier; orné souvent par la culture des lettres, & plus encor par les graces de l'esprit. A ce portrait les nations étrangères reconnaissent nos officiers; elles avouent surtout que lorsque le premier feu trop ardent de leur jeunesse est tempéré par un peu d'expérience, ils se font aimer même de leurs ennemis. Mais si leurs graces & leurs franchises ont adouci quelquefois les esprits les plus barbares, que n'a point fait leur valeur?

Ce sont eux qui ont défendu pendant tant de mois cette capitale de la Bohême, conquise par leurs mains en si peu de momens; eux qui attaquaient, qui assiégeaient leurs assiégeans; eux qui donnaient de longues batailles dans des tranchées; eux qui bravèrent la faim, les ennemis, la mort, la rigueur inouïe des saisons dans cette mémorable marche, moins longue que celle des Grecs de *Xénophon*, mais non moins pénible & non moins hazardeuse. On les a vû, sous un prince aussi vigilant qu'intrépide, précipiter leurs ennemis du haut des Alpes, victorieux à la fois de tous les obstacles que la nature & l'art & la valeur opposaient à leur courage opiniâtre. Champs de

Fontenoi, rivages de l'Escaut & de la Meuse teints de leur sang, c'est dans vos campagnes que leurs efforts ont ramené la victoire aux pieds de ce Roi, que les nations, conjurées contre lui, auraient dû choisir pour leur arbitre. Que n'ont-ils point exécuté, ces héros, dont la foule est connue à peine?

Qu'avaient donc au-dessus d'eux ces centurions & ces tribuns des légions Romaines? en quoi les passaient-ils, si ce n'est, peut-être, dans l'amour invariable de la discipline militaire? Les anciens Romains éclipsèrent, il est vrai, toutes les autres nations de l'Europe, quand la Grèce fut amollie & défunie, & quand les autres peuples étaient encor des barbares détitués de bonnes loix, sachant combattre, & ne sachant pas faire la guerre, incapables de se réunir à propos contre l'ennemi commun, privés du commerce, privés de tous les arts, & de toutes les ressources. Aucun peuple n'égale encor les anciens Romains. Mais l'Europe entière vaut aujourd'hui beaucoup mieux que ce peuple vainqueur & législateur; soit que l'on considère tant de connaissances perfectionnées, tant de nouvelles inventions; ce commerce immense & habile, qui embrasse les deux mondes, tant de villes opulentes, élevées dans des lieux qui n'étaient que des déserts sous les consuls & sous les Césars; soit qu'on jette les yeux sur ces armées nombreuses & disciplinées qui défendent vingt royaumes policés; soit qu'on perce cette politique toujours profonde, toujours agissante, qui tient la balance entre tant de

nations. Enfin la jalousie même, qui règne entre les peuples modernes, qui excite leur génie, & qui anime leurs travaux, sert encor à élever l'Europe au-dessus de ce qu'elle admirait stérilement dans l'ancienne Rome, sans avoir ni la force ni même le désir de l'imiter.

Mais de tant de nations en est-il une qui puisse se vanter de renfermer dans son sein un pareil nombre d'officiers tels que les nôtres ? Quelquefois ailleurs on sert pour faire sa fortune, & parmi nous on prodigue la sienne pour servir. Ailleurs on trafique de son sang avec des maîtres étrangers ; ici on brûle de donner sa vie pour son roi. Là on marche parce qu'on est payé ; ici on vole à la mort pour être regardé de son maître ; & l'honneur a toujours fait de plus grandes choses que l'intérêt.

Souvent en parlant de tant de travaux & de tant de belles actions, nous nous dispensons de la reconnaissance, en disant que l'ambition a tout fait. C'est la logique des ingrats. Qui nous sert veut s'élever, je l'avoue : oui, on est excité en tout genre par cette noble ambition, sans laquelle il ne serait point de grands hommes. Si on n'avait pas devant les yeux des objets qui redoublent l'amour du devoir, serait-on bien récompensé par ce public si ardent quelquefois & si précipité dans ses éloges, mais toujours plus prompt dans ses censures, passant de l'entousiasme à la tiédeur, & de la tiédeur à l'oubli.

Sibarites tranquilles dans le sein de nos cités florissantes, occupés des raffinemens de la mol-

mollesse, devenus insensibles à tout, & au plaisir même pour avoir tout épuisé, fatigués de ces spectacles journaliers, dont le moindre eût été une fête pour nos pères, & de ces repas continuels, plus délicats que les festins des rois; au milieu de tant de voluptés si accumulées & si peu senties, de tant d'arts, de tant de chefs-d'œuvre si perfectionnés & si peu considérés; enivrés & assoupis dans la sécurité & dans le dédain, nous apprenons la nouvelle d'une bataille; on se réveille de sa douce léthargie, pour demander avec empressement des détails dont on parle au hazard, pour censurer le général, pour diminuer la perte des ennemis, pour enfler la nôtre: cependant cinq ou six cent familles du royaume font ou dans les larmes ou dans la crainte. Elles gémissent, retirées dans l'intérieur de leurs maisons, & redemandent au ciel des frères, des époux, des enfans. Les paisibles habitans de Paris se rendent le soir aux spectacles, où l'habitude les entraîne plus que le goût. Et si dans les repas qui succèdent aux spectacles, on parle un moment des morts qu'on a connus, c'est quelquefois avec indifférence, ou en rappelant leurs défauts, quand on ne devrait se souvenir que de leur perte, ou même en exerçant contre eux ce facile & malheureux talent d'une raillerie maligne, comme s'ils vivaient encore.

Mais quand nous apprenons que dans le cours de nos succès, un revers tel qu'en ont éprouvés dans tous les tems les plus grands capitaines, a suspendu le progrès de nos armes,

alors

alors tout est désespéré ; alors on affecte de craindre , quoiqu' on ne craigne rien en effet. Nos reproches amers persécutent jusques dans le tombeau le général dont les jours ont été tranchés dans une action malheureuse (a). Et savons-nous quels étaient ses desseins , ses ressources ? & pouvons-nous de nos lambris dorés , dont nous ne sommes presque jamais sortis , voir d'un coup d'œil juste le terrain sur lequel on a combattu ? Celui que vous accusez a pû se tromper : mais il est mort en combattant pour vous. Quoi , nos livres , nos écoles , nos déclamations historiques , répéteront sans cesse le nom d'un *Cinégire* , qui ayant perdu les bras en saisissant une barque Persane , l'arrêtaït encor vainement avec les dents ! Et nous nous bornerions à blâmer notre compatriote , qui est mort en arrachant ainsi les palissades des retranchemens ennemis au combat d'Exiles , quand il ne pouvoit plus les saisir de ses mains blessées.

Remplissons-nous l'esprit , à la bonne heure , de ces exemples de l'antiquité , souvent très-peu prouvés & beaucoup exagérés ; mais qu'il reste au moins place dans nos esprits pour ces exemples de vertu , heureux ou malheureux , que nous ont donnés nos concitoyens. Ce jeune *Brienne* , qui ayant le bras fracassé à ce combat d'Exiles , monte encor à l'escalade en disant : *Il m'en reste un autre pour mon roi & pour ma patrie* : ne vaut-il pas bien un habitant de l'Attique & du Latium ? & tous ceux
qui ,

(a) Le chevalier de *Belle-Isle*.

qui, comme lui, s'avançaient à la mort, ne pouvant la donner aux ennemis, ne doivent-ils pas nous être plus chers que les anciens guerriers d'une terre étrangère? n'ont-ils pas même mérité cent fois plus de gloire en mourant sous des boulevarts inaccessibles, que n'en ont acquis leurs ennemis, qui en se défendant contre eux avec sûreté, les immolaient sans danger & sans peine?

Que dirai-je de ceux qui sont morts à la journée de Dettingue, journée si bien préparée & si mal conduite, & dans laquelle il ne manqua au général que d'être obéi pour mettre fin à la guerre? Parmi ceux dont l'histoire célébrera la valeur inutile & la mort malheureuse, oubliera-t-on un jeune *Bouffers* (b), un enfant de dix ans, qui dans cette bataille a une jambe cassée, qui la fait couper sans se plaindre, & qui meurt de même? exemple d'une fermeté rare parmi les guerriers, & unique à cet âge!

Si nous tournons les yeux sur des actions, non pas plus hardies, mais plus fortunées, que de héros dont les exploits & les noms doivent être sans cesse dans notre bouche! que de terrains arrosés du plus beau sang, & célèbres par des triomphes! Là s'élevaient contre nous cent boulevarts qui ne sont plus. Que sont devenus ces ouvrages de Fribourg, baignés de sang, écroulés sous leurs défenseurs, entourés des cadavres des assiégeans? On voit encor les

rem-

(b) *Bouffers de Remiancour*, neveu du duc de *Bouffers*.

remparts de Namur, & ces châteaux qui font dire au voyageur étonné, Comment a-t-on réduit cette forteresse qui touche aux nues? On voit Ostende, qui jadis soutenait des sièges de trois années, & qui s'est rendue en cinq jours à nos armes victorieuses. Chaque plaine, chaque ville de ces contrées est un monument de notre gloire. Mais que cette gloire a coûté!

O peuples heureux, donnez au moins à des compatriotes, qui ont expiré victimes de cette gloire, ou qui survivent encor à une partie d'eux-mêmes, les récompenses que leurs cendres ou leurs blessures vous demandent! Si vous les refusez, les arbres, les campagnes de la Flandre prendraient la parole pour vous dire: C'est ici que ce modeste & intrépide *Luttaux* (c), chargé d'années & de services, déjà blessé de deux coups, affaibli & perdant son sang, s'écria: *Il ne s'agit pas de conserver sa vie, il faut en rendre les restes utiles*; & ramenant au combat des troupes dispersées, reçut le coup mortel qui le mit enfin au tombeau. C'est là que le colonel des gardes Françaises, en allant le premier reconnaître les ennemis, fut frappé le premier dans cette journée meurtrière, & périt en faisant des souhaits pour le monarque & pour l'état. Plus loin est mort le neveu de ce célèbre archevêque de Cambrai, l'héritier des vertus de cet homme unique qui rendit la vertu si aimable (d).

O

(c) Lieutenant-colonel des gardes, & lieutenant-général.

(d) Le marquis de Fénelon, l' lieutenant-général, ambassadeur en Hollande.

O qu'alors les places des pères deviennent à bon droit l'héritage des enfans ! Qui peut sentir la moindre atteinte de l'envie , quand sur les remparts de Tournay un de ces tonnerres foudroyans qui trompent la valeur & la prudence , ayant emporté les membres sanglans & dispersés du colonel de Normandie , ce régiment est donné le jour même à son jeune fils , & ce corps invincible ne crut point avoir changé de conducteur. Ainsi cette troupe étrangère devenue si nationale , qui porte le nom de *Dillon* , a vu les enfans & les frères succéder rapidement à leurs pères & à leurs frères tués dans les batailles ; ainsi le brave d'*Aubeterre* , le seul colonel tué au siège de Bruxelles , fut remplacé par son valeureux frère. Pourquoi faut-il que la mort nous l'enlève encore ?

Le gouvernement de la Flandre , de ce théâtre éternel de combats , est devenu le juste partage du guerrier , qui , à peine au sortir de l'enfance , avait tant de fois en un jour exposé sa vie à la bataille de Rocou (e). Son père marcha à côté de lui à la tête de son régiment , & lui apprit à commander & à vaincre. La mort qui respecta ce père généreux & tendre dans cette bataille , où elle fut à tout moment autour d'eux , l'attendait dans Gènes sous une forme différente ; c'est là qu'il a péri
avec

(e) Le Duc de *Bouffers* , de ce jeune homme ; il lieutenant - général , s'était mis avec son fils âgé de 15. ans à la tête du régiment feu dans ses habits : il est mort à Gènes.

avec la douleur de ne pas verser son sang sur les bastions de la ville assiégée, mais avec la consolation de laisser Gènes libre, & emportant dans la tombe le nom de son libérateur.

De quelque côté que nous tournions nos regards, soit sur cette ville délivrée, soit sur le Pô & sur le Tesin, sur la cime des Alpes, sur les bords de l'Escaut, de la Meuse & du Danube, nous ne verrons que des actions dignes de l'immortalité, ou des morts qui demandent nos éternels regrets.

Il faudrait être stupide pour ne pas admirer, & barbare pour n'être pas attendri. Mettons-nous un moment à la place d'une épouse craintive, qui embrasse dans ses enfans l'image du jeune époux qu'elle aime (f), tandis que ce guerrier, qui avait cherché le péril en tant d'occasions; & qui avait été blessé tant de fois, marche aux ennemis dans les environs de Gènes, à la tête de sa brave troupe. Cet homme qui, à l'exemple de sa famille, cultivait les lettres & les armes, & dont l'esprit égalait la valeur, reçoit le coup funeste qu'il avait tant cherché; il meurt; à cette nouvelle la triste moitié de lui-même s'évanouit au milieu de ses enfans, qui ne sentent pas encor leur malheur. Ici une mère & une épouse veulent partir pour aller secourir en Flandres un jeune héros dont la sagesse & la vaillance prématurée lui méritaient la tendresse du Dauphin, & semblaient lui

(f) Le marquis de la Faye tué à Gènes.

lui promettre une vie glorieuse ; elles se flattent que leurs soins le rendront à la vie , & on leur dit : Il est mort (g). Quel moment ! quel coup funeste pour la fille d'un empereur infortuné , idolâtre de son époux , son unique consolation , son seul espoir dans une terre étrangère , quand on lui dit : Vous ne reverrez jamais l'époux pour qui seul vous aimiez la vie (h) !

Une mère vole sans s'arrêter en Flandre , dans les tranfes cruelles où la jette la blessure de son jeune fils (i). Déjà dans la bataille de Rocou elle avait vû son corps percé & déchiré d'un de ces coups affreux qui ne laissent plus qu'une vie languissante ; cette fois elle est encor trop heureuse : elle rend grace au ciel de voir ce fils privé d'un bras , lorsqu'elle tremblait de le trouver au tombeau.

Ne suivons ici ni l'ordre des tems ni celui de nos exploits & de nos pertes. Le sentiment n'a point de règles. Je me transporte à ces campagnes voisines d'Angsbourg , où le père de ce jeune guerrier dont je parle sauvait les restes de notre armée , & les dérobaît à la poursuite d'un ennemi que le nombre & la trahison rendaient si supérieur. Mais dans cette manœuvre habile nous perdons ce dernier rejetton de la maison de *Rupelmonde* , cet officier si instruit & si aimable , qui avait fait l'étude la plus approfondie de la guerre , & qui réunissait l'intrépidité de l'ame , la solidité & les gra-

(g) Le comte de Frossin.

(h) Le comte de Bavière.

(i) Le marquis de Ségur.

graces de l'esprit , à la douceur & la facilité du commerce ; il laisse dans les larmes une épouse & une mère digne d'un tel fils ; il ne leur reste plus de consolation sur la terre.

Maintenant , esprits dédaigneux & frivoles , qui prodiguez une plaisanterie si insultante & si déplacée sur tout ce qui attendrit les ames nobles & sensibles ; vous qui dans les événemens frappans dont dépend la destinée des royaumes , ne cherchez à vous signaler que par ces traits que vous appelez bons mots , & qui par-là prétendez une espèce de supériorité dans le monde , osez ici exercer ce misérable talent d'une imagination faible & barbare ; ou plutôt , s'il vous reste quelque humanité , mêlez vos sentimens à tant de regrets , & quelques pleurs à tant de larmes : mais êtes-vous dignes de pleurer ?

Que surtout ceux qui ont été les compagnons de tant de dangers , & les témoins de tant de pertes , ne prennent pas dans l'oïveté voluptueuse de nos villes , dans la légèreté du commerce , cette habitude trop commune à notre nation , de répandre un air de frivolité & de dérision sur ce qu'il y a de plus glorieux dans la vie , & de plus affreux dans la mort ; voudraient-ils s'avilir ainsi eux-mêmes , & flétrir ce qu'ils ont tant d'intérêt d'honorer ?

Que ceux qui ne s'occupent que de nos froids & ridicules romans , que ceux qui ont le malheur de ne se plaire qu'à ces puérides pensées plus fausses que délicates dont nous sommes tant rebattus , dédaignent ce tribut simple de

Suite des Mélanges &c.

S

10.

regrets qui partent du cœur : qu'ils se lassent de ces peintures vraies de nos grandeurs & de nos pertes , de ces éloges sincères donnés à des noms , à des vertus qu'ils ignorent ; je ne me laisserai point de jeter des fleurs sur les tombeaux de nos défenseurs ; j'élèverai encor ma faible voix ; je dirai : Ici a été tranchée dans sa fleur la vie de ce jeune guerrier (h), dont les frères combattent sous nos étendarts , & dont le père a protégé les arts à Florence sous une domination étrangère. Là fut percé d'un coup mortel le marquis de *Beauveau* son cousin , quand le digne petit-fils du grand *Condé* forçait la ville d'Ypre à se rendre. Accablé de douleurs incroyables , entouré de nos soldats qui se disputaient l'honneur de le porter , il leur disait d'une voix expirante : *Mes amis , allez où vous êtes nécessaires , allez combattre , & laissez-moi mourir.* Qui pourra célébrer dignement sa noble franchise , ses vertus civiles , ses connaissances , son amour des lettres , le goût éclairé des monumens antiques enseveli avec lui ? Ainsi périssent d'une mort violente à la fleur de leur âge , tant d'hommes dont la patrie attendait son avantage & sa gloire ; tandis que d'inutiles fardeaux de la terre amusent dans nos jardins leur vieillesse oisive , du plaisir de raconter les premiers ces nouvelles defastreuses.

O destin ! ô fatalité ! nos jours sont comptés ; le moment éternellement déterminé arrive , qui anéantit tous les projets & toutes les
espér

(h) Le Marquis de *Beauveau* , fils du Prince de *Gramont*.

espérances. Le comte de *Bissy*, prêt à jouir de ces honneurs tant désirés par ceux-mêmes sur qui les honneurs sont accumulés, accourt de Gènes devant *Mastricht*, & le dernier coup tiré des remparts lui ôte la vie; il est la dernière victime, immolée au moment même que le ciel avait prescrit pour la cessation de tant de meurtres. Guerre qui a rempli la France de gloire & de deuil, tu ne frappes pas seulement par des traits rapides qui portent en un moment la destruction; que de citoyens, que de parens & d'amis nous ont été ravis par une mort lente, que les fatigues des marches, l'intempérie des saisons, traînent après elles!

Tu n'es plus, ô douce espérance du reste de mes jours! ô ami tendre, élevé dans cet invincible régiment du Roi toujours conduit par des héros! qui s'est tant signalé dans les tranchées de Prague, dans la bataille de Fontenoy, dans celle de *Lavfelt* où il a décidé la victoire. La retraite de Prague pendant trente lieues de glaces, jetta dans ton sein les semences de la mort, que mes tristes yeux ont vû depuis se développer: familiarisé avec le trépas, tu le sentis approcher avec cette indifférence que les philosophes s'efforçaient jadis ou d'acquérir ou de montrer; accablé de souffrances au dedans & au dehors, privé de la vuë, perdant chaque jour une partie de toi-même, ce n'était que par un excès de vertu que tu n'étais point malheureux, & cette vertu ne te coûtait point d'effort. Je t'ai vû toujours le plus infortuné des hommes & le plus tranquille. On ignorerait ce qu'on a

perdu en toi , si le cœur d'un homme éloquent n'avait fait l'éloge du tien dans un ouvrage consacré à l'amitié , & embelli par les charmes de la plus touchante poésie. Je n'étais point surpris , que dans le tumulte des armes tu cultivasses les lettres & la sagesse : ces exemples ne sont pas rares parmi nous. Si ceux qui n'ont que de l'ostentation ne t'imposèrent jamais , si ceux qui dans l'amitié même ne sont conduits que par la vanité révoltèrent ton cœur , il y a des ames nobles & simples qui te ressemblent. Si la hauteur de tes pensées ne pouvait s'abaisser à la lecture de ces ouvrages licentieux , délices passagers d'une jeunesse égarée à qui le sujet plait plus que l'ouvrage ; si tu méprisais cette foule d'écrivains que le mauvais goût enfante ; si ceux qui ne veulent avoir que de l'esprit te paraissaient si peu de chose ; ce goût solide t'était commun avec ceux qui soutiennent toujours la raison contre l'inondation de ce faux goût qui semble nous entraîner à la décadence. Mais par quel prodige avais-tu à l'âge de vingt-cinq ans la vraie philosophie & la vraie éloquence , sans autre étude que le secours de quelques bons livres ? comment avais-tu pris un essor si haut dans le siècle des petiteesses ? & comment la simplicité d'un enfant timide couvrait-elle cette profondeur & cette force de génie ? Je sentirai longtemps avec amertume le prix de ton amitié ; à peine en ai-je goûté les charmes , non pas de cette amitié vaine qui naît dans les vains plaisirs , qui s'envole avec eux & dont on a toujours à se plaindre , mais de cette amitié solide & courageuse

la plus rare des vertus. C'est ta perte qui mit dans mon cœur ce dessein de rendre quelque honneur aux cendres de tant de défenseurs de l'état, pour élever aussi un monument à la tienne. Mon cœur rempli de toi a cherché cette consolation, sans prévoir à quel usage ce discours sera destiné, ni comment il sera reçu de la malignité humaine, qui à la vérité épargne d'ordinaire les morts, mais qui quelquefois aussi insulte à leurs cendres, quand c'est un prétexte de plus de déchirer les vivans.

I. Juin 1748.

NB. Le jeune homme qu'on regrette ici avec tant de raison, est Mr. de *Vauvenargues*, long-tems capitaine au régiment du Roi. Je ne fais si je me trompe, mais je crois qu'on trouvera dans la seconde édition de son livre, plus de cent pensées qui caractérisent la plus belle ame, la plus profondément philosophe, la plus dégagée de tout esprit de parti.

Que ceux qui pensent, méditent les maximes suivantes :

La raison nous trompe plus souvent que la nature.



Si les passions font plus de fautes que le jugement, c'est par la même raison que ceux qui gouvernent font plus de fautes que les hommes privés.



Les grandes pensées viennent du cœur.
 (C'est ainsi que sans le savoir, il se peignait lui-même.)



La conscience des mourans calomnie leur vie.



La fermeté ou la faiblesse à la mort, dépend de la dernière maladie.

(J'oserais conseiller qu'on lût les maximes qui suivent celles-ci, & qui les expliquent.)



La pensée de la mort nous trompe, car elle nous fait oublier de vivre.



La plus fausse de toutes les philosophies est celle qui, sous prétexte d'affranchir les hommes des embarras des passions, leur conseille l'oïveté.



Nous devons peut-être aux passions les plus grands avantages de l'esprit.



Ce qui n'offense pas la société n'est pas du ressort de la justice.



Quiconque est plus sévère que les loix est un tyran.



On voit , ce me semble , par ce peu de pensées que je rapporte , qu'on ne peut pas dire de lui ce qu'un des plus aimables esprits de nos jours a dit de ces philosophes de parti , de ces nouveaux stoïciens qui en ont imposé aux faibles :

Ils ont eu l'art de bien connaître
L'homme qu'ils ont imaginé,
Mais ils n'ont jamais deviné
Ce qu'il est , ni ce qu'il doit être.

J'ignore si jamais aucun de ceux qui se font mêlés d'instruire les hommes , a rien écrit de plus sage que son chapitre sur le bien & sur le mal moral. Je ne dis pas que tout soit égal dans ce livre ; mais si l'amitié ne me fait pas illusion , je n'en connais guères qui soit plus capable de former une ame bien née & digne d'être instruite. Ce qui me persuade encore qu'il y a des choses excellentes dans cet ouvrage , que Mr. de *Vauvenargues* nous a laissé , c'est que je l'ai vû méprisé par ceux qui n'aiment que les jolies phrases & le faux bel esprit.



 CHAPITRE SOIXANTE-QUATORZIEME.

DES GENIES.

LA doctrine des génies , l'astrologie judiciaire , & la magie , ont rempli toute la terre. Remontez jusqu'à l'ancien *Zoroastre* , vous trouvez les génies établis. Toute l'antiquité est pleine d'astrologues & de magiciens. Ces idées étaient donc bien naturelles. Nous nous moquons aujourd'hui de tant de peuples chez qui elles ont prévalu ; si nous étions à leur place , si nous commençons comme eux à cultiver les sciences , nous en ferions tout autant. Imaginons-nous que nous sommes des gens d'esprit qui commençons à raisonner sur notre être , & à observer les astres : la terre est sans doute immobile au milieu du monde ; le soleil & les planètes ne tournent que pour elle : & les étoiles ne sont faites que pour nous : l'homme est donc le grand objet de toute la nature. Que faire de tous ces globes uniquement destinés à notre usage , & de l'immensité du ciel ? Il est tout vraisemblable que l'espace & les globes sont peuplés de substances ; & puisque nous sommes les favoris de la nature , placés au centre du monde , & que tout est fait pour l'homme , ces substances sont évidemment destinées à veiller sur l'homme.

Le premier qui aura cru au moins la chose possible

Possible , aura bientôt trouvé des disciples , persuadés que la chose existe. On a donc commencé par dire : Il peut exister des génies , & personne n'a dû affirmer le contraire ; car où est l'impossibilité que les airs & les planètes soient peuplés ? On a dit ensuite : Il y a des génies ; & certainement personne ne pouvait prouver qu'il n'y en a point. Bientôt après quelques sages virent ces génies , & on n'était pas en droit de leur dire , Vous ne les avez point vus ; ils étaient apparus à des hommes trop considérables , trop dignes de foi. L'un avait vu le génie de l'Empire , ou de sa ville ; l'autre celui de *Mars* & de *Saturne* ; les génies des quatre éléments s'étaient manifestés à plusieurs philosophes ; plus d'un sage avait vu son propre génie ; tout cela d'abord en songe , mais les songes étaient les symboles de la vérité.

On savait positivement comment ces génies étaient faits. Pour venir sur notre globe , il fallait bien qu'ils eussent des ailes ; ils en avaient donc. Nous ne connaissons que des corps ; ils avaient donc des corps , mais des corps plus beaux que les nôtres , puisque c'étaient des génies , & plus légers , puisqu'ils venaient de si loin. Les sages qui avaient le privilège de converser avec des génies , inspiraient aux autres l'espérance de jouir du même bonheur. Un sceptique aurait-il été bien reçu à leur dire , Je n'ai point vu de génie , donc il n'y en a point ? on lui aurait répondu , Vous raisonnez fort mal ; il ne s'agit point du tout de ce qu'une chose ne vous est pas connue , qu'elle n'existe point ;

point ; il n'y a nulle contradiction dans la doctrine qui enseigne la nature de ces puissances aériennes , nulle impossibilité qu'elles nous rendent visite ; elles se sont montrées à nos sages , elles se manifesteront à nous : vous n'êtes pas dignes de voir des génies.

Tout est mêlé de bien & de mal sur la terre ; il y a donc incontestablement de bons & de mauvais génies. Les Perses eurent leurs *Péris* & leurs *Dives* , les Grecs leurs *Daimons* & *Cacodaimons* , les Latins *bonos* & *malos Genios*. Le bon génie devait être blanc , le mauvais devait être noir , excepté chez les Nègres , où c'est essentiellement tout le contraire. *Platon* admit sans difficulté un bon & un mauvais génie pour chaque mortel. Le mauvais génie de *Bru-tus* lui apparut , & lui annonça la mort avant la bataille de *Philippe* ; de graves historiens ne l'ont-ils pas dit ? & *Plutarque* aurait-il été assez mal avisé pour assurer ce fait , s'il n'avait été bien vrai ?

Considérez encor quelle source de fêtes , de divertissemens , de bons contes , de bons mots , venait de la créance des génies.

* *Scit Genius natale comes qui temperat astrum.*

† *Ipse suos adsit Genius visurus honores ,
Cui decorent sanctas florea ferta comas.*

Il y avait des génies mâles , & des génies femelles.

• Horace.

† Tibulle

nelles. Les génies des dames s'appellaient chez les Romains, des *petites Junons*. On avait encore le plaisir de voir croître son génie. Dans l'enfance, c'était une espèce de *Cupidon* avec des ailes; dans la vieillesse de l'homme qu'il protégeait, il portait une longue barbe: quelquefois c'était un serpent. On conserve à Rome un marbre où l'on voit un beau serpent sous un palmier, auquel sont appendues deux couronnes; & l'inscription porte, au génie des *Augustes*; c'était l'emblème de l'immortalité.

Quelle preuve démonstrative avons-nous aujourd'hui que les génies, universellement admis par tant de nations éclairées, ne sont que des fantômes de l'imagination? Tout ce qu'on peut dire se réduit à ceci: Je n'ai jamais vû de génie; aucun homme de ma connaissance n'en a vû: *Brutus* n'a point laissé par écrit que son génie lui fût apparu avant la bataille; ni *Newton*, ni *Locke*, ni même *Descartes*, qui se livrait à son imagination, ni aucun roi, ni aucun ministre d'état, n'ont jamais été soupçonnés d'avoir parlé à leur génie: je ne crois donc pas une chose dont il n'y a pas la moindre preuve. Cette chose n'est pas impossible, je l'avoue, mais la possibilité n'est pas une preuve de la réalité. Il est possible qu'il y ait des fatyres avec de petites queues retroussées, & des pieds de chèvre: cependant j'attendrai que j'en aye vû plusieurs pour y croire: car si je n'en avais vû qu'un, je n'y croirais pas.

CHAP. SOIXANTE ET QUINZIEME.

DE L'ASTROLOGIE.

L'Astrologie pourrait s'appuyer sur de meilleurs fondemens que les génies. Car si personne n'a vû ni *Farfadets*, ni *Lémures*, ni *Dives*, ni *Péris*, ni *Démons*, ni *Cacodémons*, on a vû souvent des prédictions d'astrologues réussir. Que de deux astrologues consultés sur la vie d'un enfant, & sur la saison, l'un dise que l'enfant vivra âge d'homme, l'autre non; que l'un annonce la pluye, & l'autre le beau tems; il est bien clair qu'il y en aura un prophète.

Le grand malheur des astrologues, c'est que le ciel a changé depuis que les règles de l'art ont été données. Le soleil qui était dans le bélier du tems des Argonautes, se trouve aujourd'hui dans le taureau; & les astrologues, au grand malheur de leur art, attribuent aujourd'hui à une maison du soleil ce qui appartient visiblement à une autre. Cependant ce n'est pas encor une raison démonstrative contre l'astrologie. Les maîtres de l'art se trompent; mais il n'est pas démontré que l'art ne peut exister.

Il n'y a pas d'absurdité à dire: Un tel enfant est né dans le croissant de la lune, pendant une saison orageuse, au lever d'une telle étoile; sa constitution a été faible, & sa vie mal-

malheureuse & courte ; ce qui est le partage ordinaire des mauvais tempéramens : au contraire celui-ci est né quand la lune était dans son plein , le soleil dans sa force , le tems ferein , au lever d'une telle étoile ; sa constitution a été bonne , sa vie longue & heureuse. Si ces observations avaient été répétées , si elles s'étaient trouvées justes , l'expérience eût pu au bout de quelques milliers de siècles former un art dont il eût été difficile de douter : on aurait pensé , avec quelque vraisemblance , que les hommes sont comme les arbres & les légumes , qu'il ne faut planter & semer que dans certaines saisons. Il n'eût servi de rien contre les astrologues de dire : Mon fils est né dans un tems heureux , & cependant il est mort au berceau : l'astrologue aurait répondu : Il arrive souvent que les arbres plantés dans la saison convenable périssent ; je vous ai répondu des astres , mais je ne vous ai pas répondu du vice de conformation que vous avez communiqué à votre enfant. L'astrologie n'opère que quand aucune cause ne s'oppose au bien que les astres peuvent faire.

On n'aurait pas mieux réussi à décréditer l'astrologie en disant : De deux enfans qui sont nés dans la même minute , l'un a été roi , l'autre n'a été que marguillier de sa paroisse : car on aurait très bien pu se défendre , en faisant voir que le payfan a fait sa fortune lorsqu'il est devenu marguillier , comme le prince en devenant roi.

Et si on alléguait qu'un bandit que *Sixte-Quint*

Quint fit pendre était né au même tems que *Sixte - Quint*, qui de gardeur de cochons devint pape ; les astrologues diraient qu'on s'est trompé de quelques secondes, & qu'il est impossible dans les règles, que la même étoile donne la thiare & la potence. Ce n'est donc que parce qu'une foule d'expériences a démenti les prédictions, que les hommes se font apperçus à la fin que l'art est illusoire ; mais avant d'être détrompés ils ont été longtems crédules.

Un des plus fameux mathématiciens de l'Europe, nommé *Stoffler*, qui florissait aux quinzième & seizième siècles, & qui travailla longtems à la réforme du calendrier proposée au concile de Constance, prédit un déluge universel pour l'année 1524. Ce déluge devait arriver au mois de Février ; & rien n'est plus plausible ; car *Saturne*, *Jupiter* & *Mars* se trouvèrent alors en conjonction dans le signe des poissons. Tous les peuples de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique, qui entendirent parler de la prédiction, furent consternés. Tout le monde s'attendit au déluge malgré l'arc-en-ciel. Plusieurs auteurs contemporains rapportent que les habitans des provinces maritimes de l'Allemagne s'empresaient de vendre à vil prix leurs terres à ceux qui avaient le plus d'argent, & qui n'étaient pas si crédules qu'eux. Chacun se munissait d'un bateau comme d'une arche. Un docteur de Toulouse nommé *Auriol* fit faire surtout une grande arche pour lui, sa famille, & ses amis : on prit les mêmes précautions
dans

dans une grande partie de l'Italie. Enfin le mois de Février arriva , & il ne tomba pas une goutte d'eau : jamais mois ne fut plus sec , & jamais les astrologues ne furent plus embarrassés. Cependant , ils ne furent ni découragés , ni négligés parmi nous. Presque tous les princes continuèrent de les consulter.

Je n'ai pas l'honneur d'être prince ; cependant le célèbre comte de *Boulainvilliers* , & un Italien nommé *Colonne* qui avait beaucoup de réputation à Paris , me prédirent l'un & l'autre que je mourrais infailliblement à l'âge de trente-deux ans. J'ai eu la malice de les tromper déjà de plus de trente années , de quoi je leur demande humblement pardon.



 CHAPITRE SOIXANTE ET SEIZIEME.

DE LA MAGIE.

LA magie est encor une science bien plus plausible que l'astrologie, & que la doctrine des génies. Dès qu'on commença à penser qu'il y a dans l'homme un être tout-à-fait distinct de la machine, & que l'entendement subsiste après la mort, on donna à cet entendement un corps délié, subtil, aérien, ressemblant au corps dans lequel il était logé. Deux raisons toutes naturelles introduisirent cette opinion : La première, c'est que dans toutes les langues l'ame s'appellait esprit, souffle, vent : cet esprit, ce souffle, ce vent, était donc quelque chose de fort mince & de fort délié. La seconde, c'est que si l'ame d'un homme n'avait pas retenu une forme semblable à celle qu'il possédait pendant sa vie, on n'aurait pas pû distinguer après la mort l'ame d'un homme d'avec celle d'un autre. Cette ame, cette ombre qui subsistait séparée de son corps, pouvait très-bien se montrer dans l'occasion, revoir les lieux qu'elle avait habités, visiter ses parents, ses amis, leur parler, les instruire ; il n'y avait dans tout cela aucune incompatibilité. Ce qui est peut paraître.

Les ames pouvaient très-bien enseigner à ceux qu'elles venaient voir, la manière de les évoquer : elles n'y manquaient pas ; & le mot *Abraka*, prononcé avec quelques cérémonies, faisait venir les ames auxquelles on voulait parler. Je suppose qu'un Egyptien eût dit à un philosophe : *Je descends en ligne droite des magiciens de Pharaon qui changèrent des baguettes en serpens, & les eaux du Nil en sang ; un de mes ancêtres se maria avec la Pythonisse d'Endor qui évoqua l'ordre de Samuel à la prière du roi Saül ; elle communiqua ses secrets à son mari, qui lui fit part des siens : je possède cet héritage de père & de mère ; ma généalogie est bien avérée ; je commande aux ombres & aux élémens.* Le philosophe n'aurait eu autre chose à faire qu'à lui demander sa protection : car si ce philosophe avait voulu nier, & disputer, le magicien lui eût fermé la bouche, en lui disant ; *Vous ne pouvez nier les faits ; mes ancêtres ont été incontestablement de grands magiciens, & vous n'en doutez pas ; vous n'avez nulle raison pour croire que je sois de pire condition qu'eux, surtout quand un homme d'honneur comme moi vous assure qu'il est forcier.* Le philosophe aurait pu lui dire : *Faites-moi le plaisir d'évoquer une ombre, de me faire parler à une ame, de changer cette eau en sang, cette baguette en serpent.* Le magicien pouvait répondre : *Je ne travaille pas pour les philosophes : j'ai fait voir des ombres à des dames très-respectables, à des gens simples qui ne disputent point : vous devez croire au moins qu'il est très-possible.*

Suite des Melanges &c. T ble

ble que j'aye ces secrets, puisque vous êtes forcé d'avouer que mes ancêtres les ont possédés: ce qui s'est fait autrefois se peut faire aujourd'hui; & vous devez croire à la magie, sans que je sois obligé d'exercer mon art devant vous.

Ces raisons sont si bonnes, que tous les peuples ont eu des forciers. Les plus grands forciers étaient payés par l'état, pour voir clairement l'avenir dans le cœur & dans le foie d'un bœuf. Pourquoi donc a-t-on si longtems puni les autres de mort? Ils faisaient des choses plus merveilleuses; on devait donc les honorer beaucoup, on devait surtout craindre leur puissance. Rien n'est plus ridicule que de condamner un vrai magicien à être brûlé; car on devait présumer qu'il pouvait éteindre le feu, & torré le cou à ses juges. Tout ce qu'on pouvait faire, c'est de lui dire, Mon ami, nous ne vous brûlons pas comme un forcier véritable, mais comme un faux forcier, qui vous vantez d'un art admirable que vous ne possédez pas; nous vous traitons comme un homme qui débite de la fausse monnoie: plus nous aimons la bonne, plus nous punissons ceux qui en donnent de fausse: nous savons très-bien qu'il y a eu autrefois de vénérables magiciens, mais nous sommes fondés à croire que vous ne l'êtes pas, puisque vous vous laissez brûler comme un sot.

Il est vrai que le magicien poussé à bout pourrait dire: Ma science ne s'étend pas jusqu'à éteindre un bucher sans eau, & jusqu'à
donner

donner la mort à mes juges avec des paroles ; je peux seulement évoquer des ames , lire dans l'avenir , changer certaines matières en d'autres ; mon pouvoir est borné ; mais vous ne devez pas pour cela me brûler à petit feu ; c'est comme si vous faisiez pendre un médecin qui vous aurait guéri de la fièvre , & qui ne pourrait vous guérir d'une paralysie. Mais les juges lui repliqueraient :- Faites-nous donc voir quelque secret de votre art ; ou consentez à être brûlé de bonne grâce.



CHAP. SOIXANTE ET DIX - SEPTIEME.

DES POSSEDÉS.

IL n'y a que les possédés à qui on n'a jamais rien de bon à repliquer. Qu'un homme vous dise, Je suis possédé, il faut l'en croire sur sa parole. Ceux-là ne sont point obligés de faire des choses bien extraordinaires; & quand ils les font, ce n'est que pour surabondance de droit. Que répondre à un homme qui roule les yeux, qui tord la bouche, & qui dit qu'il a le Diable au corps? Chacun sent ce qu'il sent. Il y a eu autrefois tout plein de possédés, il peut donc s'en rencontrer encore. S'ils s'avisent de battre le monde, on le leur rend bien, & alors ils deviennent fort modérés. Mais pour un pauvre possédé qui se contente de quelques convulsions, & qui ne fait de mal à personne, on n'est pas en droit de lui en faire. Si vous disputez contre lui, vous aurez infailliblement le dessous: il vous dira, Le Diable est entré hier chez moi, sous une telle forme; j'ai depuis ce tems-là une colique surnaturelle, que tous les apoticaire du monde ne peuvent soulager. Il n'y a certainement d'autre parti à prendre avec cet homme que celui de l'exorciser, ou de l'abandonner au Diable.

C'est grand dommage qu'il n'y ait plus aujourd'hui ni possédés, ni magiciens, ni astrologues,

lôgues, ni génies. On ne peut concevoir de quelle ressource étaient il y a cent ans tous ces mystères. Toute la noblesse vivait alors dans ses châteaux. Les soirs d'hiver sont longs, on ferait mort d'ennui sans ces nobles amusemens. Il n'y avait guères de château où il ne revînt une fée à certains jours marqués, comme la fée *Merlusinè* au château de Lusignan. Le grand veneur, homme sec & noir, chassait avec une meute de chiens noirs dans la forêt de Fontainebleau. Le Diable tordait le coup au maréchal *Fabert*. Chaque village avait son forcier ou sa forcière; chaque prince avait son astrologue; toutes les dames se faisaient dire leur bonne aventure; les possédés couraient les champs; c'était à qui avait vû le Diable, ou à qui le verrait; tout cela était un sujet de conversations inépuisables, qui tenait les esprits en haleine. A présent on joue insipidement aux cartes, & on a perdu à être détrompé.



CHAP. SOIXANTE ET DIX-HUITIEME.

D' O V I D E.

Les savans n'ont pas laissé de faire des volumes pour nous apprendre au juste dans quel coin de terre *Ovide Nason* fut exilé par *Ottave Cépius* surnommé *Auguste*. Tout ce qu'on en fait, c'est que né à *Sulmone*, & élevé à Rome, il passa dix ans sur la rive droite du Danube dans le voisinage de la mer noire. Quoiqu'il appelle cette terre barbare, il ne faut pas se figurer que ce fût un pays de sauvages. On y faisait des vers. *Cotis* petit roi d'une partie de la Thrace fit des vers Gètes pour *Ovide*. Le Poëte Latin apprit le Gête, & fit aussi des vers dans cette langue. Il semble qu'on aurait dû attendre des vers Grecs dans l'ancienne patrie d'*Orphée*; mais ces pays étaient alors peuplés par des nations du Nord qui parlaient probablement un dialecte Tartare, une langue approchante de l'ancien Slaxon. *Ovide* ne semblait pas destiné à faire des vers Tartares. Le pays des *Tomites* où il fut relégué, était une partie de la *Mésie*, province Romaine, entre le mont *Hemus* & le Danube. Il est situé au quarante-quatrième degré & demi, comme les plus beaux climats de la France; mais les montagnes qui sont au Sud, & les vents du Nord

& de l'Est qui soufflent du Pont-Euxin, le froid, & l'humidité des forêts & du Danube, rendaient cette contrée insupportable à un homme né en Italie : aussi *Ovide* n'y vécut-il pas longtems ; il y mourut à l'âge de soixante années. Il se plaint dans ses élégies du climat, & non des habitans :

Quos ego, cùm loca sim vestra perosus, amo.

Ces peuples le couronnèrent de laurier, & lui donnèrent des privilèges qui ne l'empêchèrent pas de regretter Rome. C'était un grand exemple de l'esclavage des Romains, & de l'extinction de toutes les loix, qu'un homme né dans une famille équestre, comme *Octave*, exilât un homme d'une famille équestre, & qu'un citoyen de Rome envoyât d'un mot un autre citoyen chez les Scythes. Avant ce tems il falait un plébiscite, une loi de la nation, pour priver un Romain de sa patrie. *Cicéron* exilé par une cabale, l'avait été du moins avec les formes des loix.

Le crime d'*Ovide* était incontestablement d'avoir vû quelque chose de honteux dans la famille d'*Octave*.

Cur aliquid vidi, cur noxia lumina feci?

Les doctes n'ont pas décidé s'il avait vû *Auguste* avec un jeune garçon plus joli que ce *Manlius* dont *Auguste* dit qu'il n'avait point voulu, parce qu'il était trop laid ; ou s'il avait vû quel-

que écuyer entre les bras de l'impératrice *Livie*, que cet *Auguste* avait épousée grosse d'un autre; ou s'il avait vû cet empereur *Auguste* occupé avec sa fille ou sa petite-fille; ou enfin s'il avait vû cet empereur *Auguste* faisant quelque chose de pis, *torva tuentibus hircis*. Il est de la plus grande probabilité qu'*Ovide* surprit *Auguste* dans un inceste. Un auteur presque contemporain nommé *Minutianus Apuleius*, dit: *Pulsum quoque in exilium quod Augusti incestum vidisset*.

Octave Auguste prit le prétexte du livre innocent de l'*Art d'aimer*, livre très-décemment écrit, & dans lequel il n'y a pas un mot obscène, pour envoyer un chevalier Romain sur la nier noire. Le prétexte était ridicule. Comment *Auguste*, dont nous avons encor des vers remplis d'ordures, pouvait-il sérieusement exiler *Ovide* à *Tomes*, pour avoir donné à ses amis plusieurs années auparavant des copies de l'*Art d'aimer*? Comment avait-il le front de reprocher à *Ovide* un ouvrage écrit avec quelque modestie, dans le tems qu'il approuvait les vers où *Horace* prodigue tous les termes de la plus infame prostitution, & le *futuo*, & le *mentula*, & le *cunus*? Il y propose indifféremment ou une fille lascive ou un beau garçon qui renoue sa langue chevelure, ou une servante, ou un laquais: tout lui est égal. Il ne lui manque que la bestialité. Il y a certainement de l'impudence à blâmer *Ovide*, quand on tolère *Horace*. Il est clair qu'*Octave* alléguait une très-méchante raison, n'osant parler de la bonne. Une preu-

ve qu'il s'agissait de quelque stupre, de quelque inceste, de quelque aventure secrète de la sacrée famille impériale, c'est que le bouc de Caprée, *Tibère*, immortalisé par les médailles de ses débauches, *Tibère*, monstre de lasciveté comme de dissimulation, ne rappella point *Ovide*. Il eut beau demander grace à l'auteur des proscriptions, & à l'empoisonneur de *Germanicus*; il resta sur les bords du Danube.

Si un gentilhomme Hollandais, ou Polonais, ou Suédois, ou Anglais, ou Vénitien, avait vû par hazard un stathouder, ou un roi de la Grande-Bretagne, ou un roi de Suède, ou un roi de Pologne, ou un doge, commettre quelque gros péché, si ce n'était pas même par hazard qu'il l'eût vû, s'il en avait cherché l'occasion, si enfin il avait l'indiscrétion d'en parler, certainement ce stathouder, ou ce roi, ou ce doge ne seraient pas en droit de l'exiler.

On peut faire à *Ovide* un reproche presque aussi grand qu'à *Auguste*, & qu'à *Tibère*, c'est de les avoir loués. Les éloges qu'il leur prodigue sont si outrés, qu'ils exciteraient encor aujourd'hui l'indignation, s'il les eût donnés à des princes légitimes les bienfaiteurs; mais il les donnait à des tyrans, & à ses tyrans. On pardonne de louer un peu trop un prince qui vous caresse, mais non pas de traiter en DIEU un prince qui vous persécute. Il eût mieux valu cent fois s'embarquer sur la mer noire, & se retirer en Perse par les Palus-Méotides, que de faire ses *Tris-*

ses de Ponto. Il eût appris le Persan aussi aisément que le Gète, & aurait pu du moins oublier le maître de Rome chez le maître d'Ecbatane. Quelque esprit dur dira qu'il y avait encore un parti à prendre ; c'était d'aller secrètement à Rome, s'adresser à quelques parens de *Brutus* & de *Cassius*, & de faire une douzième conspiration contre *Octave* ; mais cela n'était pas dans le goût élégiaque.

Chose étrange que les louanges ! Il est bien clair qu'*Ovide* souhaitait de tout son cœur que quelque *Brutus* délivrât Rome de son *Auguste*, & il lui souhaite en vers l'immortalité.

Je ne reproche à *Ovide* que ses *Tristes*. *Bayle* lui fait son procès sur sa philosophie du cahos, si bien exposée dans le commencement des *métamorphoses* :

*Ante mare & terras, & quod tegit omnia cælum,
Unus erat toto naturæ vultus in orbe.*

Bayle traduit ainsi ces premiers vers : *Avant qu'il y eût un ciel, une terre, & une mer, la nature était un tout homogène. Il y a dans Ovide : La face de la nature était la même dans tout l'univers. Cela ne veut pas dire que tout fût homogène, mais que ce tout hétérogène, cet assemblage de choses différentes, paraissait le même ; unus vultus.*

Bayle critique tout le cahos. *Ovide*, qui n'est dans ses vers que le chantre de l'ancienne philosophie, dit que les choses molles & les dures, les

les légères & les pesantes, étaient mêlées ensemble :

Mollia cum duris, sine pondere habentia pondus :

& voici comme *Bayle* raisonne contre lui.

» Il n'y a rien de plus absurde que de sup-
 » poser un cahos qui a été homogène pendant
 » toute une éternité, quoiqu'il eût les qua-
 » lités élémentaires, tant celles qu'on nom-
 » me altératrices, qui font la chaleur, la froi-
 » deur, l'humidité & la sécheresse, que celles
 » qu'on nomme motrices, qui font la légéreté
 » & la pesanteur : celle-là cause du mouvement
 » en haut, celle-ci du mouvement en bas.
 » Une matière de cette nature ne peut point
 » être homogène, & doit contenir nécessairement
 » toutes sortes d'hétérogénéités. La chaleur &
 » la froideur, l'humidité & la sécheresse, ne
 » peuvent pas être ensemble sans que leur ac-
 » tion & leur réaction les tempère & les conver-
 » tisse en d'autres qualités qui font la forme des
 » corps mixtes : & comme ce tempérament se
 » peut faire selon les diversités innombrables
 » de combinaisons, il a falu que le cahos renfer-
 » mât une multitude incroyable d'espèces de com-
 » posés. Le seul moyen de le concevoir homogène
 » ne serait de dire, que les qualités altératrices
 » des élémens se modifièrent au même degré
 » dans toutes les molécules de la matière, de
 » sorte qu'il y avait partout précisément la
 » même tiédeur, la même mollesse, la même
 » odeur, la même saveur &c. . . . mais ce serait
 » ruiner d'une main ce que l'on bâtit de l'au-
 » tre :

» tre : ce serait par une contradiction dans les
 » termes appeller cahos l'ouvrage le plus ré-
 » gulier, le plus merveilleux en sa symé-
 » trie, le plus admirable en matière de propor-
 » tions, qui se puisse concevoir. Je conviens que
 » le goût de l'homme s'accommode mieux d'un
 » ouvrage diversifié, que d'un ouvrage unifor-
 » me ; mais nos idées ne laissent pas de nous
 » apprendre que l'harmonie des qualités contrai-
 » res, conservée uniformément dans tout l'uni-
 » vers, serait une perfection aussi merveilleuse
 » que le partage inégal qui a succédé au cahos.
 » Quelle science, quelle puissance ne demande-
 » rait pas cette harmonie uniforme répandue
 » dans toute la nature ? Il ne suffirait pas de
 » faire entrer dans chaque mixte la même quan-
 » tité de chacun des quatre ingrédients ; il fau-
 » drait y mettre des uns plus, des autres moins,
 » selon que la force des uns est plus grande ou
 » plus petite pour agir que pour résister ; car
 » on fait que les philosophes partagent dans un
 » degré différent l'action, & la réaction aux
 » qualités élémentaires. Tout bien compté il se
 » trouverait que la cause qui métamorphosa le
 » cahos, l'aurait tiré, non pas d'un état de con-
 » fusion & de guerre, comme on le suppose,
 » mais d'un état de justesse qui était la chose
 » du monde la plus accomplie, & qui par la ré-
 » duction à l'équilibre des forces contraires le
 » tenait dans un repos équivalent à la paix. Il
 » est donc constant, que si les poëtes veulent
 » sauver l'homogénéité du cahos, il faut qu'ils
 » effacent tout ce qu'ils ajoutent concernant cet-

te confusion bizarre des semences contraires ;
 & ce mélange indigeste, & ce combat perpé-
 tuel des principes ennemis.

Passons-leur cette contradiction , nous
 trouverons assez de matière pour les combat-
 tre par d'autres endroits. Re commençons l'at-
 taque de l'éternité. Il n'y a rien de plus ab-
 surde que d'admettre pendant un tems infini
 le mélange des parties insensibles des quatre
 élémens ; car dès que vous supposez dans ces
 parties l'activité de la chaleur , l'action &
 la réaction des quatre premières qualités , &
 outre cela le mouvement vers le centre dans
 les particules de la terre & de l'eau , & le
 mouvement vers la circonférence dans celles
 du feu & de l'air , vous établissez un princi-
 pe qui séparera nécessairement les unes des
 autres ces quatre espèces de corps , & qui n'au-
 ra besoin pour cela que d'un certain tems
 limité. Considérez un peu ce qu'on appelle
 la phiole des quatre élémens. On y enfer-
 me de petites particules métalliques , & puis
 trois liqueurs beaucoup plus légères les unes
 que les autres. Brouillez tout cela ensemble ,
 vous n'y discernerez plus aucun de ces quatre
 nixtes , les parties de chacun se confondent
 avec les parties des autres : mais laissez un
 peu votre phiole en repos , vous trouverez
 que chacun reprend sa situation : toutes les
 particules métalliques se rassemblent au fond
 de la phiole ; celles de la liqueur la plus lé-
 gère se rassemblent au haut ; celles de la li-
 queur moins légère que celle-là , & moins
 pesante

„ pesante que l'autre , se rangent au troisiéme
 „ étage ; celles de la liqueur plus pesante que
 „ ces deux-là ; mais moins pesante que les par-
 „ ticules métalliques , se mettent au second éta-
 „ ge ; & ainsi vous retrouvez les situations
 „ distinctes que vous aviez confondues en se-
 „ couant la phiole ; vous n'avez pas besoin de
 „ patience ; un tems fort court vous suffit pour
 „ revoir l'image de la situation que la nature a
 „ donné dans le monde aux quatre élémens.
 „ On peut conclurre , en comparant l'univers à
 „ cette phiole , que si la terre réduite en pou-
 „ dre avait été mêlée avec la matière des astres ;
 „ & avec celle de l'air & de l'eau , en telle sorte
 „ que le mélange eût été fait jusqu'aux particules
 „ insensibles de chacun de ces élémens ; tout
 „ aurait d'abord travaillé à se dégager , & qu'au
 „ bout d'un terme préfix , les parties de la ter-
 „ re auraient formé une masse , celles du feu
 „ une autre , & ainsi du reste à proportion de
 „ la pesanteur & de la légéreté de chaque es-
 „ pèce de corps.

Je nie à *Bayle* que l'expérience de la phiole
 eût pû se faire du tems du cahos. Je lui dis
 qu'*Ovide* & les philosophes entendaient par cho-
 ses pesantes & légères , celles qui le devinrent
 quand un DIEU y eut mis la main. Je lui dis :
 Vous supposez que la nature eût pû s'arranger
 toute seule , se donner elle-même la pesan-
 teur. Il faudrait que vous commençassiez par
 me prouver que la gravité est une qualité es-
 sentiellement inhérente à la matière , & c'est
 se qu'on n'a jamais pû prouver. *Descartes* dans
 son

son roman a prétendu que les corps n'étaient devenus pesans que quand ses tourbillons de matière subtile avaient commencé à les pousser à un centre. *Newton* dans sa véritable philosophie ne dit point que la gravitation, l'attraction soit une qualité essentielle à la matière. Si *Ovide* avait pû deviner le livre des principes mathématiques de *Newton*, il vous dirait : *La matière n'était ni pesante, ni en mouvement dans mon cahos ; il a falu que DIEU lui imprimât ces deux qualités : mon cahos ne renfermait pas la force que vous lui supposez ; nec quidquam nisi pondus iners ; ce n'était qu'une masse impuissante ; pondus ne signifie point ici poids, il veut dire masse. Rien ne pouvait peser avant que DIEU eût imprimé à la matière le principe de la gravitation. De quel droit un corps tendrait-il vers le centre d'un autre, ferait-il attiré par un autre, pousserait-il un autre, si l'Artisan suprême ne lui avait communiqué cette vertu inexplicable ? Ainsi Ovide se trouverait non-seulement un bon philosophe, mais encor un passable théologien.*

Vous dites ; » Un théologien scholastique
 » avouerait sans peine, que si les quatre élé-
 » mens avaient existé indépendamment de DIEU
 » avec toutes les facultés qu'ils ont aujour-
 » d'hui, ils auraient formé d'eux-mêmes cette
 » machine du monde, & l'entretiendraient dans
 » l'état où nous la voyons. On doit donc re-
 » connaître deux grands défauts dans la doctri-
 » ne du cahos ; l'un & le principal est qu'elle
 » ôte à DIEU la création de la matière & la
 » produc-

» production des qualités propres au feu, à
 » l'air, à la terre & à la mer: l'autre, qu'a-
 » près lui avoir ôté cela, elle le fait venir sans
 » nécessité sur le théâtre du monde pour dis-
 » tribuer les places aux quatre élémens. Nos
 » nouveaux philosophes, qui ont rejeté les qua-
 » lités & les facultés de la physique péripateti-
 » cienne, trouveraient les mêmes défauts dans
 » la description du cahos d'*Ovide*; car ce qu'ils
 » appellent loix générales du mouvement, prin-
 » cipes de mécanique, modifications de la ma-
 » tière, figure, situation, & arrangement des
 » corpuscules, ne comprend autre chose que
 » cette vertu active & passive de la nature, que
 » les péripatéticiens entendent sous les mots de
 » qualités altératrices & motrices des quatre
 » élémens. Puis donc que suivant la doctrine
 » de ceux-ci ces quatre corps, situés selon leur
 » légèreté & leur pesanteur naturelle, sont un
 » principe qui suffit à toutes les générations,
 » les *Cartésiens*, les *Gassendistes*, & les autres
 » philosophes modernes doivent soutenir que le
 » mouvement, la situation, & la figure des par-
 » ties de la matière suffisent à la production
 » de tous les effets naturels, sans excepter mê-
 » me l'arrangement général qui a mis la terre,
 » l'air, l'eau, & les astres où nous les voyons.
 » Ainsi la véritable cause du monde & des ef-
 » fets qui s'y produisent, n'est point différen-
 » te de la cause qui a donné le mouvement
 » aux parties de la matière, soit qu'en même
 » tems elle ait assigné à chaque atome une fi-
 » gure déterminée, comme le veulent les *Gas-*
 » *sendis-*

„ *sendistes* ; soit qu'elle ait seulement donné à
 „ des parties toutes cubiques une impulsion qui
 „ par la durée du mouvement réduit à certai-
 „ nes loix , leur ferait prendre dans la fuite
 „ toutes fortes de figures. C'est l'hypothèse des
 „ *Cartésiens*. Les uns & les autres doivent con-
 „ venir , par conséquent , que si la matière
 „ avait été telle avant la génération du monde
 „ qu'*Ovide* l'a prétendu , elle aurait été capable
 „ de se tirer du cahos par ses propres forces ,
 „ & de se donner la forme de monde sans l'as-
 „ sistance de DIEU. Ils doivent donc accuser
 „ *Ovide* d'avoir commis deux bévües ; l'une est
 „ d'avoir supposé que la matière avait eu , sans
 „ l'aide de la Divinité , les semences de tous
 „ les mixtes , la chaleur , le mouvement &c.
 „ l'autre est de dire que sans l'assistance de
 „ DIEU elle ne se ferait point tirée de l'état de
 „ confusion. C'est donner trop & trop peu à
 „ l'un & à l'autre ; c'est se passer de secours au
 „ plus grand besoin , & le demander lorsqu'il
 „ n'est pas nécessaire.

Ovide pourra vous répondre encore : Vous
 supposez à tort que mes élémens avaient tou-
 tes les qualités qu'ils ont aujourd'hui ; ils n'en
 avaient aucune ; le sujet existait nud , infor-
 me ; impuissant ; & quand j'ai dit que le chaud
 était mêlé dans mon cahos avec le froid , le
 sec avec l'humide , je n'ai pû employer que ces
 expressions , qui signifient qu'il n'y avait ni froid
 ni chaud , ni sec ni humide. Ce sont des qua-
 lités que DIEU a mises dans nos sensations ,
 & qui ne sont point dans la matière. Je n'ai

Suite des Mélanges &c.

V

point

point fait les bêtes dont vous m'accusez. Ce sont vos *Cartésiens*, & vos *Gassendistes*, qui font des bêtes avec leurs atomes, & leurs parties cubiques; & leurs imaginations ne sont pas plus vraies que mes métamorphoses. J'aime mieux *Daphné* changée en laurier, & *Narcisse* en fleur, que de la matière subtile changée en soleils, & de la matière rameuse devenue terre & eau.

Je vous ai donné des fables pour des fables, & vos philosophes donnent des fables pour des vérités.



CHAP. SOIXANTE ET DIX-NEUVIÈME.

D E S O C R A T E .

LE moule est-il cassé de ceux qui aimaient la vertu pour elle-même, un *Confucius*, un *Pythagore*, un *Thales*, un *Socrate*? Il y avait de leur tems des foules de dévots à leurs pagodes & à leurs divinités, des esprits frappés de la crainte de *Cerbère*, & des furies qui couraient les initiations, les pèlerinages, les mystères, qui se ruinaient en offrandes de brebis noires. Tous les tems ont vû de ces malheureux dont parle *Lucrece*.

*Qui quocumque tamen miseri vendere parentant,
Et nigras maculant pecudes & manibus divis
In ferias mittunt, multoque in rebus acerbis,
Acrius advertunt animos ad religionem.*

Les macérations étaient en usage; les prêtres de *Cybèle* se faisaient châtrer pour garder la continence. D'où vient que parmi tous ces martyrs de la superstition, l'antiquité ne compte pas un seul grand-homme, un sage? C'est que la crainte n'a jamais pu faire la vertu. Les grands-hommes ont été les enthousiastes du bien moral. La sagesse était leur passion dominante; ils étaient sages comme *Alexandre* était guerrier, comme *Homère* était poète, & *Apelle* peintre, par la force, & une nature supérieure: & voilà peut-

Être tout ce qu'on doit entendre par le démon de *Socrate*.

Un jour deux citoyens d'*Athènes*, revenant de la chapelle de *Mercur*, apperçurent *Socrate* dans la place publique. L'un dit à l'autre, N'est-ce pas là ce scélérat, qui dit qu'on peut être vertueux sans aller tous les jours offrir des moutons & des oies? Oui, dit l'autre, c'est ce sage qui n'a point de religion; c'est cet athée qui dit qu'il n'y a qu'un seul DIEU. *Socrate* approcha d'eux avec son air simple, son démon, & son ironie que madame *Dacier* a si fort exaltée; Mes amis, leur dit-il, un petit mot, je vous prie; Un homme qui prie la Divinité, qui l'adore, qui cherche à lui ressembler autant que le peut la faiblesse humaine, & qui fait tout le bien dont il est capable, comment nommeriez-vous un tel homme? C'est une ame très religieuse, dirent-ils. Fort bien. On pourrait donc adorer l'Être suprême, & avoir à toute force de la religion? D'accord, dirent les deux Athéniens. Mais croyez-vous, poursuivit *Socrate*, que quand le divin architecte du monde arrangea tous ces globes qui roulent sur vos têtes, quand il donna le mouvement & la vie à tant d'êtres différens, il se servit du bras d'*Hercule*, ou de la lyre d'*Apollon*, ou de la flûte de *Pan*? Cela n'est pas probable, dirent-ils. Mais s'il n'est pas vraisemblable qu'il ait employé le secours d'autrui pour construire ce que nous voyons, il n'est pas croyable qu'il le conserve par d'autres que par lui-même. Si *Neptune* était le maître ab-

folij

folu de la mer , *Junon* de l'air , *Eole* des vents ; *Cérès* des moissons , & que l'un voulût le calme , quand l'autre voudrait du vent & de la pluie , vous sentez bien que l'ordre de la nature ne subsisterait pas tel qu'il est. Vous m'avouerez qu'il est nécessaire que tout dépende de celui qui a tout fait. Vous donnez quatre chevaux blancs au soleil , & deux chevaux noirs à la lune ; mais ne vaut-il pas mieux que le jour & la nuit soient l'effet du mouvement imprimé aux astres par le maître des astres , que s'ils étaient produits par six chevaux ? Les deux citoyens se regardèrent , & ne répondirent rien. Enfin *Socrate* finit par leur prouver qu'on pouvait avoir des moissons sans donner de l'argent aux prêtres de *Cérès* , aller à la chasse sans offrir des petites statues d'argent à la chapelle de *Diane* , que *Pomone* ne donnait point des fruits , que *Neptune* ne donnait point des chevaux , & qu'il fallait remercier le Souverain qui a tout fait.

Son discours était dans la plus exacte logique. *Xénophon* son disciple , homme qui connaissait le monde , & qui depuis sacrifia au vent dans la retraite des dix-mille , tira *Socrate* par la manche , & lui dit , Votre discours est admirable ; vous avez parlé bien mieux qu'un oracle : vous êtes perdu ; l'un de ces honnêtes gens à qui vous parlez , est un boucher qui vend des moutons & des oies pour les sacrifices ; & l'autre un orfèvre qui gagne beaucoup à faire de petits dieux d'argent & de cuivre pour les femmes ; ils vont vous accuser d'être un

impie , qui voulez diminuer leur négoce ; ils déposeront contre vous auprès de *Mélitus* & d'*Anitus* vos ennemis qui ont conjuré votre perte ; gare la cigue ; votre démon familier aurait bien dû vous avertir de ne pas dire à un boucher , & à un orfèvre , ce que vous ne deviez dire qu'à *Platon* , & à *Xénophon*.

Quelque tems après les ennemis de *Socrate* le firent condamner par le conseil des cinq-cent. Il eut deux cent vingt voix pour lui. Cela fait présumer qu'il y avait deux cent vingt philosophes dans ce tribunal ; mais cela fait voir que dans toute compagnie le nombre des philosophes est toujours le plus petit.

Socrate but donc la cigue pour avoir parlé en faveur de l'unité de DIEU : & ensuite les Athéniens consacrerent une chapelle à *Socrate* , à celui qui s'était élevé contre les chapelles dédiées aux êtres inférieurs.



CHAP. QUATRE-VINGTIEME.

E X A M E N

D U

TESTAMENT POLITIQUE

DU CARDINAL ALBERONI.

A Près tant de testamens cassés par le public, celui du cardinal *Alberoni* vient de paraître. Je souhaite à l'éditeur qu'en effet le cardinal *Alberoni* l'ait mis sur son testament. Cet éditeur, ou cet auteur, connaît sans doute assez les hommes, & les affaires, & le train de ce monde, pour ne pas savoir qu'un bon legs, qui procure une vie heureuse, vaut mieux que toutes les spéculations politiques. Un écrivain fait un beau livre plein de profonds raisonnemens sur le commerce ruineux de l'Europe avec les grandes Indes: Un négociant d'un trait de plume y envoie sans raisonner des effets; il s'enrichit, & ne lit point le livre. Il en est de même dans la politique; l'homme d'esprit oisif fait des projets, pour changer la face de l'Europe; ceux qui gouvernent suivent leur routine, & ne s'informent pas seulement si on a fait des projets.

L'abbé de Bourzey, dans la crainte de n'être point lu, prit sans façon le nom du cardinal de Richelieu. D'autres ont pris le nom de Mazarin, de Colbert, de Louvois, du duc de Lorraine. Tous ces testamens sont faits dans le goût de celui de Crispin, qui prend la robe de chambre & le nom de Géronte dans le légataire universel. On voit bien que ce n'est pas Géronte qui a fait ce testament-là : on y reconnoît bien vite Crispin.

Ce n'est pas un Crispin à la vérité qui a composé le testament du cardinal Albéroni ; c'est un homme passablement instruit ; mais il faut qu'il se détrompe de la vanité de faire accroire que ce testament soit effectivement l'ouvrage du cardinal. Il a beau dans sa préface vouloir éluder la loi que j'ai fait valoir, que ce seul mot, *testament d'un ministre*, impose le devoir indispensable de déposer dans des archives publiques l'original de l'ouvrage, ou d'en constater l'authenticité par des voies équivalentes.

Cette loi ne peut être violée sans que le public soit en droit de crier à la supposition. Il est absolument nécessaire de montrer au public qu'on ne le trompe pas, quand il s'agit d'ouvrages de cette importance. Lorsque je fis imprimer à la Haye l'*Anti-Machiavel*, j'en déposai l'original à l'hôtel de ville, & il y est encore. Aussi l'auteur ne prétend pas que le testament du cardinal Albéroni soit l'ouvrage de ce ministre : il dit seulement que ce sont ses intentions, que c'est un recueil de quelques pensées du cardinal auxquelles l'éditeur a joint les
sien.

fiennes ; & par-là c'est un ouvrage qui peut devenir doublement précieux. Qu'on l'appelle testament ou non , il n'importe. Les titres des livres sont comme ceux des hommes aux yeux du philosophe ; il ne juge de rien par les titres.

Que ce soit le cardinal *Alberoni* , ou son truchement , qui propose au roi d'Espagne d'encourager l'agriculture ; il est clair que c'est un très-bon avis , & qu'il faut le suivre , soit qu'il vienne d'un ministre ou d'un fermier. L'auteur propose de cultiver les terres Espagnoles par des nègres. Pourquoi non ? ces terres , qui manquent de laboureurs , accusent encor le malheureux roi qui les priva des mains des Maures sous lesquelles elles étaient fertiles. Les déserts de la Prusse , cultivés par des étrangers , sont un reproche aux terres de la Castille.

Peu d'hommes connaissent mieux l'Espagne que l'auteur. On croirait presque que c'est le ministre de *Philippe V.* ou celui qui a été le compagnon de sa retraite & son malheureux ami , (si l'on peut être l'ami d'un roi.) Il compte toutes les causes de la dépopulation de l'Espagne : mais il me semble qu'il a tort de ne pas mettre parmi ces causes l'expulsion des Juifs & des Maures , & les transplantations en Amérique. L'emigration des protestans est insensible en France. Oui , parce que la France possède environ vingt-deux millions d'habitans industrieux ; mais il n'y a guères plus de six millions d'ames en Espagne ; & la fière oisiveté y étouffe l'industrie. Otez beaucoup à celui qui a peu ; que lui reste-t-il ?

& comment réparer ces pertes dans un pays où les pères transmettent aux enfans la maladie qui attaque le genre humain dans sa source, & où la superstition ensevelit la nature dans les cloîtres? Je me fers ici du mot de superstition que le cardinal emploie. Je me ferais un scrupule de changer ses paroles. D'ailleurs l'auteur fait bien voir que l'Espagne est le pays de la grandeur & des abus. Il fait plus. Il montre les ressources. L'ouvrage n'a pas été revû par les inquisiteurs. Il y a tel pays qui exige qu'on soit à six cent milles de lui pour lui dire des vérités utiles.

Dans le chapitre 7. on voit une partie de ce plan immense conçu autrefois par le cardinal *Alberoni*. Cet homme en 1707. n'avait été connu dans Anet (dont il refusa la cure) que sur le pied d'un *uomo faceto e piacevole*, qui faisait des soupes à l'oignon excellentes. *Campistron* le protégeait alors; & en 1718. il allait bouleverser la terre. J'en parlai dans l'histoire de *Charles XII*. Je lui rendis justice, & il me remercia avec d'autant plus de sensibilité qu'il était alors malheureux. Ce projet, prêt à éclore, était d'armer l'empire Ottoman contre l'Autriche, *Charles XII*. & le Czar contre l'Angleterre; d'établir le prétendant à Londres par les mains du vainqueur de Narva; d'arracher la régence de la France au duc d'Orléans; de rendre pour jamais l'Italie indépendante de l'Allemagne, après sept cent ans de sujétion ou d'esclavage ou de soumission. Suivant ce dessein, un corps Italique s'établissait, à l'exemple à peu près du
corps

le corps Germanique. *Don Carlos* devait posséder Naples & Sicile ; son frère *Don Philippe* avait la Toscane. La Lombardie faisait le partage des ducs de Savoye. Mantoue était ajoutée aux états de Venise. Le domaine du duc de Modène s'accroissait de plus de moitié par celui de Parme.

Les vûes du commerce le plus étendu venaient à l'appui de ces arrangemens ou de ces dérangemens politiques. Le coup de fauconneau qui tua *Charles XII.* renversa tout le projet. Mais cette machine brisée fut encor assez forte quelque tems après pour porter *Don Carlos* sur le trône des deux Siciles par de nouveaux ressorts.

L'auteur voudrait que le prétendant se fût fait roi de Corse, au lieu de tenter inutilement d'être roi d'Angleterre : ensuite il lui propose la vice-royauté de Majorque : est-ce bien le cardinal *Albéroni* qui fait ces propositions ?

Est-ce bien lui qui s'acharne contre la mémoire du cardinal de *Fleury*, & qui dit qu'on n'a entendu que les plaintes & les gémissemens des peuples pendant son ministère ? Si c'est le cardinal *Albéroni* qui parle ainsi, ou il est bien prévenu, ou il ne connaissait pas la France comme il connaissait l'Espagne. Il s'attache à décrier en tout le cardinal de *Fleury*. Il l'abaïsse au-dessous du médiocre. Mais quand on voyage de St. Dizier à Moyenvic, on dit : *C'est le cardinal de Fleury qui a donné toutes ces terres à la France ; qu'aurait fait de mieux alors un grand-homme ?* Le cardinal *Albéroni* est de-
venu

venu un censeur bien impitoyable depuis sa mort. Son testament est une satire.

Il blâme le cardinal de *Fleury* d'avoir voulu la guerre de 1741 : & on fait qu'il ne la voulait pas, & qu'il s'y opposa autant qu'il put.

Il blâme l'empereur *Charles VI.* d'avoir fait sa pragmatique sanction. Sa fille ne fera pas de cet avis. Il veut changer la constitution de l'Allemagne : c'est un homme qui a perdu son bien au jeu, & qui, se plaissant encor à regarder jouer, dit tout haut les fautes qu'il croit apercevoir.

Est-ce donc le cardinal *Albéroni* qui juge ainsi les vivans & les morts ? On connaît dans l'Europe un maréchal de France qui s'est fait un nom célèbre par ses grandes vues, par son esprit d'ordre & de détail, par son génie & par son activité. Le prétendu testateur le traite bien durement. Je ne crois pas qu'il soit permis à l'histoire de parler des vivans : elle doit imiter les jugemens de l'Egypte, qui ne décidaient du mérite des citoyens que lorsqu'ils n'étaient plus. Les portraits des hommes publics sont toujours dans un faux jour pendant leur vie. Mais si quelqu'un voulait répondre aux reproches amers que fait le cardinal *Albéroni* à cet illustre Français, ne pourrait-il pas lui dire : Cessez de reprocher à ce maréchal l'épuisement des trésors de la France, dans la magnifique ambassade de Francfort, où *Charles VII.* fut élu empereur. Cessez de représenter l'Allemagne en défiance de cette profusion prétendue. L'ambassadeur d'Espagne y faisait une aussi grande figure

figure que celui de France. Le duc de Ripperda avait paru avec plus d'éclat encor à Vienne ; & jamais on n'a vû les nations prendre l'allarme sur le nombre des domestiques & sur la vaisselle d'un plénipotentiaire. Vous étiez malade apparemment quand vous dictates cet article de votre testament ; & vous donnez en mourant votre malédiction pour bien peu de chose. Votre éminence était de mauvaise humeur quand elle a dicté l'article par lequel elle reprouve en politique le projet de ce général. Ce n'est pas à elle à juger par l'événement. Des hommes qui auront plus de réputation que vous dans la postérité , parce qu'avec un génie égal au vôtre ils ont eu plus de bonheur , ont dit , que ce plan qui vous paraît chimérique était le comble de la vraisemblance. En effet quel était ce plan ? C'était d'unir la France , l'Espagne , la Prusse , la Saxe , la Bavière , pour juger , les armes à la main , le procès de la succession de l'Autriche. Un jeune roi victorieux avait d'un côté cent mille hommes en armes & les mieux disciplinés de l'Europe ; la Saxe en avait près de cinquante mille ; deux armées Françaises , d'environ quarante mille hommes chacune , étaient toutes deux au milieu de l'Allemagne. On était aux portes de Vienne. L'Espagne allait fondre dans l'Italie : & à peine paraissait-il alors qu'il y eût un ennemi à combattre. On avait proposé encor de faire agir d'autres ressorts que l'histoire découvrira un jour. On demande après cela , si jamais entreprise eût de plus belles apparences ? On demande si ce projet n'était

pas cent fois plus plausible que les vôtres ? Or a vû quelquefois de petites armées renverser de grands empires. Ici deux cent cinquante mille hommes attaquent une femme sans défense ; & elle se soutient. Avouez le , Monsieur le cardinal , il y a quelque chose là-haut qui confond les desseins des hommes.

Vous êtes bien mal instruit pour un grand ministre , quand vous dites , que ce général que vous condamnez , demanda cent mille hommes au cardinal de *Fleury*. Je peux assurer V. E. qu'il n'en demanda que cinquante mille pour aller à Vienne ; & dans cette armée il voulait vingt mille hommes de cavalerie. On ne lui donna que trente-deux mille hommes complets , parmi lesquels il n'y avait que huit mille cavaliers. Mais cela composait , avec les troupes des alliés , une force à laquelle il paraissait que rien ne devait résister , puisque ceux qu'on attaquait n'avaient pas encor une armée rassemblée. Je pourrais sur ce point d'histoire apprendre à feu votre éminence bien des choses qu'elle ignore , & qui lui feraient connaître que celui qu'elle feint de mépriser est très-digne de son estime.

Comme je suis encor en vie , il ne m'est pas permis d'être aussi libre que vous , qui êtes mort , & qui pouvez tout dire impunément. Mais je pourrais vous donner au moins des lumières sur le siège de Prague , qui vous feraient changer de pensée. Vous ne pourriez nier que les forties n'ayent été de véritables batailles , & que la retraite n'ait été glorieuse.

Je

Je ne fais pas ce que le cardinal de *Fleury*, & le général dont vous parlez, vous ont fait. Mais il me semble, Monseigneur, qu'un bon chrétien comme vous, qu'un cardinal devait en mourant se réconcilier avec ses ennemis. Il semble que votre testament ait été fait *ab irato*: Cela seul suffirait pour l'invalider.

Ce testament sera plus utile aux politiques qu'aux historiens. Le testateur est loin de tomber dans la faute absurde du faussaire qui prit le nom du cardinal de *Richelieu*. Ce faussaire mal-habile, en faisant parler le plus grand ministre de l'Europe, dans la crise de la guerre avec l'empereur & le roi d'Espagne, ne dit pas un mot de la manière dont la France devait se conduire avec ses alliés & avec ses ennemis. C'était un étrange contraste de voir le cardinal de *Richelieu* passer sous silence les négociations, les intérêts de tous les princes, pour parler de l'université & de la gabelle. C'est ici tout le contraire. L'auteur entre dans les intérêts de tous les potentats; il fait à chacun leur part; il arrange le monde à son gré, & se met à la place de la providence. Il parle de tout ce qu'on aurait pû faire, de tout ce qui pourrait arriver; c'est le recueil des futurs contingens.

On ne voit dans cet écrit aucune notion simple & commune. Il y est dit que lorsque l'empereur *Charles VII.* était sans états & sans armée, il aurait dû mettre la reine de Hongrie au ban de l'empire. Il paraît cependant que quand on rend un pareil arrêt, il faut avoir cent mille huissiers aguerris pour le signifier.

Au reste jamais testament ne contient des legs plus considérables. Le cardinal donne & lègue la Bohême à l'électeur de Saxe , le duché de Zell au duc de Cumberland , le Tirol & la Carinthie à l'électeur de Bavière , le Brisgau avec les villes forestières au duc des Deux-Ponts , & le duché des Deux-Ponts à l'électeur Palatin. Cela ressemble au testament que *Cérisantes* le gascon fit à Naples du tems du duc de *Guise*. Il légua à ce prince ses pierreries & sa vaisselle d'or , cent mille écus aux jésuites , autant à un hôpital ; il fonda un collège & une bibliothèque publique. Il n'avait pas de quoi se faire enterrer.





DIALOGUES
ENTRE
LUCRECE
ET
POSSIDONIUS.

CHAPITRE QUATRE - VINGT - UNIEME.

PREMIER ENTRETIEN.

POSSIDONIUS.

Votre poésie est quelquefois admirable ;
mais la physique d'*Epicure* me paraît bien
mauvaise.

LUCRECE.

Quoi ! vous ne voulez pas convenir que les
atomes se sont arrangés d'eux-mêmes de façon
qu'ils ont produit cet univers ?

Suite des Mélanges &c. X POSSI

POSSIDONIUS.

Nous autres mathématiciens nous ne pouvons convenir que des choses qui sont prouvées évidemment par des principes incontestables.

LUCRECE.

Mes principes le font.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.

Tangere enim & tangi nisi corpus nulla potestres.

Que rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien ;

Et qu'un corps n'est touché que par un autre corps.

POSSIDONIUS.

Quand je vous aurais accordé ces principes, & même les atomes & le vuide, vous ne me persuaderiez pas plus que l'univers s'est arrangé de lui-même dans l'ordre admirable où nous le voyons, que si vous disiez aux Romains que la sphère armillaire composée par *Possidonius* s'est faite toute seule.

LUCRECE.

Mais qui donc aura fait le monde ?

POSSIDONIUS.

Un être intelligent, plus supérieur au monde & à moi, que je ne le suis au cuivre dont j'ai composé ma sphère.

LUCRECE.

Vous qui n'admettez que des choses évidens

dentes, comment pouvez-vous reconnaître un principe dont vous n'avez d'ailleurs aucune notion ?

POSSIDONIUS.

Comme avant de vous avoir connu, j'ai jugé que votre livre était d'un homme d'esprit.

LUCRECE.

Vous avouez que la matière est éternelle, qu'elle existe parce qu'elle existe; or si elle existe par sa nature, pourquoi ne peut-elle pas former par sa nature des soleils, des mondes, des plantes, des animaux, des hommes ?

POSSIDONIUS.

Tous les philosophes qui nous ont précédés ont cru la matière éternelle; mais ils ne l'ont pas démontré; & quand elle serait éternelle, il ne s'enfuit point du tout qu'elle puisse former des ouvrages dans lesquels éclatent tant de sublimes desseins. Cette pierre aurait beau être éternelle, vous ne me persuaderez point qu'elle puisse produire l'*Iliade* d'*Homère*.

LUCRECE.

Non; une pierre ne composera point l'*Iliade*, non plus qu'elle ne produira un cheval; mais la matière organisée avec le tems, & devenue un mélange d'os, de chair & de sang, produira un cheval; & organisée plus finement composera l'*Iliade*.

POSSIDONIUS.

Vous le supposez fans aucune preuve ; & je ne dois rien admettre fans preuve. Je vais vous donner des os, du sang, de la chair tout faits : je vous laisserai travailler vous & tous les *Epicuriens* du monde. Consentiriez-vous à faire le marché de posséder l'empire Romain, si vous venez à bout de faire un cheval avec les ingrédiens tout préparés, ou à être pendu si vous n'en pouvez venir à bout ?

LUCRECE.

Non ; cela passe mes forces, mais non pas celles de la nature. Il faut des millions de siècles pour que la nature, ayant passé par toutes les formes possibles, arrive enfin à la seule qui puisse produire des êtres vivans.

POSSIDONIUS.

Vous aurez beau remuer dans un tonneau, pendant toute votre vie, tous les matériaux de la terre mêlés ensemble, vous n'en tirerez pas seulement une figure régulière ; vous ne produirez rien. Si le tems de votre vie ne peut suffire à produire seulement un champignon, le tems de la vie d'un autre homme y suffira-t-il ? Ce qu'un siècle n'a pas fait, pourquoi plusieurs siècles pourraient-ils le faire ? Il faudrait avoir vû naître des hommes & des animaux du sein de la terre, & des bleds sans germe &c. &c. pour oser affirmer que la matière toute seule se donne de telles formes : personne que je sache n'a

vû cette opération, personne ne doit donc y croire.

LUCRECE.

Eh bien! les hommes, les animaux, les arbres, auront toujours été. Tous les philosophes conviennent que la matière est éternelle; ils conviendront que les générations le sont aussi. C'est la nature de la matière qu'il y ait des astres qui tournent, des oiseaux qui volent, des chevaux qui courent, & des hommes qui fassent des *Iliades*.

POSSIDONIUS.

- Dans cette supposition nouvelle vous changez de sentiment; mais vous supposez toujours ce qui est en question; vous admettez une chose dont vous n'avez pas la plus légère preuve.

LUCRECE.

Il m'est permis de croire que ce qui est aujourd'hui était hier, était il y a un siècle, il y a cent siècles, & ainsi en remontant sans fin. Je me fers de votre argument; personne n'a jamais vû le soleil & les astres commencer leur carrière, les premiers animaux se former & recevoir la vie. On peut donc penser que tout a été éternellement comme il est.

POSSIDONIUS.

Il y a une grande différence. Je vois un des-

sein admirable, & je dois croire qu'un être intelligent a formé ce dessein.

LUCRECE.

Vous ne devez pas admettre un être dont vous n'avez aucune connoissance.

POSSIDONIUS.

C'est comme si vous me disiez, que je ne dois pas croire qu'un architecte a bâti le capitolé, parce que je n'ai pû voir cet architecte.

LUCRECE.

Votre comparaison n'est pas juste. Vous avez vû bâtir des maisons, vous avez vû des architectes; ainsi vous devez penser que c'est un homme semblable aux architectes d'aujourd'hui qui a bâti le capitolé. Mais ici les choses ne vont pas de même; le capitolé n'existe point par sa nature, & la matière existe par sa nature. Il est impossible qu'elle n'ait pas une certaine forme. Or pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle possède par sa nature la forme qu'elle a aujourd'hui? Ne vous est-il pas beaucoup plus aisé de reconnaître la nature qui se modifie elle-même, que de reconnaître un être invisible qui la modifie? Dans le premier cas vous n'avez qu'une difficulté, qui est de comprendre comment la nature agit. Dans le second cas, vous avez deux difficultés, qui sont de comprendre & cette même nature, & un être inconnu qui agit sur elle.

Pos.

POSSIDONIUS.

C'est tout le contraire. Je vois non-seulement de la difficulté, mais de l'impossibilité à comprendre que la matière puisse avoir des desseins infinis, & je ne vois aucune difficulté à admettre un être intelligent, qui gouverne cette matière par ses desseins infinis, & par sa volonté toute-puissante.

LUCRECE.

Quoi? C'est donc parce que votre esprit ne peut comprendre une chose, qu'elle en suppose une autre? C'est donc parce que vous ne pouvez saisir l'artifice & les ressorts nécessaires par lesquels la nature s'est arrangée en planètes, en soleils, en animaux, que vous recourez à un autre être?

POSSIDONIUS.

Non: je n'ai pas recours à un DIEU, parce que je ne puis comprendre la nature: mais je comprends évidemment que la nature a besoin d'une intelligence suprême; & cette seule raison me prouverait un DIEU, si je n'avais pas d'autres preuves.

LUCRECE.

Et si cette matière avait par elle-même l'intelligence?

POSSIDONIUS.

Il m'est évident qu'elle ne la possède point.

LUCRECE.

Et à moi il est évident qu'elle la possède, puisque je vois des corps comme vous & moi qui raisonnent.

POSSIDONIUS.

Si la matière possédait par elle-même la pensée, il faudrait que vous disiez qu'elle la possède nécessairement. Or si cette propriété lui était nécessaire, elle l'aurait en tout tems & en tous lieux. Car ce qui est *nécessaire* à une chose ne peut jamais en être séparé. Un morceau de bouë, le plus vil excrément penserait. Or certainement vous ne direz pas que du fumier pense. La pensée n'est donc pas un attribut nécessaire à la matière.

LUCRECE.

Votre raisonnement est un sophisme ; je tiens le mouvement *nécessaire* à la matière. Cependant ce fumier, ce tas de bouë, ne sont pas actuellement en mouvement ; ils y feront quand quelque corps les poussera. De même la pensée ne sera l'attribut d'un corps que quand ce corps sera organisé pour penser.

POSSIDONIUS.

Votre erreur vient de ce que vous supposez
 tou-

toujours ce qui est en question. Vous ne voyez pas que pour organiser un corps , le faire homme , le rendre pensant , il faut déjà de la pensée , il faut un dessein arrêté. Or vous ne pouvez admettre des desseins avant que les seuls êtres qui ont ici-bas des desseins , soient formés ; vous ne pouvez admettre des pensées avant que les êtres qui ont des pensées existent. Vous supposez encore ce qui est en question , quand vous dites que le mouvement est nécessaire à la matière. Car ce qui est absolument nécessaire existe toujours , comme l'étendue existe toujours dans toute matière. Or le mouvement n'existe pas toujours. Les pyramides d'Egypte ne sont certainement pas en mouvement. Une matière subtile aurait beau passer entre les pierres des pyramides d'Egypte , la masse de la pyramide est immobile. Le mouvement n'est donc pas absolument nécessaire à la matière ; il lui vient d'ailleurs , ainsi que la pensée vient d'ailleurs aux hommes. Il y a donc un être intelligent & puissant qui donne le mouvement , la vie , & la pensée.

LUCRECE.

Je peux vous répondre en disant qu'il y a toujours eu du mouvement , & de l'intelligence dans le monde ; ce mouvement & cette intelligence se sont distribués de tout tems , suivant les loix de la nature. La matière étant éternelle , il était impossible que son existence ne fût pas dans quelque ordre : elle ne pouvait être dans aucun ordre sans le mouvement & sans la pensée : il fallait donc que l'intelligence & le mouvement fussent en elle.

POSSIDONIUS.

Quelque chose que vous fassiez , vous ne pouvez jamais que faire des suppositions. Vous supposez un ordre : il faut donc qu'il y ait une intelligence qui ait arrangé cet ordre. Vous supposez le mouvement & la pensée , avant que la matière fût en mouvement , & qu'il y eût des hommes & des pensées. Vous ne pouvez nier que la pensée n'est pas essentielle à la matière , puisque vous n'osez pas dire qu'un caillou pense. Vous ne pouvez opposer que des *peut-être* à la vérité qui vous presse ; vous sentez l'impuissance de la matière , & vous êtes forcé d'admettre un Etre suprême , intelligent , tout-puissant , qui a organisé la matière & les êtres pensans. Les desseins de cette intelligence supérieure éclatent de toutes parts , & vous devez les appercevoir dans un brin d'herbe comme dans le cours des astres. On voit que tout est dirigé à une fin certaine.

LUCRECE.

Ne prenez-vous point pour un dessein ce qui n'est qu'une existence nécessaire ? Ne prenez-vous point pour une fin ce qui n'est qu'un usage que nous faisons des choses qui existent ? Les Argonautes ont bâti un vaisseau pour aller à Colchos : direz-vous que les arbres ont été créés pour que les Argonautes bâtissent un vaisseau , & que la mer a été faite pour que les Argonautes entreprissent leur navigation ? Les hommes portent des chaussures : direz-vous que les jambes ont été faites par un Etre suprême
pour

pour être chauffées ? non, sans doute, mais les Argonautes ayant vu du bois en ont bâti un navire, & ayant connu que l'eau pouvait porter ce navire, ils ont entrepris leur voyage. De même après une infinité de formes & de combinaisons que la matière avait prises, il s'est trouvé que les humeurs, & la corne transparente qui compose l'œil, séparées autrefois dans différentes parties du corps humain, ont été réunies dans la tête, & les animaux ont commencé à voir. Les organes de la génération qui étaient épars se sont rassemblés, & ont pris la forme qu'ils ont. Alors les générations ont été produites avec régularité. La matière du soleil, longtems répandue & écartée dans l'espace, s'est conglobée, & a fait l'astre qui nous éclaire. Y a-t-il à tout cela de l'impossibilité ?

P O S S I D O N I U S.

En vérité vous ne pouvez pas avoir sérieusement recours à un tel système. Premièrement en adoptant cette hypothèse vous abandonneriez les générations éternelles dont vous parliez tout-à-l'heure. Secondement vous vous trompez sur les causes finales. Il y a des usages volontaires que nous faisons des présens de la nature : il y a des effets indispensables. Les Argonautes pouvaient ne point employer les arbres des forêts pour en faire un vaisseau, mais ces arbres étaient visiblement destinés à croître sur la terre, à donner des fruits & des feuilles. On peut ne point couvrir ses jambes d'une chaussure ; mais la jambe est visiblement faite

te pour porter le corps & pour marcher , les yeux pour voir , les oreilles pour entendre , les parties de la génération pour perpétuer l'espèce. Si vous considérez que d'une étoile placée à quatre ou cinq cent millions de lieues de nous il part des traits de lumière qui viennent faire le même angle déterminé dans les yeux de chaque animal , & que tous les animaux ont à l'instant la sensation de la lumière , vous m'avouerez qu'il y a là une mécanique , un dessein admirable. Or , n'est-il pas déraisonnable d'admettre une mécanique sans artisan , un dessein sans intelligence , & de tels desseins sans un Etre suprême ?

L U C R E C E .

Si j'admets cet Etre suprême , quelle forme aura-t-il ? Sera-t-il en un lieu ? fera-t-il hors de tout lieu ? fera-t-il dans le tems , hors du tems ? remplira-t-il tout l'espace , ou non ? pourquoi aurait-il fait ce monde ? quel est son but ? Pourquoi former des êtres sensibles & malheureux ? Pourquoi le mal moral , & le mal physique ? De quelque côté que je tourne mon esprit , je ne vois que l'incompréhensible.

P O S S I D O N I U S .

C'est précisément parce que cet Etre suprême existe , que sa nature doit être incompréhensible : car s'il existe , il doit y avoir l'infini entre lui & nous. Nous devons admettre qu'il est , sans savoir ce qu'il est , & comment il opère. N'êtes-vous pas forcé d'admettre les asymptotes en géomé-

géométrie, sans comprendre comment ces lignes peuvent s'approcher toujours, & ne se toucher jamais? N'y a-t-il pas des choses aussi incompréhensibles que démontrées dans les propriétés du cercle? Concevez donc qu'on doit admettre l'incompréhensible, quand l'existence de cet incompréhensible est prouvée.

LUCRECE.

Quoi! il me faudrait renoncer aux dogmes d'*Epicure*?

POSSIDONIUS.

Il vaut mieux renoncer à *Epicure* qu'à la raison.



 CHAPIT. QUATRE-VINGT-DEUXIEME.

SECONDE ENTRETIEN.

L U C R E C E.

JE commence à reconnaître un Etre suprême inaccessible à nos sens, & prouvé par notre raison, qui a fait le monde, & qui le conserve : mais pour tout ce que je dis de l'ame dans mon troisième livre, admiré de tous les savans de Rome, je ne crois pas que vous puissiez m'obliger à y renoncer.

P O S S I D O N I U S.

Vous dites d'abord,

Idque situm media regione in pectoris hæret.

L'esprit est au milieu de la poitrine.

Mais quand vous avez composé vos beaux vers, n'avez-vous jamais fait quelque effort de tête ? Quand vous parlez de l'esprit de *Cicéron*, ou de l'orateur *Marc-Antoine*, ne dites-vous pas que c'est une bonne tête ? & si vous disiez qu'il a une bonne poitrine, ne croirait-on pas que vous parlez de sa voix & de ses poumons ?

L U C R E C E.

Mais ne sentez-vous pas que c'est autour du
 cœur

cœur que se forment les sentimens de joie , de douleur , & de crainte ?

*Hic exultat enim pavor ac metus ; hæc loca circum
Lætitia mulcent.*

Ne sentez-vous pas votre cœur se dilater ou se resserrer à une bonne ou mauvaise nouvelle ? N'y a-t-il pas là des ressorts secrets qui se détendent ou qui prennent de l'élasticité ? C'est donc là qu'est le siège de l'ame.

POSSIDONIUS.

Il y a une paire de nerfs qui part du cerveau , qui passe à l'estomac & au cœur , qui descend aux parties de la génération , & qui leur imprime des mouvemens ; direz-vous que c'est dans les parties de la génération que réside l'entendement humain ?

LUCRECE.

Non , je n'oserais le dire ; mais quand je placerai l'ame dans la tête , au lieu de la mettre dans la poitrine , mes principes subsisteront toujours : l'ame sera toujours une matière infiniment déliée , semblable au feu élémentaire qui anime toute la machine.

POSSIDONIUS.

Et comment concevez-vous qu'une matière
déliée

déliée puisse avoir des pensées, des sentimens par elle-même ?

LUCRÈCE.

Parce que je l'éprouve ; parce que toutes les parties de mon corps étant touchées en ont le sentiment ; parce que ce sentiment est répandu dans toute ma machine ; parce qu'il ne peut y être répandu que par une matière extrêmement subtile & rapide ; parce que je suis un corps ; parce qu'un corps ne peut être agité que par un corps ; parce que l'intérieur de mon corps ne peut être pénétré que par des corpuscules très déliés, & que par conséquent mon ame ne peut être que l'assemblage de ces corpuscules.

POSSIDONIUS.

Nous sommes déjà convenus dans notre premier entretien qu'il n'y a pas d'apparence qu'un rocher puisse composer l'*Iliade*. Un rayon de soleil en fera-t-il plus capable ? Imaginez ce rayon de soleil cent mille fois plus subtil & plus rapide ; cette clarté, cette ténuité, feront-elles des sentimens & des pensées ?

LUCRÈCE.

Peut-être en feront-elles quand elles seront dans des organes préparés.

POSSIDONIUS.

Vous voilà toujours réduit à des *peut-être*.
Du

Du feu ne peut penser par lui-même plus que de la glace. Quand je supposerais que c'est du feu qui pense en vous, qui sent, qui a une volonté, vous seriez donc forcé d'avouer que ce n'est pas par lui-même qu'il a une volonté, du sentiment & des pensées.

LUCRÈCE.

Non, ce ne sera pas par lui-même; ce sera par l'assemblage de ce feu, & de mes organes.

POSSIDONIUS.

Comment pouvez-vous imaginer que de deux corps qui ne pensent point chacun séparément, il résulte la pensée quand ils sont unis ensemble?

LUCRÈCE.

Comme un arbre & de la terre pris séparément ne portent point de fruit, & qu'ils en portent quand on a mis l'arbre dans la terre.

POSSIDONIUS.

La comparaison n'est qu'éblouissante. Cet arbre a en soi le germe des fruits; on le voit à l'œil dans ses boutons, & le suc de la terre développe la substance de ces fruits. Il faudrait donc que le feu eût déjà en soi le germe de la pensée, & que les organes du corps développassent ce germe.

LUCRÈCE.

Que trouvez-vous à cela d'impossible?

POSSIDONIUS.

Je trouve que ce feu, cette matière qu'ites:
Suite des Mélanges, &c. Y sera

sentée, n'a pas en elle plus de droit à la pensée que la pierre. La production d'un être doit avoir quelque chose de semblable à ce qui la produit ; or une pensée, une volonté, un sentiment, n'ont rien de semblable à de la matière ignée.

LUCRECE.

Deux corps qui se heurtent, produisent du mouvement, & cependant ce mouvement n'a rien de semblable à ces deux corps, il n'a rien de leurs trois dimensions, il n'a point comme eux de figure : donc un être peut n'avoir rien de semblable à l'être qui le produit : donc la pensée peut naître de l'assemblage de deux corps qui n'auront point la pensée.

POSSIDONIUS.

Cette comparaison est encor plus éblouissante que juste. Je ne vois que matière dans deux corps en mouvement. Je ne vois là que des corps passans d'un lieu dans un autre. Mais quand nous raisonnons ensemble, je ne vois aucune matière dans vos idées & dans les miennes. Je vous dirai seulement que je ne conçois pas plus comment un corps a le pouvoir d'en remuer un autre, que je ne conçois comment j'ai des idées. Ce sont pour moi deux choses également inexplicables ; & toutes deux me prouvent également l'existence & la puissance d'un Être suprême auteur du mouvement & de la pensée.

LUCRECE.

Si notre ame n'est pas un feu subtil, une
quin-

Quintessence éthérée , qu'est-elle donc ?

POSSIDONIUS.

Vous & moi n'en favons rien ; je vous dirai bien ce qu'elle n'est pas , mais je ne puis vous dire ce qu'elle est. Je vois que c'est une puissance qui est en moi , que je ne me suis pas donné cette puissance , & que par conséquent elle vient d'un Etre supérieur à moi.

LUCRECE.

Vous ne vous êtes pas donné la vie , vous l'avez reçue de votre père ; vous avez reçu de lui la pensée avec la vie , comme il l'avait reçue de son père ; & ainsi en remontant à l'infini. Vous ne savez pas plus au fond ce que c'est que le principe de la vie , que vous ne connaissez le principe de la pensée. Cette succession d'êtres vivans & pensans a toujours existé de tout tems.

POSSIDONIUS.

Je vois toujours que vous êtes forcé d'abandonner le système d'*Epicure* , & que vous n'osez plus dire que la déclinaison des atomes produit la pensée : mais j'ai déjà refuté dans notre dernier entretien la succession éternelle des êtres sensibles & pensans ; je vous ai dit , que s'il y avait eu des êtres matériels , pensans par eux-mêmes , il faudrait que la pensée fût un attribut nécessaire essentiel à toute matière ; que si la matière pensait nécessairement par elle-même , toute matière serait pensante : or cela n'est pas ; donc il est insoutenable d'admet-

46 DIALOGUE ENTRE LUCRECE

tre une succession d'êtres matériels pensans par eux-mêmes.

LUCRECE.

Ce raisonnement que vous répétez, n'empêche pas qu'un père ne communique une ame à son fils en formant son corps. Cette ame & ce corps croissent ensemble; ils se fortifient, ils sont assujettis aux maladies, aux infirmités de la vieillesse. La décadence de nos forces entraîne celle de notre jugement; l'effet cesse enfin avec la cause, & l'ame se dissout comme la fumée dans les airs.

*Præterea, gigni pariter cum corpore, & unâ
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.
Nam velut infirmo pueri, teneroque vagantur
Corpore, sic animi sequitur sententia tenuis.*

*Inde ubi robustis adolevit viribus ætas,
Consilium quoque majus, & auctior est animi vis.
Post ubi jam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, & obtusis ceciderunt viribus artus:
Claudicat ingenium, delirat linguaque, mensque;
Omnia deficiunt, atque uno tempore defunt.*

*Ergo dissolvi quoque convenit omnem animam
Naturam, ceu fumus in altis aëris auras:
Quandoquidem gigni pariter, pariterque videmus
Crescere, & (ut docui) simul ævo fessa fatiscit.*

POSSIDONIUS.

Voilà de très beaux vers; mais m'apprenez-

vous par là quelle est la nature de l'ame ?

LUCRECE.

Non ; je vous fais son histoire , & je raisonne avec quelque vraisemblance.

POSSIDONIUS.

Où est la vraisemblance , qu'un père communique à son fils la faculté de penser ?

LUCRECE.

Ne voyez-vous pas tous les jours que les enfans ont les inclinations de leurs pères , comme ils en ont les traits.

POSSIDONIUS.

Mais un père en formant son fils n'a-t-il pas agi comme un instrument aveugle ? A-t-il prétendu faire une ame , faire des pensées , en jouissant de sa femme ? L'un & l'autre savent-ils comment un enfant se forme dans le sein maternel ? Ne faut-il pas recourir à quelque cause supérieure , ainsi que dans les autres opérations de la nature que nous avons examinées ? Ne sentez-vous pas , si vous êtes de bonne foi , que les hommes ne se donnent rien , & qu'ils sont sous la main d'un maître absolu ?

LUCRECE.

Si vous en savez plus que moi , dites-moi donc ce que c'est que l'ame.

POSSIDONIUS.

Je ne prétends pas en savoir plus que vous.

Eclairons - nous l'un l'autre. Dites-moi d'abord ce que c'est que la végétation.

LUCRECE.

C'est un mouvement interne qui porte les sucs de la terre dans une plante, la fait croître, développe ses fruits, étend ses feuilles &c.

POSSIDONIUS.

Vous ne pensez pas sans doute qu'il y ait un être appelé *végétation* qui opère ces merveilles.

LUCRECE.

Qui l'a jamais pensé ?

POSSIDONIUS.

Vous devez conclure de notre précédent entretien, que l'arbre ne s'est point donné la *végétation* lui-même.

LUCRECE.

Je suis forcé d'en convenir.

POSSIDONIUS.

Et la *vie* ? vous me direz bien ce que c'est.

LUCRECE.

C'est la *végétation* avec le sentiment dans un corps organisé.

POSSIDONIUS.

Et il n'y a pas un être appelé *la vie* qui donne ce sentiment à un corps organisé ?

LUCRECE.

Sans doute. *La végétation* & *la vie* sont des mots

mots qui signifient les choses végétautes & vivantes.

POSSIDONIUS.

Si l'arbre & l'animal ne peuvent se donner la végétation & la vie, pouvez-vous vous donner vos pensées ?

LUCRECE.

Je crois que je le peux, car je pense à ce que je veux. Ma volonté était de vous parler de métaphysique, & je vous en parle.

POSSIDONIUS.

Vous croyez être le maître de vos idées. Vous savez donc quelles pensées vous aurez dans une heure, dans un quart d'heure ?

LUCRECE.

J'avoue que je n'en fais rien.

POSSIDONIUS.

Vous avez souvent des idées en dormant ; vous faites des vers en rêve ; *César* prend des villes ; je résous des problèmes ; les chiens de chasse poursuivent un cerf dans leurs songes. Les idées nous viennent donc indépendamment de notre volonté ; elles nous sont données par une cause supérieure.

LUCRECE.

Comment l'entendez-vous ? Prétendez-vous que l'Être suprême est occupé continuellement

à donner des idées , ou qu'il a créé des substances incorporelles , qui ont ensuite des idées par elles-mêmes , tantôt avec le secours des sens , tantôt sans ce secours ? Ces substances sont-elles formées au moment de la conception de l'animal ? sont-elles formées auparavant ? & attendent-elles des corps pour aller s'y insinuer ? ou ne s'y logent-elles que quand l'animal est capable de les recevoir ? ou enfin est-ce dans l'Etre suprême que chaque être animé voit les idées des choses ? Quelle est votre opinion ?

P O S S I D O N I U S .

Quand vous m'aurez dit comment notre volonté opère sur le champ un mouvement dans nos corps , comment votre bras obéit à votre volonté , comment nous recevons la vie , comment nos alimens se digèrent , comment du blé se transforme en sang ; je vous dirai comment nous avons des idées. J'avoue sur tout cela mon ignorance. Le monde pourra avoir un jour de nouvelles lumières ; mais depuis *Thalès* jusqu'à nos jours nous n'en avons point. Tout ce que nous pouvons faire , c'est de sentir notre impuissance , de reconnaître un Etre tout-puissant , & de nous garder de ces systèmes.



FRAGMENT
D'UNE LETTRE ÉCRITE
PAR
M^R. DE VOLTAIRE
A UN
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE BERLIN.

à Postdam 15. Avril 1752.

.....
.....
.....

» JE réponds à toutes vos questions. La plû-
» part des anecdotes sur Mlle *Lençlos* sont
» vraies, mais plusieurs sont fausses. On a ou-
» blié d'elle un trait qui prouve qu'à vingt ans
» elle était bien philosophe. Elle eut alors une
» maladie qui la réduisit à l'extrémité. Ses amis
» pleuraient de la voir mourir si jeune. *Hélas!*
» dit-elle, *je ne laisse au monde que des mourans,*
» L'article de son testament dont vous me par-
» lez n'est point un roman; elle me laissa deux
» mille francs; j'étais enfant; j'avais fait quel-
» ques

» que mauvais vers qu'on eût fait bons pour
 » mon âge. L'Abbé de *Chateaufeuf*, frère de
 » celui que vous avez vû ambassadeur à la Haie,
 » m'avait mené chez elle, & je lui avais plû
 » je ne fais comment. C'est ce même abbé de
 » *Chateaufeuf* qui avait été son dernier amant,
 » mais à qui cette célèbre vieille ne donna point
 » ses tristes faveurs à l'âge de soixante & dix
 » ans, comme on l'a dit. Vous devez d'ailleurs
 » être persuadé que les lettres qui courent, ou
 » plutôt qui ne courent plus sous son nom, sont
 » au rang des *mensonges imprimés*. Il est vrai
 » qu'elle m'exhorta à faire des vers; elle aurait
 » dû plutôt m'exhorter à n'en pas faire. C'est
 » un métier trop dangereux, & la misérable
 » fumée de la réputation fait trop d'ennemis &
 » empoisonne trop la vie. La carrière de *Ninon*
 » qui ne fit point de vers, & qui eut & donna
 » longtems beaucoup de plaisir, est assurément
 » préférable à la mienne.

» On pouvait se passer d'écrire en forme sa
 » vie, mais du moins on a observé la bienséan-
 » ce de ne l'écrire que longtems après sa mort.
 » Les biographes qui ont écrit ma prétendue
 » histoire, dont vous me parlez, se sont un
 » peu pressés, & me font trop d'honneur. Il
 » n'y a pas un mot de véritable dans tout ce
 » que ces messieurs ont écrit. Les uns ont dit,
 » d'après l'équitable & véridique abbé des *Fon-*
 » *taines*, que je ressemblais à *Virgile* par ma
 » naissance, & que je pouvais dire apparemment
 » comme lui,

» *O fortunatos nimium sua bona norint*

» *Agricolas !*

» Je pense sur cela comme *Virgile* , & tout me
 » paraît fort égal. Mais le hazard a fait que je
 » ne suis pas né dans le pays des églogues &
 » des bucoliques. Dans une autre vie qu'on
 » s'est avisé de faire encor de moi comme si
 » j'étais mort , on me dit fils d'un porteclef
 » du parlement de Paris. Il n'y a point de tel
 » emploi au parlement. Mais qu'importe ? On
 » ajoute une belle aventure d'un carrosse avec
 » l'épouse de Mr. le duc de *Richelieu* dans le
 » tems qu'il était veuf. Tous les autres con-
 » tes sont dans ce goût , & j'aime autant les
 » amours du révérend père de *la Chaise* avec
 » Mlle. *du Tron*. On ne peut empêcher les
 » barbouilleurs de papier d'écrire des sottises ,
 » les libraires Hollandais de les vendre , & les
 » laquais de les lire.

» L'article du journal des savans dont il est
 » question , n'est point dans le journal de Pa-
 » ris ; il est dans celui qu'on falsifie à Amster-
 » dam , & se trouve sous l'année 1750. *Le Par-*
 » *lement a condamné* , dit ce journal , *l'histoire*
 » *de Louis XI. de Mr. du Clos successeur de Mr.*
 » *de Voltaire dans la place d'historiographe de*
 » *France, à cause de ce passage : la dévotion fut de*
 » *tout tems l'asyle des reines sans pouvoir.* Ce sont
 » deux calomnies. Le parlement ne s'est point
 » avisé de condamner ce livre , & le parlement ne
 » se mêle point du tout d'examiner si une reine
 » est dévote ou non. On ajoute une troisième

» calomnie, c'est que je suis exilé de France, &
 » réfugié en Prusse. Quand cela serait, il me
 » semble que ce ne serait pas une de ces vérités
 » instructives qui font du ressort du journal des
 » savans. Le fait est que le roi de Prusse, qui
 » m'honore de ses bontés depuis quinze ans,
 » m'a fait venir auprès de lui, qu'il a fait de-
 » mander au roi mon maître par son envoyé
 » que je pusse rester à sa cour en qualité de son
 » chambellan, que j'y resterai tant que je pour-
 » rai lui être de quelque utilité dans son goût
 » pour les belles-lettres, & que ma mauvaise
 » santé & mon âge me permettront de profiter
 » de ses lumières & de ses bontés; que le roi
 » mon maître, en me cédant à lui, m'a dai-
 » gné accorder une pension, & m'a conservé
 » la charge de gentilhomme ordinaire de sa
 » chambre. J'en demande pardon aux calom-
 » niateurs & à ceux qui se mêlent d'être ja-
 » loux; mais la chose est ainsi. Je n'y puis que
 » faire; & j'ajoute qu'un homme de lettres se-
 » rait bien indigne de l'être, s'il était entêté
 » de ces honneurs, & s'il n'était pas toujours
 » aussi prêt à les quitter, que reconnaissant en-
 » vers ceux qui l'en ont comblé. Je n'ai point
 » sacrifié ma liberté au roi de Prusse, & je la
 » préférerai toujours à tous les rois.

» Je vous envoie un exemplaire de l'édition
 » que l'on a faite à Paris de mes œuvres bonnes
 » ou mauvaises. C'est de toutes la plus passable;
 » il y a pourtant bien des fautes. Une des plus
 » grandes est d'y avoir inséré quatre chapitres
 » du siècle de *Louis XIV.* qui est imprimé au-
 » jour-

» jourd'hui féparément. C'est un double em-
 » ploi ; & il est bien vrai , surtout en fait de
 » livres , qu'il ne faut pas multiplier les êtres
 » fans nécessité. C'est par cette raison que je me
 » donnerai bien de garde de vous envoyer les
 » petites pièces fugitives que vous me deman-
 » dez. Tous ces vers de société ne sont bons
 » que pour les sociétés seules & pour les seuls
 » momens où ils ont été faits. Il est ridicule
 » d'en faire confidence au public. De quoi s'est
 » avisé ce compilateur des lettres de la reine
 » *Christine* , de grossir son énorme recueil d'une
 » lettre que j'écrivis il y a quelques années
 » à la reine de Suède d'aujourd'hui ? Com-
 » ment a-t-il eu cette lettre ? comment a-t-il
 » pu en estropier les vers au point où il l'a
 » fait ? Le public n'avait pas plus à faire de ces
 » vers que de la plupart des lettres inutiles de
 » la chancellerie de la reine *Christine*. Il est vrai
 » qu'en écrivant à la reine *Ulrique* avec cette
 » liberté que ses bontés & la poésie permet-
 » tent , je feignais que *Christine* m'avait appa-
 » ru , & je disais :

» A sa jupe courte & légère ;
 » A son pourpoint , à son collet ,
 » Au chapeau garni d'un plumet ,
 » Au ruban ponceau qui pendait
 » Et par devant & par derrière ,
 » A sa mine galante & fière
 » D'amazone & d'avanturière ,
 » A ce nez de consul Romain ,

350 FRAGM. D'UNE LETTRE DE L'AUTEUR

- » A ce front altier d'héroïne ,
- » A ce grand œil tendre & hautain ,
- » Moins beau que le vôtre & moins fin ;
- » Soudain je reconnus Christine ,
- » Chrilline des arts le maintien ,
- » Chrilline qui céda pour rien
- » Et son royaume & votre église ;
- » Qui connut tout & ne crut rien ;
- » Que le saint père canonise ,
- » Que damne le Luthérien ,
- » Et que la gloire immortalise.

» Voilà , Monsieur , le morceau de cette lettre , que le compilateur a falsifié. Ne vous fiez point à ces mains lourdes qui fanent les fleurs qu'elles touchent. Mais comptez que la plupart de toutes ces petites pièces sont des fleurs éphémères , qui ne durent pas plus que les nouveaux sonnets d'Italie & nos bouquets pour *Iris*. On n'a que trop recueilli de ces bagatelles passagères dans toutes les misérables éditions qu'on a données de moi , & auxquelles , DIEU merci , je n'ai aucune part. Soyez persuadé que de même qu'on ne doit pas écrire tout ce que les rois ont fait , mais seulement ce qu'ils ont fait de digne de la postérité , de même on ne doit imprimer d'un auteur que ce qu'il a écrit de digne d'être lu. Avec cette règle honnête , il y aurait moins de livres & plus de goût dans le public. J'espère que la nouvelle édition qu'on a faite à Drefde sera meilleure
» que

„ que toutes les précédentes. Ce fera pour
 „ moi une consolation dans le regret que j'ai
 „ d'avoir trop écrit.

„ J'aurais voulu supprimer beaucoup de choses
 „ qui échappent à l'esprit dans la jeunesse, &
 „ que la raison condamne dans un âge avancé.
 „ Je voudrais même pouvoir supprimer les vers
 „ contre *Rousseau*, qui se trouvent dans l'é-
 „ pitre sur la calomnie, parce que je n'aime à
 „ faire de vers contre personne, que *Rousseau*
 „ a été malheureux, & qu'en bien des choses il
 „ a fait honneur à la littérature Française. Mais
 „ il me réduisit malgré moi à la nécessité de
 „ répondre à ses outrages par des vérités du-
 „ res. Il attaqua presque tous les gens de let-
 „ tres de son tems qui avoient de la réputa-
 „ tion; ses satyres n'étaient pas comme celles
 „ de *Boileau* des critiques de mauvais ouvrages,
 „ mais des injures personnelles & atroces. Les
 „ termes de *bélitre*, de *maroufle*, de *louve*, de
 „ *chien*, deshonorèrent ses épitres, dans lesquel-
 „ les il ne parle que de ses querelles. Ces basses
 „ grossièretés révoltent tout lecteur honnête
 „ homme, & font voir que la jalousie rongait
 „ son cœur du fiel le plus âcre & le plus noir.
 „ Voici les deux volumes intitulés *le porte-feuil-*
 „ *le*. Ce n'est qu'un recueil de mauvaises pié-
 „ ces, dont la plupart ne sont point de *Rouf-*
 „ *seau*. Il n'y a que la rage de gagner quelques
 „ florins qui ait pu faire publier cette rapsod-
 „ die. La comédie de *l'Hypochondre* est de lui;
 „ & c'est apparemment pour décrier *Rousseau*
 „ qu'on a imprimé cette sottise. Il avait vou-
 „ lu

352 FRAGM. D'UNE LETTRE DE L'AUTEUR

» lu à la vérité la faire jouer à Paris ; mais les
 » comédiens n'ayant osé s'en charger , il n'osa
 » jamais l'imprimer. On ne doit pas tirer de
 » l'oubli de mauvais ouvrages que l'auteur y a
 » condamnés.

» Vous serez plus fâché de voir dans ce
 » recueil une lettre sur la mort de *la Motte* ,
 » où l'on outrage la mémoire de cet acadé-
 » micien distingué , l'accusant des manœuvres
 » les plus lâches , & lui reprochant jusqu'à la
 » petite fortune que son mérite lui avait ac-
 » quise. Cela indigne à la fois & contre l'au-
 » teur & contre l'éditeur.

» Ceux qui ont fait imprimer le recueil des
 » lettres de *Rousseau* devaient pour son honneur
 » les supprimer à jamais. Elles sont dépour-
 » vues d'esprit & très souvent de vérité. El-
 » les se contredisent : il dit le pour & le con-
 » tre : il loue & il déchire les mêmes person-
 » nes : il parle de DIEU à des gens qui lui don-
 » nent de l'argent , & il envoie des satyres à
 » *Brossette* qui ne lui donne rien.

» La véritable cause de sa dernière disgrâ-
 » ce chez le prince *Eugène* , puisque vous la
 » voulez savoir , vient d'une ode intitulée *la*
 » *Palinodie* , qui n'est pas assurément son meil-
 » leur ouvrage. Cette petite ode était contre
 » un maréchal de France ministre d'état , *
 » qui avait été autrefois son protecteur. Ce
 » ministre mariait alors une de ses filles au
 » fils

* Le maréchal de Noailles.

» fils du maréchal de *Villars*. Celui-ci infor-
 » mé de l'insulte que faisait *Rousseau* au beau-
 » père de son fils, ne dédaigna pas de l'en faire
 » punir toute méprisable qu'elle était. Il en
 » écrivit au prince *Eugène*, & ce prince re-
 » trancha à *Rousseau* la pension qu'il avait la
 » générosité de lui faire encore, quoiqu'il crût
 » avoir sujet d'être mécontent de lui, dans
 » l'affaire qui fit passer le comte de *Bonneval*
 » en Turquie. Madame la maréchale de *Vil-*
 » *lars*, dont je serais forcé d'attester le té-
 » moignage s'il en était besoin, peut dire si je
 » ne tâchai pas d'arrêter les plaintes de Mr.
 » le maréchal, & si elle-même ne m'imposa
 » pas silence, en me disant que *Rousseau* ne
 » méritait point de grace. Voilà des faits, Mon-
 » sieur, & des faits authentiques. Cependant
 » *Rousseau* crut toujours que j'avais engagé
 » Mr. le maréchal de *Villars* à écrire contre
 » lui au prince *Eugène*.

» Si je ne fus pas la cause de sa disgrâce
 » auprès de ce prince, je vous avoue que je
 » fus cause malgré moi qu'il fut chassé de la
 » maison de monsieur le duc d'*Aremberg*. Il pré-
 » tendit dans sa mauvaise humeur que je l'avais
 » accusé auprès de ce prince d'être en effet l'au-
 » teur des couplets pour lesquels il avait été
 » banni de France. Il eut l'imprudance de faire
 » imprimer dans un journal de *du Sauzet* cette
 » imposture. Je me sentis obligé, pour toute ex-
 » plication, d'envoyer le journal à Mr. le duc
 » d'*Aremberg*, qui chassa *Rousseau* sur ce seul
 » exposé. Voilà, pour le dire en passant, ce
 » Suite des *Mélanges*, &c. Z » qu'a

» qu'a produit la détestable & honteuse licen-
 » ce, qu'on a prise trop longtems en Hol-
 » lande, d'insérer des libelles dans les jour-
 » naux, & de deshonorer par ces turpitudes
 » un travail littéraire imaginé en France pour
 » avancer les progrès de l'esprit humain. Ce
 » fut ce libelle qui rendit les dernières années
 » de *Rousseau* bien malheureuses. La presse, il
 » le faut avouer, est devenue un des fléaux de
 » la société, & un brigandage intolérable.

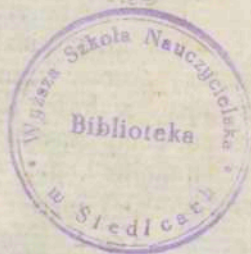
» Au reste, monsieur, je vous l'avouerai
 » hardiment; quoique je ne me fusse jamais
 » ouvert à Mr. le duc d'*Aremberg* sur ce que
 » je pensais des couplets infames, & de la sub-
 » ornation de témoins, qui attirèrent à *Rouf-*
 » *seau* l'arrêt dont il fut flétri en France, ce-
 » pendant j'ai toujours cru qu'il était coupable.
 » Il savait que je pensais ainsi, & c'était
 » une des grandes sources de sa haine; mais
 » je ne pouvais avoir une autre opinion. J'é-
 » tais instruit plus que personne. La mère du
 » petit malheureux qui fut séduit pour dépo-
 » ser contre *Saurin* servait chez mon père;
 » c'est ce que vous trouverez dans le *factum*
 » fait en forme judiciaire par l'Avocat du *Cor-*
 » *net* en faveur de *Saurin*. J'interrogeai cette
 » femme, & même plusieurs années après le
 » procès criminel. Elle me dit toujours que
 » DIEU avait puni son fils, pour avoir fait un
 » faux serment, & pour avoir accusé un homme
 » innocent; & il faut remarquer que ce garçon
 » ne fut condamné qu'au bannissement, en fa-
 » veur de son âge & de la faiblesse de son es-
 » prit.

„ prit. Je n'entre point dans le détail des au-
 „ tres preuves ; vous devez présumer qu'il est
 „ bien difficile que deux tribunaux ayent una-
 „ nimément condamné un homme dont le cri-
 „ me n'eût pas paru avéré. Si vous voulez
 „ après cette réflexion songer quelle bile noire
 „ dominait *Rousseau*, si vous voulez vous sou-
 „ venir qu'il avait fait contre le directeur de
 „ l'opéra, contre *Bérin*, contre *Pécour* & d'au-
 „ tres, des couplets entièrement semblables à
 „ ceux pour lesquels il fut condamné ; si vous
 „ observez que tous ceux qui étaient attaqués
 „ dans ces couplets abominables, étaient ses
 „ ennemis & les amis de *Saurin* ; votre con-
 „ viction fera aussi entière que celle des juges.
 „ Enfin quand il s'agit de flétrir ou le parle-
 „ ment ou *Rousseau*, il est clair qu'après tout
 „ ce que je viens de vous dire il n'y a pas à
 „ balancer.

„ C'est à cet horrible précipice que le con-
 „ duitirent l'envie & la haine dont il était dé-
 „ voré. Songez-y bien, monsieur ; la jalou-
 „ sie, quand elle est furieuse, produit plus de
 „ crimes que l'intérêt & l'ambition.

„ Ce qui vous a fait suspendre votre juge-
 „ ment, c'est la dévotion dont *Rousseau* vou-
 „ lut couvrir sur la fin de sa vie de si grands
 „ égaremens & de si grands malheurs. Mais
 „ lorsqu'il fit un voyage clandestin à Paris dans
 „ ses derniers jours, & lorsqu'il sollicitait sa
 „ grace, il ne put s'empêcher de faire des vers
 „ satyriques, bien moins bons à la vérité que
 „ ses premiers ouvrages, mais non moins dif-

„ tillans l'amertume & l'injure. Que voulez-
 „ vous que je vous dise ? La *Brinvilliers* était
 „ dévote, & allait à confesse après avoir em-
 „ poisonné son père ; & elle empoisonnait son
 „ frère après la confession. Tout cela est hor-
 „ rible. Mais après les excès où j'ai vû l'envie
 „ s'emporter, après les impostures atroces que
 „ je l'ai vû répandre, après les manœuvres
 „ que je lui ai vû faire, je ne suis plus surpris
 „ de rien à mon âge. Adieu, monsieur. Vous
 „ trouverez dans ce paquet les lettres de Mr.
 „ *de la Rivière*. Je l'ai connu autrefois : il avait
 „ un esprit aimable ; mais il n'a bien écrit que
 „ contre son beau-père. C'est encor là une af-
 „ faire bien odieuse du côté de *Bussy-Rabutin*.
 „ Le *factum* de *la Rivière* vaut mieux que les
 „ sept tomes de *Bussy* ; mais il ne falait pas
 „ imprimer ses lettres &c.



T A B L E

D E S C H A P I T R E S

contenus dans ce Volume.

CHAPIT. LXI. DES JUIFS.	Page 3.
CHAP. LXII. <i>Du Siècle de CONSTANTIN.</i>	23.
<i>De Dioclétien.</i>	29.
<i>De Constantin.</i>	39.
CHAP. LXIII. DE JULIEN.	46.
CHAP. LXIV. ZADIG, ou LA DESTINÉE, <i>Hi-</i>	
<i>stoire Orientale; & LE MON-</i>	
<i>DE COMME IL VA, vision de</i>	
<i>Babouc écrite par lui-même.</i>	
<i>Approbation.</i>	54.
<i>Epiître dédicatoire à la Sultane</i>	
<i>Scheraa par Sadi.</i>	55.
<i>Le Borgne.</i>	57.
<i>Le Nez.</i>	62.
<i>Le Chien & le Cheval.</i>	65.
<i>L'Envieux.</i>	70.
	<i>Les</i>

<i>Les Généreux.</i>	pag. 76.
<i>Le Ministre.</i>	79.
<i>Les Disputes & les Audiences.</i>	82.
<i>La Jalouſie.</i>	86.
<i>La Femme battue.</i>	92.
<i>L'Efclavage.</i>	96.
<i>Le Bucher.</i>	101.
<i>Le Souper.</i>	105.
<i>Les Rendez-vous.</i>	110.
<i>Le Brigand.</i>	114.
<i>Le Pêcheur.</i>	119.
<i>Le Baſilic.</i>	124.
<i>Les Combats.</i>	134.
<i>L'Hermite.</i>	140.
<i>Les Enigmes.</i>	148.
CHAP. LXV. LE MONDE COMME IL VA , di- viſé en douze chapitres.	153.
DISCOURS de Monsieur DE VOLTAIRE à ſa ré- ception à l'Académie Française , avec des notes , prononcé le lundi 9. May 1746.	
<i>Avertiſſement des Editeurs.</i>	178.
<i>Le Discours.</i>	179.
CONTINUATION des Chapitres de Littérature , de Philoſophie , &c. &c.	
CHAP. LXVI. Lettre ſur le Dante.	201.
CH. LXVII. De la chimère du ſouverain bien.	207.

DES CHAPITRES. 359

CHAP. LXVIII.	<i>De la Population de l'Amérique.</i>	pag. 212.
CHAP. LXIX.	<i>Histoire des Voyages de Scarmantado, écrite par lui-même.</i>	216.
CHAP. LXX.	<i>De l'Alcoran & de Mahomet.</i>	228.
CHAP. LXXI.	<i>Sur la Police des Spectacles.</i>	235.
CHAP. LXXII.	<i>DIATRIBE du Docteur Akakia, médecin du pape.</i>	241.
	<i>Décret de l'inquisition de Rome.</i>	248.
	<i>Jugement des professeurs du collège de la Sapience.</i>	249.
	<i>Examen des lettres d'un jeune auteur déguisé sous le nom d'un président.</i>	251.
CHAP. LXXIII.	<i>Eloge funèbre des officiers qui sont morts dans la guerre de 1741.</i>	259.
CHAP. LXXIV.	<i>Des Génies.</i>	280.
CHAP. LXXV.	<i>De l'Astrologie.</i>	284.
CHAP. LXXVI.	<i>De la Magie.</i>	288.
CHAP. LXXVII.	<i>Des Possédés.</i>	292.
CHAP. LXXVIII.	<i>D'Ovide.</i>	294.
CHAP. LXXIX.	<i>De Socrate.</i>	307.
	CHAP.	

360 TABLE DES CHAPITRES, &c.

CHAP. LXXX. *Examen du testament politique du*
Cardinal Alberoni. pag. 311.

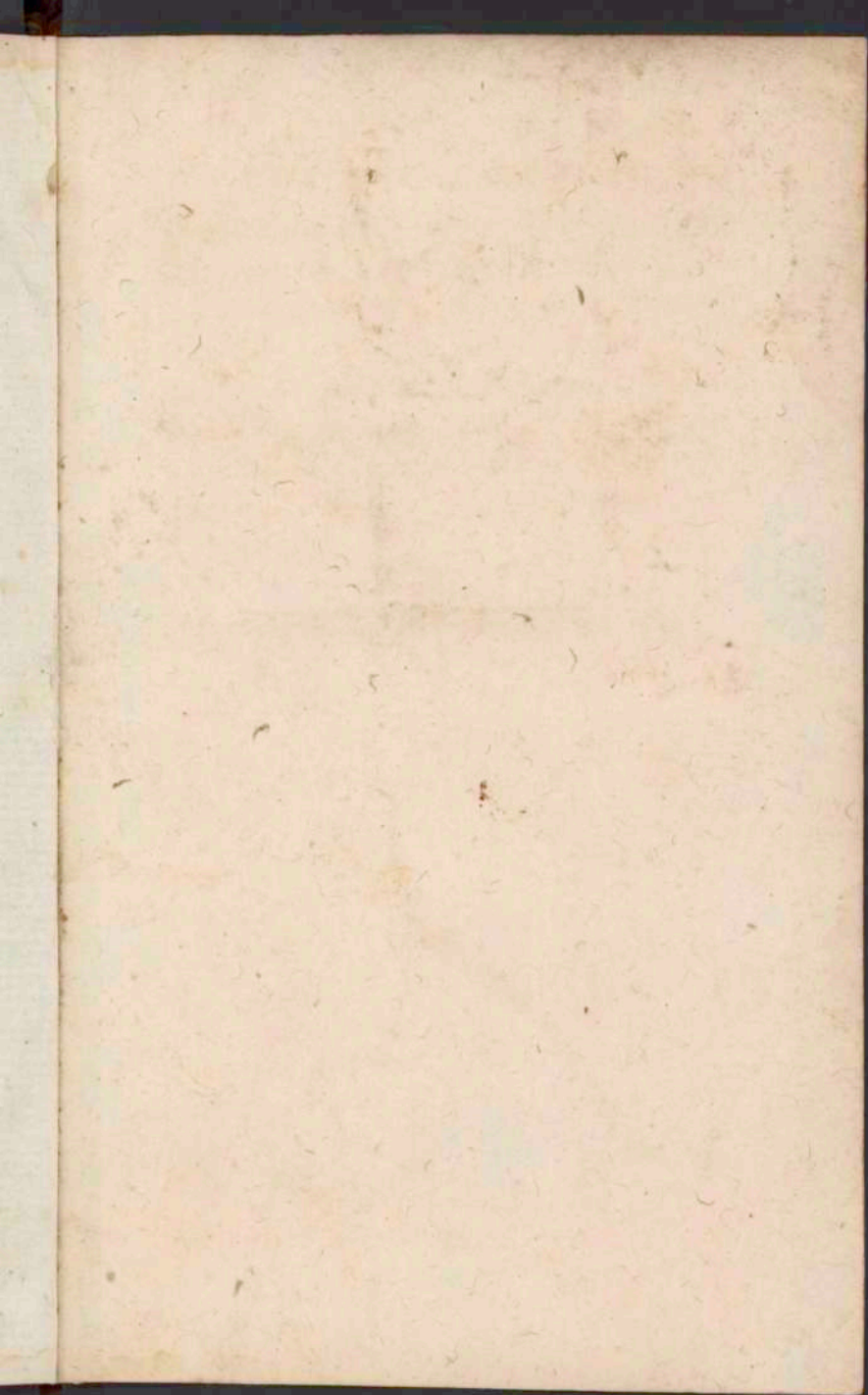
DIALOGUES *entre Lucrèce & Possidonius.*

CHAP. LXXXI. *Premier Entretien.* . . . 321.

CHAP. LXXXII. *Second Entretien.* . . . 324.

Fragment d'une lettre écrite par Mr. de
Voltaire à un membre de l'académie
de Berlin. 345.

~~Poz. ks. inw. 5008/46~~







XXVIII

Wydawnictwa
do 1945 r.

Biblioteka Gł. AP w Siedlcach
nr inw.: KG - 49152



49152



MUSA